Tome XV. N° 18 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Déc. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Colin-Maillard [1]

Le contremaître avait dit : « Vous trouverez facilement à vous loger, ce n'est pas ce qui manque par ici ! » et Mike O'Brady s'en allait au hasard des rues, guettant les pancartes aux fenêtres.

Le contremaître avait raison ; elles ne manquaient pas. Certaines étaient en carton, imprimées en caractères gras ; d'autres n'étaient que des demi-feuilles de papier à lettre à bon marché, sur lesquelles une main malhabile avait grimpé et dégringolé d'une ligne à l'autre, arrondissant les lettres à grand'peine, s'y reprenant à plusieurs fois, pour les jambages, faisant dans les coins des souillures de doigts ; mais les annonces ne variaient guère. C'étaient : « Logement bon marché », « Logement non meublé », « Logement pour célibataire », et parfois, quand le perron était d'une propreté inutile et qu'il y avait des rideaux aux fenêtres : « Logement pour célibataire respectable ». Ces dernières, Mike les regardait sans s'arrêter, passant avec un grognement de dérision.

— Respectable ! Heuh ! Il voyait cela d'ici. Un logeur onctueux qui ne tolérerait pas qu'on rentrât tard le soir, et passerait ses dimanches à suer dans ses vêtements de

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset.

drap sombre au-dessus d'un livre de piété ; une logeuse qui vous forcerait à porter des chaussons dans la maison et qui vanterait sans cesse la tempérance d'un air insultant. Non ! ce n'était pas cela qu'il fallait à Mike O'Brady. Il pouvait se résigner à être respectable, mais ne voulait pas en porter l'écriteau.

D'autres pancartes l'attiraient, parce qu'elles répétaient l'inscription coutumière en hébreu ; il retrouvait chaque fois son étonnement primitif de voir ces signes surprenants s'étaler le long d'une rue britannique, sur les façades des petites maisons de plâtre gris, et il s'immobilisait un instant devant les portes entre-bâillées, s'attendant à voir surgir dans les couloirs une gent curieuse, vêtue d'oripeaux éclatants.

Il n'avait encore rien vu qui ressemblât tout à fait à cela, et il sentait donc qu'il avait bien fait de s'expatrier, même s'il n'avait eu comme raison principale d'éviter le petit malentendu avec la police de Dublin. « Respectable » ! Heuh ! Pourquoi pas? Il avait eu plus de chance que bien d'autres. A peine arrivé, il se trouvait pourvu de travail pour longtemps, avec de bons vêtements et de forts souliers, quelques demi-couronnes encore en poche, et la conscience en repos. Car le petit malentendu que la police de Dublin aurait voulu odieusement grossir n'était que le résultat d'une affaire purement privée, « une affaire d'honneur » avait dit l'autre ; et si l'honneur et la force ne s'étaient pas trouvés du même côté, c'était tant pis pour l'autre.

Ainsi Mike s'en allait le long des rues, les mains à fond dans les poches et se dandinant un peu à chaque pas, se demandant quel heureux ménage allait avoir le privilège de recevoir son argent, en échange d'un lit, d'un peu de nourriture, et de la complète indépendance qu'un homme digne de ce nom doit tenir pour plus précieuse même que le pain.

Encore une pancarte ! Celle-ci s'étalait à la vitrine d'une petite boutique de tabac et de journaux. Le logeur était un sage, et n'exigeait pas que le locataire fût « respectable » ; mais peut-être l'exigeait-il, après tout, sur la pancarte d'au-dessous qui était en hébreu Mike jeta un regard négligent sur la maison et, soudain intéressé, mais indécis, se reprit à examiner la pancarte avec plus de soin. Sur le seuil de la boutique se tenait une très belle fille brune et

forte, de grosses perles aux oreilles, qui contemplait le panorama de Cable Street d'un air hautain. Une Juive, évidemment, et, évidemment encore, la fille du boutiquier. Mike examina sa blague à tabac, s'aperçut avec ennui qu'elle était pleine et décida d'acheter des allumettes, qui ne coûtaient pas cher et servaient toujours ; il pourrait en même temps examiner les couvertures des journaux illustrés.

Lorsqu'il pénétra dans la boutique, la belle fille s'effaça sur le seuil pour lui laisser passage, mais se remit aussitôt à sa contemplation, ne lui accordant qu'un regard distrait. Sa forte silhouette qui bouchait la porte, et les journaux pendus contre les vitres ne laissaient passer que peu de lumière ; mais cette étroite boutique sombre montrait dans son aménagement un ordre si prodigieux qu'on était tenté de regretter que les ventes de la journée dussent venir en déranger l'harmonie. Les paquets de tabac et de cigarettes disposés sur une étagère, les bocaux de bonbons multicolores alignés au-dessus ; les revues hebdomadaires à un penny qui se chevauchaient l'une l'autre sur le comptoir, jusqu'aux ballots de jouets d'enfants pendus à des clous, semblaient avoir trouvé d'eux-mêmes leurs places définitives, le seul coin qui leur convînt précisément ; et le vieil homme à barbe grise qui régnait sur tout cela avait, en vérité, un air de sagesse surnaturelle, l'aspect d'un créateur qui surveille, bénévole, l'Univers qu'il vient d'ordonner.

Devant tant de majesté, Mike O'Brady doubla sa commande et acheta le *Mirror of Life*, le seul journal qui lui parût valoir d'être lu ; puis il tira sa pipe de sa bouche, la bourra lentement et l'alluma avec soin. Son regard erra sur la vitrine où la lumière dessinait une grille claire entre les journaux déployés, et sur la belle fille qui lui tournait toujours le dos. Le jour venant de la rue luisait doucement sur un raccourci de cheveux noirs et de peau poudrée, sa blouse blanche moulait ses épaules massives ; les mains derrière le dos, elle cambrait sa forte taille et regardait la rue d'un côté, puis de l'autre, d'un air nonchalant. Elle était trop belle pour ce décor ; trop belle pour la rue grise, pour la maison obscure, trop belle même pour la boutique si bien rangée ; elle semblait une princesse en exil, qui, trop fière pour se plaindre, contemple avec un mépris souverain le

lieu de son refuge. Mike sentait tout cela confusément et ne savait que dire. Personne ne faisait attention à lui ; il restait là, accoudé au comptoir, suivant de l'œil la fumée de sa pipe qui montait dans l'air, et s'efforçant de paraître à son aise.

— Voilà la belle saison qui vient tout de même, dit-il, il n'est que temps !

Le vieillard sembla s'apercevoir qu'il était encore là, le regarda d'un air étonné, et hocha la tête, puis il abaissa le menton sur sa poitrine, où sa barbe grise s'étala en touffes laineuses. Quand il demeurait ainsi, les yeux tournés vers la terre et les paupières à demi baissées, il avait toute la majesté digne d'un patriarche qui attend des visions ; mais ses paupières se relevaient sur des yeux noirs et petits, dont le regard était curieusement alerte, et luisait de la rancune méfiante des générations.

Il parla comme si les paroles prononcées tout à l'heure n'avaient pas été perdues pour lui, comme s'il les avait pesées et méditées à loisir, pour leur donner un sens plus profond.

— La belle saison ! fit-il. C'est vrai qu'elle arrive ! C'est toujours ça qu'on n'empêchera pas ! Mais après? Après? C'est encore l'hiver !

En disant cela, il regardait fixement Mike O'Brady comme s'il attendait de lui une justification, comme s'il le prenait à partie pour la succession fatale des mois, et Mike, ne comprenant pas, préféra ne rien répondre.

Après un nouveau silence, il dit négligemment :

— Je vois comme ça que vous avez une chambre à louer ici !

La silhouette de la porte tourna la tête et le regarda par-dessus l'épaule. Le vieillard détourna tout à coup les yeux, rectifia l'alignement de quelques journaux sur le comptoir et dit en hésitant :

— Oui, c'est vrai qu'il y a une chambre.

— C'est que, ajouta Mike, j'en cherche une, savez-vous ! Je viens d'arriver.

Le boutiquier dit lentement :

— Eh bien ! oui, il y a une chambre. Je ne sais pas si elle vous conviendrait, moi ! Je ne sais pas.

De la porte, la belle Juive le regardait toujours par-dessus son épaule massive ; les lourdes perles qui pendaient à son

oreille oscillaient doucement ; le jour de la rue sertissait d'une mince ligne blanche sa figure poudrée. Mike O'Brady sentit soudain qu'il n'était là qu'un étranger admis soudain à contempler quelques instants, derrière une vitre, le spectacle de la vie d'un peuple qu'il ne comprendrait jamais.

Il murmura :

— On a tout le temps, n'est-ce pas? Je reviendrai plus tard, et il regagna la rue.

Elle était pleine, à cette heure, d'ouvrières qui rentraient à une fabrique voisine après leur repas, des Irlandaises pour la plupart, la tête enveloppée d'un châle qui descendait sur des jupes pauvres où s'attachaient des débris de coton. Mike carra les épaules et se sentit à son aise ; il regarda les plus jolies d'un air insolent, bouscula quelques autres qui barraient le trottoir et reçut leurs invectives avec un sourire gouailleur ; puis il descendit Cable Street en sifflotant, les mains dans les poches, sentant affluer en lui le bonheur facile d'un beau garçon sain, fort et content de soi. Quelle lubie lui avait pris de perdre dix minutes de soleil dans une boutique obscure, entre un vieux toqué graillonneux et cette grosse fille qui, d'être parée comme une châsse, prenait déjà ses os pour des reliques? Ses camarades auraient dit que cela ressemblait bien à Mike O'Brady d'aller rôder autour d'une belle fille, blanche, jaune ou noire, mais cela ne lui ressemblait guère de s'en aller de nouveau comme un chien fouetté, sans même l'avoir regardée dans les yeux !

La belle saison était bien arrivée. Le printemps de l'East-End, le printemps sur les ruelles étroites qui bordent les entrepôts, ne ressemble guère au printemps des romances ; ce n'est, au mieux, qu'une alternance de soleil furtif et de pluie tenace, une humidité tiède succédant à l'humidité froide, une suite de matinées prometteuses et de journées lamentables ; mais de l'autre côté des entrepôts il il y a la rivière qui vient lécher leurs murs, et le printemps sur la rivière est une bonne chose, une chose faite de soleil doux sur l'eau clapotante, de pluies bienfaisantes qui lavent l'air gris et les vieilles pierres enfumées, de grands souffles frais qui montent avec la marée et qui sentent la vase et le sel. Ce printemps-là n'est pas de ceux qui portent à la tête et qui grisent, mais il gonfle les poumons, il rend joyeux

et fort, et donne à tout le vaste monde une âme d'enfant.

L'entrepôt où travaillait Mike O'Brady était semblable à tous les autres : six étages encombrés de caisses, de ballots et de futailles, où régnaient des relents curieux qui changeaient d'un jour à l'autre, au hasard des cargaisons. La muraille qui donnait sur la rivière était percée de panneaux qui s'ouvraient au dehors et quand ces panneaux étaient baissés et assujettis avec des chaînes, il suffisait de faire un pas pour sortir d'un seul coup de toutes les bâtisses sombres et se trouver en plein vent au-dessus de l'eau profonde.

Au-dessous de soi, les vapeurs amarrés le long des berges allongeaient leurs ponts ; des chalands solitaires s'en allaient à la dérive, toujours de travers, et chargeant imprudemment les remorqueurs. En amont, *Tower Bridge* basculait majestueusement toutes les demi-heures, et sans cesse quelque navire nouveau levait ses câbles et s'en allait en faisant hurler sa sirène, fanfaron, pour apprendre aux sédentaires qu'il retournait sur les mers périlleuses avec la marée qui était venue le chercher. Mais par-dessus tout cela, il y avait le vent. Il soufflait avec le flux pendant des heures et des heures sans varier ni faiblir, si fort, si direct, si chargé d'odeurs marines, qu'il était difficile de croire que la vraie mer fût à cinq heures de voile : sûrement les collines de Greenwich, qui se dessinaient à l'est, étaient de hauts promontoires, du sommet desquels on devait voir l'étendue des eaux profondes, la ligne libre de l'horizon d'où venaient ces grands souffles neufs qui n'avaient pas encore passé sur des villes.

Le premier jour, Mike travailla jusqu'au soir de l'autre côté de l'entrepôt, au-dessus de la ruelle étroite dans laquelle les murailles descendaient comme la paroi d'un puits, où les chevaux des camions piétinaient malaisément au milieu des jurons et du grincement des poulies. Il était de belle humeur et le temps passa assez vite ; d'abord parce que le maniement de ballots et de futailles dans un espace restreint est une besogne d'artiste, qui exige, non seulement de la force, mais encore le sentiment correct du poids et de la distance, l'instinct des mouvements qui font levier et ne coûtent que peu d'effort, de l'à-propos et du sang-froid, sous peine de catastrophe ; et puis il se présentait forcément quelques occasions de délassement inoffensif : des commen-

taires vitrioliques, égrenés par une trappe du quatrième étage sur le physique, les mœurs probables, les antécédents et les capacités réelles d'un charretier maladroit, ou des libations de bienvenue, à l'heure du déjeuner, sur le comptoir du « pub » voisin, histoire de faire connaissance ! L'après-midi, le travail continua comme le matin, juste assez dur pour occuper tout son temps et lui donner la joie de faire jouer ses muscles forts, assez simple pourtant pour lui éviter l'humiliation d'un noviciat gauche ; une bonne journée de travail, qui le laissa satisfait sans trop de fatigue, conscient d'avoir accompli sa tâche en homme libre, sans zèle servile ni surmenage.

Ce ne fut tout à fait que vers le soir qu'on envoya Mike de l'autre côté de l'entrepôt donner un coup de main aux équipes de déchargement ; et, par une trappe abaissée, le vent le frappa soudain en pleine figure, soufflant en lui une force glorieuse et peu à peu une sorte d'exaltation sauvage. Les bâtiments de l'autre côté de la rivière étaient assez loin pour laisser libre tout le vaste ciel aux couleurs tendres. Le repos du soir éteignait l'un après l'autre sur l'eau tous les bruits de travail des hommes, et les sifflets des remorqueurs répétaient toutes les minutes que le jour était fini, bien fini, et qu'il fallait s'en aller chacun chez soi et vivre à sa guise. Mais le vent venait en rafale clamer que c'était un sacrilège de s'enfermer entre des murailles et d'obéir à des lois mesquines et à des coutumes piètres, alors que le monde était plein de vie qui attendait, et qu'à tous ceux qui voulaient vivre et être forts, il soufflerait la force sans compter.

Mike avait la curieuse habitude de s'énumérer parfois mentalement, l'une après l'autre, et avec une attention scrupuleuse, toutes les raisons qu'il avait d'être heureux. Au bord de la trappe ouverte qui donnait sur l'eau, il se sentit heureux tout d'abord parce qu'il était en bonne santé, fort et bien nourri ; parce que son sang galopait dans ses veines, riche et chaud, pour lutter contre le froid du vent. Il se sentit heureux ensuite de penser que, s'il était sage, il n'aurait ni faim ni froid d'ici longtemps ; heureux d'avoir à travailler souvent près de l'eau et à l'air libre, et heureux de songer qu'il venait d'arriver dans une grande ville inconnue dont il pourrait arpenter les rues à sa guise, prêt à profiter de toutes les chances, les mains à fond dans les poches, pro-

menant au milieu des ennemis héréditaires une âme de barbare !

Trois quarts d'heure plus tard il s'en allait en effet par les rues, repu, et en quête de nouveau ; il avait tout Londres à sa portée, et voulait voir quelque chose de plus brillant que des rues étroites entre des maisons basses. Il remonta donc Leman Street jusqu'à Aldgate, où il s'arrêta. Ceci était déjà mieux. Les boutiques étaient encore ouvertes et leur clarté illuminait le trottoir, la rue était large et droite ; la tour qui surmontait le grand magasin de nouveautés était pittoresque et grandiose, et parmi la foule des passants qui s'acheminaient tous dans le même sens, venant de la Cité et rentrant chez eux, il était nombre de gens des deux sexes, bien vêtus et gras, que Mike pourrait regarder insolemment et maudire à son aise.

Il le faisait d'ailleurs sans aucune amertume et presque sans jalousie. Il allait s'installer devant une boutique, les pieds bien écartés, suivre du regard des hommes à l'air prospère et des femmes jolies et bien habillées, et songeait avec une joie sauvage à ce qu'il adviendrait de tous ces gens-là, si lui, Mike O'Brady, était maître de leurs destinées. La plupart du temps il n'allait pas jusqu'à former des souhaits précis, il se contentait de les toiser insolemment au passage en sifflotant entre ses dents, sachant fort bien qu'ils ne s'en souciaient guère. Son défi muet lui suffisait comme revanche ; mais dans un pays vraiment libre et moins outrageusement policé, comme il aurait aimé leur montrer ce que leur dignité cossue pesait dans ses mains ! Les hommes ! Au premier mot arrogant, il les aurait envoyés rouler sur la chaussée avec la mâchoire en deux morceaux ; et quant aux femmes ! Heuh ! Les femmes, elles auraient pu plus mal tomber !

L'une d'elles qui passait précisément attira son regard et sembla lui rappeler quelque chose, et il se dit à lui-même : « Tiens ! La grosse juive de Cable Street ! » Mais il vit aussitôt qu'il s'était trompé ; ce n'était pas la fille du boutiquier de Cable Street, mais une autre femme de même race qui lui ressemblait comme une sœur, et un peu plus tard il en vit passer une autre, et une autre encore, et tant qu'il resta là elles ne cessèrent de passer. Il y avait parmi elles des fillettes de quatorze ans qui montraient déjà des formes pleines d'une maturité précoce, et jouaient de la prunelle avec assurance ; et leurs aînées de cinq ans à peine, déjà

épaisses, qui balançaient leurs hanches lourdes à chaque pas, tendant leur poitrine grasse sous des manteaux savamment dégrafés. Chez toutes, les mêmes masques aux traits forts, empâtés de poudre, les mêmes yeux liquides, noir ou gris verdâtre, luisant de l'orgueil secret de la race élue, le même maintien de vanité confiante : confiance dans l'astuce entêtée de leurs hommes, dans leur propre habileté de ménagères, dans le succès inéluctable des frères et sœurs sains, bien nourris et pleins de ruse ; vanité de leurs robes solides et riches et de leurs corps épais.

Mike sentit, en les voyant passer, grandir en lui une rancune sauvage d'humilié. C'était une longue insulte personnelle que ce défilé de belles filles qui l'ignoraient ; elles se moquaient pas mal qu'un Irlandais besogneux les regardât en se dandinant ; elles étaient séparées de lui par toute la hauteur de leur race, de leur ambition, de leur assurance provocante d'honnêtes filles et de leurs vêtements cossus ; de sorte qu'elles pouvaient même se permettre de lui envoyer, en passant, une œillade hardie, comme aux autres beaux garçons, et de continuer sans jamais se retourner.

Il murmura entre ses dents : « Oh, vous et vos grands airs ! vos airs de princesses ! », et il lui vint tout à coup l'instinct obscur qu'elles appartenaient, après tout, à une race souvent asservie, et que si jamais on était débarrassé des lois...

Il se vit, lui et quelques milliers de garçons comme lui, dans les rues d'une ville au pillage entre des maisons d'où des cris de femmes sortaient par les fenêtres éventrées ; et ces femmes qui se défendaient avec des cris contre les étreintes ou les coups des barbares étaient toutes semblables à celles qui passaient ici, de belles filles, mais qui avaient perdu leurs airs hautains et qui ne savaient plus que supplier avec des larmes coulant de leurs yeux noirs sur leurs joues blanches, pendant qu'on enfonçait l'une après l'autre les portes de leurs maisons.

Une bouffée de vent froid lui fit tendre les épaules, et la vision passa, vite oubliée. Il remonta Commercial Road pour rentrer chez lui, mais, après avoir fait quelques pas, il s'avisa qu'il avait la gorge sèche et encore quelque argent en poche. Il entra dans le « pub » le plus proche, et se trouva seul dans son compartiment.

La barmaid qui le servait était une Anglaise de race,

celle-là, plus très jeune, guère jolie, qui avait des cheveux d'un jaune outré et des yeux las. Quand elle eut manié les robinets à bière et passé un torchon sur le comptoir, elle s'assit sur un haut tabouret précisément en face de Mike, et le regarda sans intérêt.

— Je ne vous ai encore jamais vu ici, dit-elle ; et il expliqua qu'il venait seulement d'arriver à Londres et qu'il n'avait guère eu le temps de se retourner, bien que demeurant dans le voisinage. Elle le regarda de nouveau avec un peu plus de curiosité, et avec le sourire supérieur d'une personne d'expérience.

— Hum ! dit-elle. C'est grand, Londres !

Mike convint que Londres paraissait très grand, et ne ressemblait guère à ce qu'il s'était imaginé.

— D'abord, fit-il, c'est plein de juifs ! On ne voit quede ça !

La barmaid éclata de rire, et après interrogatoire, lui expliqua que ce qu'il avait vu jusqu'ici n'était pour ainsi dire pas Londres, mais seulement une sorte d'excroissance de la grande ville, où les immigrés de Pologne et de Russie séjournaient une génération ou deux, avant de s'en aller vers Park-Lane avec leur premier million.

— Il faut aller vers l'Ouest, lui dit-elle ; Regent Street, Piccadilly, c'est là qu'il y a des magasins ! C'est de là qu'elles reviennent toutes, ces juives, avec leurs robes à la mode de Paris, d'il y a deux ans ! Le vendredi soir elles ont fini de travailler pour la semaine, et elles s'en vont dans les quartiers chics essayer d'avoir l'air de vraies dames ! Si vous voyiez les taudis dont elles sortent, certaines d'entre elles, avec leurs frusques à grand effet ! ça fait rire !

Mais Mike secoua la tête : l'Ouest ne le tentait pas. Pourtant d'apprendre que toutes les belles filles qu'il avait vues passer n'étaient pas de vraies dames, lui fit grand plaisir ; il remarqua à haute voix qu'il s'en était d'ailleurs bien douté.

Un gros homme qui circulait derrière le comptoir s'assit et promena sur toutes choses l'œil du maître. Il suffisait de le voir pour comprendre que ceci était son « pub », son comptoir et sa barmaid ; il avait le teint apoplectique et fumait un cigare à bouffées courtes, en soufflant pesamment. Son regard sévère tenta de faire comprendre à Mike que, pour ses deux pence, il n'avait guère le droit de rester plus longtemps ; retirant son cigare d'entre ses

dents, il en fit tomber la cendre et appela : « Wynnie ! » d'une voix épaisse. La barmaid se retourna d'un air de lassitude humiliée et il lui fit signe d'approcher. Quand elle fut près de lui, il la considéra un instant, lui dit quelques mots à voix basse et s'en alla en soufflant.

Wynnie reprit son siège et s'accouda au comptoir.

A la lumière crue du gaz, son visage poudré apparaissait las et blafard sous les cheveux jaunes sans reflets, et sa pose abandonnée, la tête oscillant sur le poignet frêle, les yeux meurtris, la grimace de sa bouche fardée, aux lèvres minces, disaient une fatigue et un dégoût tels que toute la paix du Seigneur, la paix « qui dépasse l'entendement », suffirait à peine à les effacer.

Mike se pencha vers elle et dit entre ses dents :

— C'est le patron, hein ! Vieux bandit !

Il sentait en lui toute la haine féroce de sa race contre ceux qui possèdent les maisons et les terres, contre les maîtres que protègent les lois, et il se dit qu'il y avait ici encore un tort qu'il ne pourrait jamais redresser, mais qu'il pouvait toujours s'en souvenir et le faire payer avec usure ; n'importe quand, à n'importe qui, pourvu qu'il le fît payer !

Les quelques semaines qui suivirent enseignèrent à Mike qu'il ne connaissait, en effet, qu'une très petite partie de Londres ; il voulut voir le reste, et, quand il l'eut vu, il comprit qu'une sage Providence l'avait conduit, dès son arrivée, dans la sphère qui lui convenait et qu'il ferait bien de n'en pas sortir. Pour parvenir jusqu'au West End dont la barmaid avait parlé, il fallait traverser d'interminables quartiers, qui, vers le soir, — le seul moment où il fût libre, — étaient mornes et déserts. A cette heure, la Cité avait fermé et barricadé portes et fenêtres pour laisser dormir en paix, au fond des coffres-forts, les milliards remués tout le jour ; Holborn ressemblait à une ville morte où la haute forteresse rouge de la « Prudential » se dressait, mélancolique et majestueuse, en donjon déserté ; même le Strand, une fois passé Fleet Street, n'avait guère à montrer que la tristesse gothique des « Law Courts » et la solitude saharienne du grand terrain à vendre, qui ne sera jamais vendu.

Et que trouvait-il de l'autre côté de ces espaces sans gaieté? Il trouvait Charing-Cross, Leicester Square et Pic-

cadilly Circus, où chaque minute lui confirmait l'impression insultante qu'il n'avait aucune excuse d'être là. Les rues étaient trop somptueuses, les lumières trop vives, les gens trop bien habillés !

Au seuil d'Aldgate, il pouvait s'installer sur le trottoir, les épaules ouvertes et les pieds écartés, pour toiser et détester à son aise les plus luxueusement mis des passants, conscient qu'il représentait une vaste humanité proche et sympathique, qui partageait sa pauvreté et aurait dû partager ses haines ; mais ici il se sentait isolé parmi les oppresseurs, égaré sur leur domaine, et il ne pouvait se défendre d'un malaise obscur, de la crainte instinctive qu'il ne s'exposât aux rigueurs d'une de leurs lois, rien que pour s'être mêlé à eux !

Il comprit donc que ces régions étincelantes étaient en dehors de son univers, mais cet univers, à mesure qu'il apprenait à le connaître mieux, se révélait de plus en plus vaste et divers, et riche de tout ce qu'il pouvait chercher. Au centre de tout, il y avait Cable Street, avec le restaurant obscur où il mangeait matin et soir, et la maison où il dormait la nuit ; Cable Street qui s'étendait de l'ouest à l'est comme un continent, passant par degrés de la Palestine à l'Irlande, qui se touchaient sans se fréquenter ni se comprendre, pleins d'une méfiance et d'un mépris réciproques.

Les soirs ternes où l'on n'avait envie de rien que de paix et de bière bien tirée, il faisait bon descendre la rue paresseusement en se ménageant des étapes à des « pubs » connus ; il faisait bon passer par échelons de Shadwell à Leman Street, et s'en retourner paisible, satisfait de retrouver les figures et les scènes familières : une passante, des gens assis au seuil de leur maison, une courte rixe à la porte du « Joyeux Marinier » ou l'interminable querelle de deux voisines soumettant à l'aréopage de la rue des griefs cuisants.

Quand cela ne lui suffisait pas, il avait devant lui toute Commercial Road et plus loin Whitechapel, un monde de grandes rues, de petites rues et de ruelles dont chacune avait sa vie propre et distincte, qui changeait selon le jour et oscillait selon l'heure.

Aldgate était un isthme, un défilé par où passaient le matin et repassaient le soir tous ceux que leur travail appelait en d'autres contrées. D'un côté, la gare du métropoli-

tain ; de l'autre, le restaurant allemand à la porte duquel, l'estomac plein, on pouvait lire avec une curiosité amusée les noms de mets barbares ; un peu plus loin, les cinématographes, devant lesquels stationnaient des groupes composites attirés à la fois par l'élégance raffinée de la façade blanc et or et par l'attrait des scènes comiques ou sanglantes, que peignaient les affiches aux couleurs crues. Puis c'était le confluent de Commercial Road, de Whitechapel Road et de Leman Street, carrefour vaste auquel la tour du grand magasin de nouveautés prêtait une majesté spéciale ; plus loin encore, on trouvait la bibliothèque publique, et, de l'autre côté, Wonderland, deux lieux importants. Après cela, le trottoir de gauche offrait encore le « Pavilion », un théâtre, et le « Paragon », un music-hall ; celui de droite n'avait à montrer que le « London Hospital », et ces deux derniers points indiquaient l'extrême limite des zones intéressantes ; au delà, il ne restait plus que l'interminable ligne droite qui s'en allait à travers Mile End vers Bow Bridge et Stratford, régions déshéritées.

Et d'Aldgate à Mile End, chacune des petites rues qui donnaient dans Whitechapel Road était encore une porte ouverte sur l'inconnu, le seuil d'un univers de quelques maisons qui ne ressemblaient à aucune autre : Middlesex Street, où se tient le marché du dimanche matin, Osborn Street, qui mène à Brick Lane, et Old Montagne Street qui est la plus curieuse de toutes, celle qui se rapproche le plus de ce qu'était l'ancien Ghetto : une artère étroite où déborde la vie des maisons trop pleines, où des négoces minuscules se poursuivent tout le jour en d'âpres marchandages. Même les rues qui semblaient au premier abord les plus ternes et les plus communes cachaient souvent des révélations inattendues ; un passage étroit laissant la vision rapide d'une cour sale entre des maisons lézardées, encombrée de linges tendus, grouillante de bambins multicolores et de femelles débraillées ; quelques mots de « Yiddish » saisis au passage, pleins du sens mystérieux de ce qui reste incompris ; la figure d'une femme derrière une vitre, qui vous regardait passer avec des yeux profonds.

Jour après jour, Mike apprenait à connaître ces choses, sans jamais pourtant perdre l'impression qu'il se trouvait là en pays étranger. Plus près des docks, dans Shadevell et Wapping, il retrouvait partout le facies, soit des hommes

de sa race, soit des Saxons, et se sentait presque chez lui ; car les Saxons étaient des ennemis et des hérétiques, mais il les connaissait bien et les comprenait à peu près. Dès que les annonces en hébreu apparaissaient aux vitrines et que passaient les lourdes beautés aux anneaux d'or, il perdait pied, et, dépaysé, sentait poindre en lui une timidité hostile.

Mais tout cela n'était que le décor des soirs, et le décor des jours était heureusement dépourvu de mystère, reposant et familier. D'une semaine à l'autre l'entrepôt échangeait ses futailles pour des caisses, ces caisses pour des ballots, et ces ballots pour des barres de métal ; les vapeurs venaient s'amarrer, vider leurs cales et repartir en hâte à la chasse des dividendes ; mais, pluie ou soleil, le grand vent frais qui soufflait sur l'eau rendait chaque jour semblable à l'autre, et c'étaient tous des jours où il faisait bon vivre, tant qu'on avait de quoi manger.

Le contremaître avait besoin de deux hommes pour accompagner des chalands jusqu'à Battersea ; il en avait désigné un, un vieil Irlandais qui travaillait à l'entrepôt depuis longtemps, et en cherchait un autre.

A six pas de lui, Mike se grattait la tête en supputant ses chances d'être choisi. Son compatriote, qui tirait déjà sur les amarres, cligna de l'œil dans sa direction et dit au contremaître :

— Sauf votre respect, il y a là Mike O'Brady qui ferait bien l'affaire.

Le contremaître toisa Mike et dit d'un ton douteux :

— Mais il n'a encore jamais été sur l'eau, il n'a pas l'habitude !

D'indignation, le vieil Irlandais leva les bras au ciel.

— Pas l'habitude, Mike ! Gloire aux saints ! Et lui qui était connu dans tout Belfast comme un marinier d'expérience !

— Alors, fit le contremaître, qu'il aille ! D'ailleurs, pour ce qu'il y a à faire, n'importe quel imbécile suffirait.

Mike sourit aimablement et sauta dans un des chalands. Il crut pourtant devoir rappeler à son compatriote qu'il ne venait pas de Belfast, mais de Dublin, qui est loin dans l'intérieur des terres, et qu'on ne lui avait jamais confié de bateau.

— Alors, remarqua l'autre, il n'est que temps que vous commenciez ; et d'ailleurs ça vaudra toujours mieux qu'un Saxon.

Mike acquit tout de suite une haute opinion du métier de marinier ; il n'avait encore jamais rien fait qui lui plût autant. Le principal, semblait-il, était de fumer continuellement et d'avoir l'air très à son aise ; il était bon aussi de descendre de temps en temps à l'intérieur du chaland et de faire semblant d'arranger la cargaison ; le remorqueur se chargeait du reste, et, loin des contremaîtres, il était doux de s'asseoir en avant du bateau, les jambes dans le vide, et de regarder Londres défiler des deux côtés. London Bridge et Saint-Paul, l'Enbankment, le palais du Parlement et Big Ben occupèrent tour à tour sa curiosité indolente ; le remous du remorqueur venait se fondre en clapotis sous ses pieds, et l'ombre des nuages épais formait de grandes taches grises qui fuyaient sur l'eau. Il retira sa pipe d'entre ses dents et cracha voluptueusement dans l'eau trouble.

— Ça me plaît-il, se dit-il à haute voix. Oh ! ça me plaît. Ma parole, c'est comme un yacht !

Le mot lui rappela ces scènes de régates qu'on voit à la page du milieu des journaux illustrés ; de grandes voiles déployées planant sur les lames courtes, des coques trop bien vernies dans lesquelles des équipages d'amateurs se bousculent l'un l'autre avec fièvre, s'arrachant la peau des mains sur le filin mouillé.

— Les imbéciles ! murmura-t-il ; et il se croisa les bras avec un sourire satisfait. Sur son bateau à lui il y aurait eu des chaises longues, des boissons fraîches, des matelots payés pour faire les besognes fatigantes ; et il rêva de longues croisières sur l'eau bleue, d'un pont peuplé d'amis de choix, égayés de toilettes claires, d'où l'on verrait surgir lentement de la mer des côtes inconnues.

Il sortit de ce songe pour prendre part à un chœur d'invectives à l'adresse d'un autre chaland qui remontait la rivière avec la marée et n'avait évité une collision qu'avec peine. Quand on fut hors de portée de la voix, on se cria d'un chaland à l'autre, et du remorqueur aux chalands, toutes les reparties mordantes auxquelles on n'avait pas songé sur le moment ; et un peu plus tard il fallut s'arrêter ; on était arrivé.

Après une demi-heure d'attente, on communiqua aux

deux navigateurs des nouvelles fâcheuses : il était inutile d'attendre que les chalands fussent vidés pour s'en retourner avec eux, car ce serait trop long. Il leur fallait donc rentrer par terre.

Sur le quai de Battersea où on les avait débarqués, le vieil Irlandais qui dirigeait l'expédition se livra à des calculs profonds.

— D'ici à Wapping par les omnibus, dit-il, ça fait au moins quatre pence par homme, que les patrons paieront naturellement. Si des fois on rentrait à pied, ça ferait donc deux verres chaque.

Mike remarqua aussitôt qu'il avait grande envie de marcher. Ils burent un verre sans tarder et un autre dans Pannington Lane ; un peu plus loin, ils crurent s'apercevoir qu'ils n'avaient pas pris le chemin le plus direct, et il leur fallut évidemment entrer dans un « pub » pour vérifier le fait et demander au patron par où ils auraient dû passer. Le patron était un homme affable et bien informé qui les retint là quelque temps.

Avant d'arriver à London Bridge, le compagnon de Mike eut un accès de tristesse. Il proclama qu'une nostalgie profonde le rongeait depuis maintes années, qu'il en avait assez des Saxons, de leur pays sans grâce, des boissons sans vertu qu'ils faisaient payer si cher, et son désespoir prit des proportions telles que Mike dut l'entraîner dans un bar voisin, où un instinct subtil lui conseilla de faire servir du whisky irlandais en doses consolantes. Cette attention toucha le vieillard jusqu'au cœur. S'étayant au comptoir d'une main, il fit savoir à tous que Mike était un des meilleurs qui fussent jamais sortis du vieux pays ; que les saints veillaient sur sa vie et le chérissaient, et, que si lui, Timothy Sullivan, avait eu des fils, il aurait souhaité qu'ils devinssent des hommes au cœur d'or, loyaux et bons, en tous points semblables à Mike O'Brady.

Mike souriait complaisamment et buvait son whisky sans rien dire. Il était parfaitement sobre et en donna la preuve, quand ils sortirent, en prenant la direction des affaires. Il marchait droit, soutenait son compagnon, et pas une fois il ne se trompa de rue, mais il ne pouvait se débarrasser d'une impression confuse que le monde de ce matin-là n'était pas tout à fait semblable au monde des autres jours, qu'il y avait quelque chose de changé dans Londres, ou bien

que le cours du temps avait subi un à-coup et était reparti à cloche-pied, un peu au hasard, vers des destinées inattendues !

Il fut donc quelque peu étonné de voir la foule au bas des marches de Tower Hill, et de constater qu'il n'était encore qu'une heure et demie, le moment de déjeuner. Dans la foule se mêlaient des débardeurs de Lower Thames Street, des sans-travail, et des employés de la Cité qui flânaient au soleil avant de regagner leurs bureaux. En haut des marches se tenait un homme vêtu en ouvrier, qui parlait par saccades, avec des gestes gauches. Il disait :

— On se moque de vous. On se moque de vous depuis le commencement, et on se moquera de vous jusqu'à ce que vous disiez : Assez !... Il y en a qui se moquent de vous en vous racontant des histoires d'Empire, de dreadnoughts, d'invasions allemandes et de réformes de tarifs. Il y en a d'autres qui viennent vous donner des tapes dans le dos et vous dire que maintenant qu'ils sont au pouvoir tout va changer ; que l'amélioration du sort de la classe ouvrière les occupe jour et nuit, et ceux-là vous racontent principalement des histoires de pensions pour les vieillards, de lois sur l'instruction et de budgets démocratiques. Et les uns comme les autres se moquent de vous. Seulement les seconds sont plus dangereux que les premiers, parce que de temps en temps ils vous jettent un os à ronger, ou tout au moins font semblant ; et il y a toujours des imbéciles qui s'y laissent prendre, qui croient aux promesses qu'on leur fait, et qui se résignent à leur sort et continuent à vivre comme des pourceaux dans les taudis qu'on veut bien leur laisser... S'ils avaient pour deux pence de bon sens, ils diraient aux conservateurs et aux libéraux : — « Voilà assez longtemps que vous jouez au volant avec le pouvoir et vous n'avez encore rien fait pour nous ; alors, nous allons chercher ailleurs », — et quand tous ceux-là seront venus grossir le parti socialiste, le parti du travail, on s'apercevra que le parti du travail c'est presque tout le pays, et il ne restera plus en dehors que quelques accapareurs d'argent et de terres, des pirates, qui ne demanderont plus qu'à se faire oublier... L'important, c'est la première fois que les libéraux ou les conservateurs viendront vous raconter leurs histoires, de donner un coup de poing sur la table et de dire : « Nous en avons assez. Nous sommes saouls de belles paroles

et de promesses et maintenant nous voulons autre chose. Nous voulons des maisons grandes, propres et commodes ; nous voulons des heures de travail qui ne nous abrutiront pas et qui nous laisseront des loisirs, et nous ne voulons travailler qu'autant que le fruit du travail de chacun profitera à tous. Nous voulons de la nourriture abondante et bonne, qui n'aura pas été falsifiée par des marchands voleurs, et nous voulons de bons vêtements pour tous ; pas des diamants et des velours pour les uns et des haillons pour les autres. » Et tout cela est possible. Il y a assez d'argent — si nous laissons subsister l'argent — il y a assez d'argent dans le monde pour tout cela ; où cet argent se trouve et dans quelles mains, cela nous est égal. Où qu'il se trouve, il faut le prendre et s'en servir, parce que cet argent-là est à nous, puisque nous sommes ici chez nous.

Le vieux poussa le coude de Mike, et lui dit à l'oreille :

— C'est pourtant vrai, ça ! Mais allez donc faire comprendre quelque chose à des Saxons !

Mike ne répondit rien ; les poings fermés dans ses poches, il sentait monter en lui une vague brûlante d'indignation et de colère. C'était donc cela ! Il le savait depuis des années et des années, presque depuis toujours, qu'on lui avait volé quelque chose ; et maintenant il comprenait tout clairement. C'était comme dans les drames ; un héritage détourné par des bandits, qui se prélassaient dans l'or et la pourpre, pendant que les héritiers véritables menaient des vies misérables ; et, comme dans les drames, tout s'arrangerait avant la fin ; seulement ce drame-ci durait depuis déjà tant d'années, et les spoliateurs étaient si puissants et si riches, qu'il faudrait, pour amener un dénouement heureux, quelque coup de théâtre éclatant.

Il regarda autour de lui pour voir ceux qui se trouvaient du même côté dans la grande lutte.

C'étaient de tristes hères, pour la plupart : des sans-travail déguenillés qui écoutaient distraitement pour occuper d'interminables loisirs ; des dockers, des gamins gouailleurs ; quelques artisans gras et bien vêtus, trop préoccupés de leur digestion pour essayer de comprendre. La plupart venaient là tous les jours à l'heure du déjeuner ; tous les jours on leur prêchait le nouvel évangile, et ils n'avaient encore rien fait ! Les richesses et les honneurs étaient toujours aux mains des méchants, et les héritiers légitimes poursuivaient dans l'igno-

rance des besognes avilissantes, n'ayant comme consolation que la conscience improfitable de leur vertu anémique.

— C'est une honte ! dit-il à haute voix.

Le vieux qui le tenait toujours par le bras, le regarda d'un air étonné.

— Vous êtes donc socialiste, Mike? demanda-t-il.

Et Mike répondit sèchement :

— Bien sûr !

Sur les confins de la foule, au milieu d'un cercle amusé, le vieil Irlandais prédit que, Mike étant socialiste, il allait se passer des choses ! et que les oppresseurs saxons pourraient bien, eux, passer un mauvais quart d'heure ; car il venait d'un comté dont tous les habitants descendaient authentiquement de plusieurs rois d'Irlande, et un seul d'entre eux valait plusieurs douzaines d'Anglais, lorsqu'il s'agissait d'émeutes. Les yeux sur la muraille grise de la Tour, Mike, déjà lassé de principes impersonnels et de grandes idées, rêvait secrètement d'une revanche immédiate et particulière prise sur la personne d'un des voleurs d'héritage, revanche pour laquelle lui, Mike O'Brady, serait choisi comme l'instrument de la justice immanente.

A l'entrepôt où il passa tout le reste de la journée, il retourna sans cesse dans sa tête la vérité qu'il venait de découvrir et, quand le soir vint, il s'en alla la prêcher dans tous les « pubs » de Cable Street. Il se heurta, comme tous les prophètes, à la stupidité prodigieuse de gens obtus et contents d'eux-mêmes, et après qu'il eut été jeté dehors pour avoir par trop sérieusement endommagé un auditeur incrédule, goûtant pleinement l'orgueil amer des martyrs, il s'en alla vers Aldgate promener son mépris !

Le hasard, ou peut-être un souvenir obscur, le conduisit aux « Trois Dauphins » où il retrouva la barmaid aux yeux las qui lui avait la première expliqué que l'East-End n'était pas Londres.

Elle portait une blouse de soie bleu pâle, un nœud de velours noir qui faisait bouffer ses cheveux jaunes, et souriait machinalement d'un sourire usé. Mike la contempla attentivement pendant qu'elle maniait les robinets à bière, et arriva à la conclusion que, en dépit de sa toilette élégante, elle devait être de ceux qui se réjouiraient d'apprendre la bonne nouvelle ; il lui annonça donc l'arrivée prochaine des temps meilleurs.

Elle l'interrompit bientôt pour se moquer de lui :

— Vous êtes déjà socialiste, dit-elle. Vous n'avez pas perdu de temps ! Et alors vous voulez tout changer... Mon pauvre garçon ! Voilà bien longtemps qu'on en parle de votre socialisme — je vois ça dans les journaux — et il ne s'est pas encore passé grand'chose, hein?

Il lui expliqua qu'une ère nouvelle s'était ouverte ce jour-là, à une heure et demie précises, et que le dénouement ne saurait tarder beaucoup. S'il tardait, lui et des milliers d'autres sortiraient dans les rues avec des marteaux et des barres de fer pour reprendre ce qui leur était dû. Il tenta de lui faire comprendre que ce jour-là était un jour à part, en rien semblable aux jours précédents ; qu'il s'était passé quelque chose d'étrange et d'imprévu qui allait bouleverser l'ordre du monde et hâter l'avènement des temps nouveaux, et que, d'ailleurs, l'injustice était si flagrante et durait depuis si longtemps, qu'elle devait inévitablement prendre fin bientôt.

Elle le regarda avec compassion :

— C'est ça, dit-elle, on va tout changer pour vous faire plaisir... vous n'avez qu'à dire un mot ! Et après? Qu'est-ce que c'est, seulement, que votre socialisme?

Mike triompha :

— Vous voyez bien, fit-il, vous ne savez même pas ce que c'est ; et il le lui expliqua.

C'était très simple : le socialisme, c'étaient les choses comme elles auraient dû être depuis le commencement, les choses comme chacun les voulait. Le monde se rangerait de lui-même dans un ordre parfait et marcherait paisiblement vers des félicités sans nombre, avec des cris d'allégresse et des fanfares de triomphe. On n'aurait presque plus besoin de travailler ; hommes et femmes, délivrés de l'esclavage, s'en iraient en bienheureux à travers un univers inondé de soleil, encombré de tables servies, ployant sous le faix des ressources illimitées que créerait un labeur facile et plaisant. Chacun vivrait comme on voyait vivre les riches, dans l'abondance, sans peine ni soucis. Et tout cela était leur dû ; c'était leur bien à tous qu'une minorité leur avait escroqué et accumulait inutilement dans des caisses, ou gaspillait en luxes grotesques. Le jour où ils reprendraient leur bien, cette minorité paierait le prix du vol séculaire, expierait la honte de sa vie oisive et douce au milieu des populations écrasées.

Toute la splendeur de l'utopie prochaine, tout le triomphe de la revanche inéluctable tenaient dans le bar étroit, flottaient en nuées parmi la fumée bleue qui montait. La barmaid le regardait sans rien dire, la bouche à demi ouverte, d'un air d'étonnement incrédule. Mike fit un pas en oscillant et se pencha au-dessus du comptoir.

— Et je vais vous dire une chose, dit-il. Quand le grand jour viendra, la première chose que je ferai, ce sera de passer par ici et de démolir le patron. Qu'est-ce que vous dites de ça?

Elle renversa la tête et rit d'un rire grêle en fermant les yeux.

— Si c'est comme ça, fit-elle, je suis avec vous.

Dehors la nuit était peuplée de clameurs vite étouffées, de lumières qui clignotaient et trébuchaient, de souffles tour à tour brûlants et frais qui galopaient le long des rues. Les gens chez qui logeait Mike, causant avec des voisins au seuil de leur maison, le regardèrent approcher et s'écartèrent pour le laisser entrer, avec un sourire de sympathie. Il monta l'escalier, s'assit sur son lit, et, pris d'un accès de fureur subite, lança sa casquette sur le plancher. Tendant les poings vers la fenêtre ouverte, il cria d'une voix rauque :

— Faut pas que ça tarde trop ! Est-ce qu'ils croient qu'on va toujours trimer du matin au soir pendant que les autres se gobergent avec notre argent?

Et puis l'idée de tout ce que représentaient « les autres » l'écrasa : l'appareil magnifique et compliqué de l'ordre et de la justice ; les magistrats, la police et l'armée, les royautés qui passent en voiture au milieu des hourrahs et du claquement des sabots de l'escorte ; et les solennels imbéciles que des millions d'autres imbéciles envoient parloter dans des palais...

Son regard erra autour de sa chambre : une des deux chaises n'avait que trois pieds et le fond de l'autre était crevé. On avait encore permis aux enfants de venir y jouer et ils y avaient laissé des empreintes de petits souliers boueux, un journal qui avait contenu de la friture, et les débris d'une caisse épars sur le plancher ; les carreaux étaient sales ; on lui avait volé son savon. Il sentait confusément que tous ces griefs n'étaient rien, qu'il y avait bien d'autres choses dont il aurait dû s'indigner, des dégradations subtiles qu'il aurait dû ressentir. Son cœur fut humble

et simple comme celui d'un petit enfant. Il souhaita que quelqu'un le prît par la main et lui montrât tout ce qu'il ne pouvait voir encore, lui apprît les nobles dégoûts des âmes supérieures, les grandes aspirations distinguées qu'il ne pouvait que deviner vaguement. Et il craignait d'entrer dans des temps nouveaux avec son âme d'autrefois.

Le lendemain et les jours suivants, Mike eut tout le temps de réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre ; il eut aussi de nombreuses occasions de se mêler à la vie du Parti et de mieux connaître son évangile, et, ce qui l'étonna le plus, c'est qu'il eût pu l'ignorer si longtemps. C'était si simple et si parfait : une foi toute faite jaillissant de la bouche des apôtres, un remède universel et sûr répandu à flots sur le pauvre monde gangrené, une simple date dont la venue balaierait à jamais tous les casse-têtes d'un système injuste et compliqué. En Irlande, il n'avait jamais entendu parler de tout cela ; il est vrai qu'en Irlande il n'y avait guère de place pour cette foi-là ; on était trop occupé à poursuivre la lutte ancienne, à dénoncer, maudire et haïr les oppresseurs saxons qui possédaient la terre, ou les Orangemen plus haïssables encore. Mais après tout, n'était-ce pas la même chose sous d'autres noms? Un héritage volé et une longue lutte pied à pied pour le reprendre ; d'un côté, les possesseurs légitimes affamés et en haillons ; de l'autre, les spoliateurs, prospères, faisant paître leur bétail sur le sol que quittaient les populations décimées. Et Mike se rappelait en jubilant une ou deux nuits de représailles auxquelles il avait pris part avant de s'en aller à Dublin : une nuit sans lune, dans Roscommon, le bétail pourchassé de champ en champ à plus de quinze milles de distance, et la police du comté chargeant à coups de bâton, et reconduite à coups de pierre. Seulement ici ce ne serait pas du bétail qu'on pourchasserait dans les rues, et il faudrait autre chose que des pierres.

Il ne pouvait se faire à l'idée, constamment exprimée par les orateurs qu'il entendait, que le changement attendu serait ordonné et pacifique, un simple déplacement de votes qui servirait de point de départ à de longues réformes progressives. Pendant qu'on lui prêchait la révolution blanche, l'horreur du sang versé, la toute-puissance de l'ordre nouveau, il secouait la tête, sceptique, et songeait : « Ils disent

ça à cause de la police pour ne pas avoir d'histoires ; mais il y aura tout de même bien un coup de torchon ! » La paix et l'ordre, ce serait pour plus tard, quand on aurait liquidé les vieilles dettes, réglé leur compte aux escrocs, mais pendant que ces comptes se régleraient, il y aurait bien quelques jours de troubles et d'émeutes, quelques jours où l'on pourrait rire, châtier les méchants, humilier les insolents heureux, et laisser çà et là quelques marques visibles de l'avènement du peuple souverain.

Les détails techniques de la grande cause lui échappaient, et d'ailleurs ne l'intéressaient guère ; que les chemins de fer, les mines et les entrepôts devinssent la propriété de l'État, cela lui était égal ; que tout fût dirigé et conduit par un gouvernement tout-puissant, il y consentait, mais sans enthousiasme ; même il se méfiait un peu d'une surveillance trop étroite, de l'intervention continuelle d'autorités tracassières. Mais avant qu'on en arrivât là, il y aurait toujours le partage des dépouilles, la distribution des richesses longtemps séquestrées, et c'était là l'important.

Pour tous les chefs du parti, du moins pour tous ceux qu'il connaissait, ceux qui parlaient dans les endroits qui lui étaient accessibles, il avait un respect profond. Ce ne fut même que peu à peu qu'il apprit à distinguer entre eux, à séparer les médiocres des grands : l'orateur ordinaire de Tower Hill n'était certes pas un génie ; ce n'était même, à proprement parler, qu'un amateur, un travailleur brûlé d'enthousiasme, ou peut-être assoiffé de popularité, qui avalait son déjeuner à la hâte pour trouver le temps de venir haranguer la foule ; il se fiait moins à son éloquence qu'à celle des chiffres extraits des journaux du matin. Sa méthode ordinaire était de découper soigneusement les affirmations de politiciens divers, conservateurs ou libéraux, et de prouver sommairement que c'étaient des blagues : besogne facile. Il chérissait particulièrement le chapitre des tramways ; le coût de leur construction et de leur entretien, le prix de revient par mille, les avantages comparés des divers systèmes, la supériorité écrasante de l'exploitation municipale faisaient l'objet de dissertations interminables, et Mike, ennuyé, marmottait entre ses dents :

— Et l'héritage ! l'héritage qu'on nous a volé. Si on en parlait un peu !

Mais parfois à Tower Hill, parfois ailleurs, il avait l'occa-

sion d'entendre des hommes plus éminents : Stewart Gray, avec son cortège de vagabonds déguenillés et hâlés aux masques de famine ; Will Crooks, le bon enfant, qui plaisante et prêche en un langage que chacun comprend ; Victor Grayson, qui s'est fait jeter à la porte de la Chambre des Communes pour la bonne cause ; d'autres encore qui parlaient du haut d'un perron de trois marches, ou montés sur une chaise, ou encore de la plate-forme d'une des roulottes de propagande. De leur bouche, Mike n'apprit pas grand'-chose de nouveau ; il les écoutait parler, souvent distrait, guettant les quelques mots qui devaient venir tôt ou tard, les phrases qui parlaient à son cœur.

Quand elles étaient venues, il hochait la tête et les ruminait longuement, et s'en retournait vers Cable Street, en attendant.

Le 1er Mai approchait : les orateurs l'avaient annoncé ; tous les organes du parti le confirmaient en gros caractères sur leurs affiches, et orateurs et journaux s'unissaient pour inviter tous les socialistes de Londres à se joindre à la manifestation grandiose qui devait rassembler dans Hyde-Park, au cœur même des quartiers habités par les riches, les victimes de leur oppression. Il se trouva précisément que le 1er mai était un samedi, ce qui permettait à tous d'être là. Mike apprit que des groupes de plusieurs quartiers devaient se réunir sur l'Enbankment et marcher de là sur Trafalgar Square et Hyde Park, et il y alla.

Le cortège n'était guère imposant : quelques centaines d'hommes de tout âge, les bannières des groupes locaux, et deux orphéons. Les membres des groupes, porteurs de bannières et musiciens avaient tous leurs habits du dimanche, du linge propre, et un insigne rouge à la boutonnière. Autour d'eux rôdait un nombre égal de vagabonds et de loqueteux ; la plupart de ceux-ci avaient laissé loin derrière eux toute foi politique, perdu toute espérance de temps meilleurs, soit dans ce monde-ci, soit dans un autre, mais ils trouvaient l'occasion bonne d'aller étaler leurs haillons innombrables parmi les gens bien habillés ; ils n'avaient rien de ce qu'il leur fallait, et désiraient qu'on le sût. Quand le cortège s'ébranla, ils se mirent en rang et suivirent.

Les musiques jouaient une sorte d'hymne solennel et lent. Le temps était couvert et froid, la marée était basse.

De grandes rafales de vent venaient agiter l'eau jaune et plisser la surface presque liquide des bancs de vase, agiter aussi les branches encore nues des arbres et faire frissonner les haillons. Sur le trottoir qui bordait la rivière, des passants s'arrêtaient et les regardaient défiler, à peine curieux, moqueurs ou dégoûtés ; de l'autre côté, les voitures passaient, rapides, et faisaient jaillir la boue. Des policemen précédaient et encadraient le cortège, placides et dignes, lui prêtant un caractère presque officiel : le laissez-passer d'autorités tolérantes.

Après avoir suivi pendant cinq minutes, Mike sortit brusquement des rangs et monta sur le trottoir ; il en avait assez. Ces gens qui se laissaient conduire en troupeau, solennels ou résignés, serrant les rangs sur un ordre de la police et pliant le dos sous le vent froid, ne pouvaient rien avoir de commun avec lui ; leur docilité le remplissait de mépris. Il s'en irait vers Hyde Park, seul, en enfant perdu, sans escorte et sans fanfare, pour revendiquer son bien. Il suivit donc la colonne à quelque distance, les mains dans ses poches, bousculant les curieux arrêtés et, avant d'arriver au parc, il marcha plus vite et prit les devants.

Sur la grande pelouse qui s'étend entre la Serpentine et Marble Arch, sept plates-formes étaient élevées, surmontées de numéros et de bannières. Quelques colonnes venues d'autres quartiers de Londres étaient déjà arrivées ; et leur musique se mit à jouer quand on vit poindre au loin l'avant-garde de la colonne venant du sud. Le public, encore clairsemé et qui se sentait perdu dans l'immensité du parc, se porta à sa rencontre avec des cris de bienvenue. Elle arriva à travers l'espace découvert ; une lente procession gauche, mal rangée, clairsemée et trop longue, au-dessus de laquelle les grandes bannières rouges, couvertes d'inscriptions brodées, flottaient comme des espoirs. La jeunesse socialiste de « Hackney » était là, et aussi le « Parti du Travail de Poplar », et d'autres « Jeunesses socialistes » et d'autres « Partis du Travail » ; mais la plupart étaient simplement les représentants de Syndicats ouvriers, et ni les noms des syndicats, ni les figures de leurs représentants, n'annonçaient la révolution prochaine. Les travailleurs du gaz et les débardeurs, les tailleurs et les relieurs, les employés des chemins de fer et les ouvriers du mobilier venaient, pour la plupart, revendiquer les droits du peuple écrasé,

avec des chemises blanches et des vêtements de drap qui gardaient encore les plis de l'armoire. Leur présence en groupe constituait évidemment à leurs yeux une protestation suffisante, le bêlement de leurs cuivres et la pourpre ternie de leurs étendards l'extrême limite de leur révolte.

Mike les regardait défiler et sentait augmenter son mépris. Une des musiques jouait un air qu'il avait déjà entendu quelque part, un air qui semblait contenir une exhortation, un appel cherchant à se faire jour à travers la cadence trop lente. Derrière la musique venaient deux grands breaks remplis d'enfants : c'était quelque « École socialiste du Dimanche », une quarantaine de petites filles soigneusement lavées et peignées, un ruban rouge dans les cheveux ou une fleur rouge à la ceinture, sous la garde d'une vieille dame à figure ravagée. Elles devaient tout à l'heure chanter des hymnes socialistes ; en attendant, elles s'abandonnaient au plaisir inusité d'une promenade en voiture, se trémoussant sur leurs banquettes et piaillant à cœur joie.

Après cela, il ne restait plus que l'arrière-garde des loqueteux, et ceux-là passèrent sans fanfare ni bannières, traînant les pieds, courbant l'échine, se demandant quelle révolution serait assez puissante pour leur rendre leur virilité volée.

Quand le dernier d'entre eux eut passé, Mike se retourna vers les plates-formes, et, au même moment, la musique éclata de nouveau. Les trois fanfares massées attaquaient l'air qu'il avait entendu tout à l'heure ; et le vent éparpilla cette fois sur la foule placide un hymne qui montait comme une chevauchée de Walkyries, le chant ivre de légions s'ébranlant vers la victoire. Les orateurs s'étaient détachés du cortège et montaient sur leurs tribunes. La foule déjà silencieuse se pressait pour les écouter, les bannières claquaient et flottaient, et les cuivres hurlaient au-dessus de tout cela le credo des cohortes en marche, le serment d'un invincible espoir.

Il demanda à voix basse à un voisin :

— Qu'est-ce que c'est qu'ils jouent là?

Et l'autre répondit d'un ton presque indigné :

— Quoi? Vous n'avez jamais entendu *la Marseillaise?*

Mike hocha la tête et rougit un peu. Il avait peut-être déjà entendu *la Marseillaise*, mais il ne se rappelait pas où ni quand : il savait seulement que c'est un air qui a aidé

des hommes d'autrefois, dans d'autres pays, à faire des révolutions, un air qu'on entonne quand on veut quelque chose et que les oppresseurs refusent, défient et menacent, réfugiés avec leur butin derrière les murailles de Jéricho.

Quand les cuivres se turent, le ciel fut de nouveau gris et triste, et le vent froid souffla sur un enthousiasme mort-né. Mike erra quelque temps entre les plates-formes et s'arrêta près de la roulotte du « Clarion », du balcon de laquelle le camarade Shaw parlait. Le camarade Shaw avait un masque d'acteur, les cheveux longs, et des convictions ardentes qu'il crachait entre ses dents serrées. Il célébra d'abord la gloire de la cause qui pouvait ainsi réunir dans un même but un nombre immense de travailleurs divers, puis il prêcha l'idéal qui les rassemblait.

Ils venaient, dit-il, protester contre le capitalisme, contre la distribution injuste des richesses produites par le seul labeur, contre l'exploitation des faibles par les forts, contre la concurrence entre nations, contre l'esprit de rivalité et de haine que les classes privilégiées, les seules qui eussent quelque chose à perdre, fomentait pour en tirer profit.

— Nous voulons la paix, cria-t-il, la paix qui nous permettra de jouir de la vie, d'améliorer notre sort, de réparer une par une les injustices flagrantes de notre système social et il convient donc que nous résistions de toutes nos forces, sans nous laisser intimider ni distraire, à ceux qui cherchent en ce moment à provoquer dans notre pays contre l'Allemagne l'hostilité qu'ils ont à d'autres époques provoquée contre d'autres pays ; leurs intérêts ne sont pas les nôtres, leurs querelles ne nous regardent pas, et nous refuserons de nous laisser armer contre nos frères, et de verser leur sang et le nôtre pour faire couler un peu d'or dans des coffres déjà trop pleins.

Tant qu'il parla de l'exploitation honteuse du prolétariat et de la revanche inéluctable, Mike l'écouta ardemment, se poussant en avant pour mieux entendre et hurlant plus fort que personne aux bons moments. Quand il en vint à prêcher la paix universelle et la fraternité des peuples, tout l'intérêt s'évapora. Ce n'était pas cela qu'il voulait entendre ; même, il n'y croyait guère. Les peuples étaient, après tout, comme les individus, et quel homme pouvait se vanter de vivre sans querelles? Il se fit l'effet d'un sage écoutant avec un sourire sceptique des contes de fées au

milieu d'un auditoire d'enfants. Paix et fraternité ! La bonne blague ! A quoi ressemblerait la vie si elle n'était çà et là parsemée de saines bagarres, coupée de soirs de tapage et de batterie où l'on peut se laisser aller — une fois n'est pas coutume — et faire provision de sagesse et de bleus pour quelque temps.

Il s'en alla vers une autre plate-forme où l'orateur était un gros garçon à cheveux frisés. Celui-là haranguait la foule sur la mortalité infantile dans les centres industriels ; il était armé de statistiques, muni de chiffres nombreux qu'il citait d'un air pénétré, parfois tragique, en appelant la malédiction céleste sur le système social qui causait et tolérait de tels massacres.

— A Bolton, disait-il, sur mille enfants nés en une semaine, cent soixante-douze sont morts avant d'avoir atteint l'âge d'un an. Si nous comparons ce chiffre à celui de la mortalité dans un des districts habités par les classes privilégiées, nous constatons que pour chaque enfant qui meurt avant l'âge d'un an chez les riches, chez les pauvres il en meurt près de trois. Je ne crains pas d'affirmer... » il secouait sa tête frisée, agitait une feuille de papier dans sa main, et prenait sur lui l'orgueil de la découverte :

— Je ne crains pas d'affirmer que sur mille enfants qui vous sont nés, il en est au moins cent vingt qui devraient vivre et qui meurent, tués par la société qui vous gouverne et qui prétend vous protéger. Cent vingt enfants ! Si au lieu d'envoyer une pétition à la Chambre des Communes, un rouleau de papier couvert de noms, nous pouvions leur apporter les cadavres de ces cent vingt enfants qui avaient droit à leur vie et à qui on l'a volée, peut-être se décideraient-ils alors à faire quelque chose ! Cent vingt enfants sur mille ! et cela d'un bout à l'autre du pays ! A l'instant où je vous parle, à cette seconde même, il meurt un enfant qui aurait dû vivre, et il en naît un autre qui est condamné d'avance à mourir !

Mike haussa les épaules et s'éloigna : des enfants ! Comme si on avait du temps à perdre à s'apitoyer sur des enfants ! Il commençait à en avoir assez de tout ce sentiment, des pleurnicheries sur les querelles des nations ou les cadavres des nouveau-nés. Oh ! trouver un homme qui aurait le courage de s'affranchir de ces fadaises, qui saurait traduire en mots tout ce qui grondait dans son cœur, qui plaiderait

la grande cause avec des paroles de flamme, qui ferait entendre non des demandes timides ou des protestations larmoyantes, mais la voix de ceux qui ont faim d'autre chose. Qu'étaient quelques milliers de morts, soldats ou enfants, venant après des milliards et des milliards d'autres morts? Qu'était la plainte de ceux qui restaient, à côté de la plainte lamentable de ceux qui, depuis le commencement des générations, s'en sont allés sans avoir goûté de la vraie vie, et sous les pieds des vivants crient vengeance ! vengeance ! vengeance ! pour toute la joie qu'on leur a volée.

Les mains dans les poches et se balançant un peu sur ses hanches, Mike erra sur les confins de la foule. Que tout était compliqué et difficile à comprendre ! Il y avait dans sa tête une galopade de grandes idées neuves, à demi formées, qui tourbillonnaient sans répit, semblaient luire un instant comme l'éclair d'un phare, et rentraient dans la ronde obscure.

L'État souverain ! Fraternité des peuples ! Du lait pour les petits enfants ! Est-ce que vraiment il aurait dû aspirer à tout cela? Il ne voulait certes pas de mal aux travailleurs des autres pays, qui se débattaient comme lui sous le joug des exploiteurs ; mais, enfin, c'étaient des étrangers, des gens qui n'étaient pas tout à fait ses égaux, qu'il ne comprendrait pas, qu'il ne pouvait s'imaginer que séparés de lui par des différences profondes. Et les petits enfants ! Ce n'était pas de sa faute s'il ne pouvait pas s'apitoyer beaucoup sur eux. Le gros homme frisé avait parlé de la voix des petits enfants assassinés ; c'était très triste ; mais en quelque sorte, lui, Mike, n'entendait pas cette voix. Il n'entendait que sa voix propre réclamant à grands cris tout ce qui lui était refusé, et il pouvait entendre aussi, lorsqu'il y songeait, la voix des millions de garçons comme lui à qui tout avait été refusé et pour qui il était trop tard. Un enfant, ça n'avait pas grand'chose à perdre ! ça n'avait pas encore commencé à vivre ! Mais il ne leur voulait pas de mal, au contraire. Bien sûr, qu'il ne voulait pas voir mourir les petits enfants !

Sous le ciel gris où fuyaient les nuages, Mike se gratta la tête rêveusement, disant à voix basse : « Voyons ! Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre ! » et il alla se joindre à la foule réunie autour de la plate-forme voisine.

Celle-là était qualifiée « d'internationale », et l'orateur

qui l'occupait avait un type sémite accentué et des lunettes d'or. Il parlait en yiddish, naturellement, et parmi ceux qui l'écoutaient, il en était beaucoup qui n'eussent pas compris d'autre langue. C'était un morceau de l'East-End qui s'était déplacé en bloc pour venir dans Hyde Park témoigner de ses convictions, élever la plainte de Whitechapel et de Bethnal Green à côté de la plainte de Hackney, Southwark ou Poplar, contresigner la protestation des hommes d'une autre race courbés sous le même joug. A côté de quelques vieillards aux redingotes râpées, aux barbes de prophètes, leurs fils arboraient des complets presque trop britanniques et des visages rasés d'infidèles. Et comme c'était samedi et que la loi du Sabbat ne défend pas d'écouter des discours, leurs filles, sœurs ou fiancées s'étaient déplacées aussi et s'étaient assises sur l'herbe par groupes de deux ou trois pour discuter les toilettes et admirer l'éloquence de leurs hommes.

Mike les observa quelque temps. Alors ces gens-là étaient socialistes aussi ! Il ne l'eût pas imaginé. Mais comme il était fatigué de penser, il s'allongea à son tour sur le sol et mâchonna des brins d'herbe en écoutant distraitement les voix lointaines. Il se sentait singulièrement seul au milieu de toute cette foule, comprenant qu'il ne trouverait personne là — ni peut-être ailleurs — qui pensât exactement comme lui, ni souhaitât les mêmes choses ; et il était un peu déçu. Il s'était figuré vaguement un défilé farouche au milieu d'un déploiement de police menaçante ; et la réalité ressemblait plutôt à un pique-nique de mutualistes endimanchés. La police n'était représentée que par quelques constables qui se tenaient par groupes de deux ou trois à proximité des plates-formes, et leur air de confiance paisible était une insulte de plus. On les tolérait : on les laissait s'ébattre sur le gazon, parler et faire de la musique ; on comptait seulement qu'ils seraient sages, et que, quand ils auraient acclamé la cause rouge tout leur saoul, ils rentreraient tranquillement chacun chez soi.

La note aiguë d'un clairon déchira l'air et une grande clameur lui répondit.

Les programmes annonçaient qu'à cinq heures chaque orateur devait soumettre à la foule qui l'entourait un ordre du jour commun qui serait mis aux voix, et, naturellement, voté par acclamation. Le moment était arrivé, et sur les

sept tribunes sept hommes gesticulaient et tentaient vainement de se faire entendre au milieu de hourrahs redoublés.

En un clin d'œil Mike fut debout. Est-ce qu'il allait enfin se passer quelque chose? Il se dirigea vers le groupe international qui était le plus rapproché, et tout à coup il fut, sans s'y attendre, pris dans un remous violent.

Autour de lui on poussait, certains avec des plaisanteries et des rires étouffés, et d'autres avec des protestations et des cris ; des gens s'éloignaient en courant ou cherchaient vainement à se garer ; de tous côtés les policemen arrivaient au pas de course, et autour de la charrette dételée qui avait servi de tribune, la foule oscillait aveuglément, s'écrasant dans sa propre poussée comme un bétail en panique.

Une voix gouailleuse dit derrière lui :

— Oh ! Regardez les vieux Juifs ! Allez, les gars ! Poussez !

L'élan d'une bande le jeta de côté, un balan de la foule vint se heurter à la charrette sur laquelle quelques personnes étaient encore debout ; et, avec un craquement de planches éclatées, elle oscilla aussi, s'inclina et versa sur le côté. Un trou soudain dans la mêlée, les soubresauts de gens qui trébuchent et tombent, le cri éperdu d'une femme piétinée ; et Mike était en pleine bagarre, poussant aussi et, lorsqu'on le poussait, résistant avec des coups de reins et des coups d'épaules furieux. La chaleur de tous ces corps écrasés le saoulait, il avait envie de frapper et de mordre, et sentait courir en lui, des pieds aux épaules, les sursauts brefs de vieilles forces réveillées. Il se jetait en avant, insérait le coude ou l'épaule entre deux corps pressés et, déployant sa force, les écrasait contre d'autres corps pour se frayer un passage. Un homme, qui s'efforçait de soutenir une femme évanouie, dégagea un bras et le frappa à coups répétés, avec des cris inarticulés et une grimace hystérique ; Mike ne fit qu'en rire ; appuyant une de ses mains sur le visage convulsé et l'autre sur la foule compacte, il s'arc-bouta et repoussa lentement dans la masse la figure blême qui se teignit de sang. Un peu plus loin, il trébucha et se débattit toute une longue minute avec les pieds sur quelque chose de mou qui gisait à terre ; puis il toucha le sol de nouveau et recommença à creuser son sillon dans les corps entassés.

Tout à coup la foule sembla céder devant lui, et rien

n'arrêtant plus son effort, il fut lancé en avant et faillit tomber. Au centre du groupe quelques policemen avaient réussi à faire le vide et cherchaient vainement les auteurs de la bagarre : l'un d'eux vit Mike déboucher dans l'espace vide, la tête en avant, et se jeta vers lui. Mais avant qu'il ne l'eût touché, Mike avait repris son équilibre, vu la main tendue, et frappé. Il frappa à la mâchoire, vite et fort, avec un « han » ! de bûcheron et un balan sauvage du torse, sentit les muscles du cou se tordre sous le choc, vit le grand corps inerte osciller une seconde avant que les genoux ne ploient, et déjà il était rentré dans la foule comme un sanglier dans les taillis.

Cela faisait toujours un Saxon, un représentant de l'Ordre et de la Loi, qui ne pourrait pas se vanter de sa journée ! et il riait pendant que la foule se refermait derrière lui et s'ouvrait devant ses coups d'épaule ; il riait aussi de sentir avec quelle facilité il trouait cette humanité ballottante, et de voir les maigres tailleurs de Whitechapel affolés et suffoquant, se serrer encore un peu devant sa poussée. Plus que quelques rangs à percer ! Devant lui il y avait une femme endimanchée qui, la tête renversée en arrière, se débattait faiblement et semblait près de défaillir. Il hurla dans le tumulte avec un éclat de rire :

— Honneur aux dames, s'il vous plaît ! l'empoigna par la taille et, la soulevant contre lui, fonça aveuglément vers l'espace libre.

Quand ils furent sortis de la cohue et qu'il l'eut reposée à terre, il vit que c'était la belle juive de Cable Street et que son père, qui avait suivi dans la trouée, lui prodiguait, tout en reprenant son souffle, des hochements de tête reconnaissants.

Louis Hémon.

(A suivre.)

Apologie pour M. Jourdain

Depuis qu'il y a de la richesse, et qui se crée, il y a eu des nouveaux riches. Sans remonter à l'époque de Marius, qui introduit la puissance de l'argent dans une histoire qui est encore la nôtre, sans remonter au moyen âge, où nous voyons des serfs acquérir en un tournemain des richesses fantastiques, sans nous attarder même au seizième, qui, sous l'afflux des gens de finance, précipite le recul de la noblesse d'épée et transforme définitivement les fiefs en une valeur à peu près comme les autres, approchons-nous d'un méconnu, de M. Jourdain, s'il faut tout dire, patron des nouveaux riches.

En 1670, le mot existait déjà, ou presque. L'auteur du *Traité de la Cour*, un peu plus vieux que Molière, distingue avec soin « ceux qui, dès longtemps, sont riches, et ceux qui, *de nouveau*, c'est-à-dire récemment, se sont enrichis », « ces derniers, ajoute-t-il, étant plus imprudents, plus avaricieux et plus insolents ». Pauvre nouveau riche, tu avais déjà une mauvaise presse.

M. Jourdain pourtant ne représente pas, ou représente très peu, le type aujourd'hui vulgarisé, agressif et rustre, du nouveau riche. Certes il adore se mettre en colère, quoi que puisse objecter son maître de philosophie ; imprudent, il l'est aussi, et Dorante, le comte Dorante, qui l'exploite en douceur, serait bien marri qu'il ne le fût pas. Mais avaricieux,

mais insolent? Quelle erreur ! On chercherait en vain, dans son cas, l'ombre d'une méchanceté. Vaniteux, gobeur, donnant à rire, convenons qu'il est tout cela, mais il se trouve en bonne compagnie. Rappelons-nous Colbert, si entiché de cette noblesse que son passage au pouvoir ne favorisa guère, Colbert, autre marchand de draps, à qui personne n'accourut révéler la noblesse de ses ancêtres, qui sua sang et eau pour se rattacher au moins à de vagues Kolbart d'Écosse et n'eut de cesse — innocente manie — de faire de son fils un Seignelay. Comme M. Jourdain, Colbert est une variété de nouveau riche, la variété supérieure. Il diffère de M. Jourdain, par l'étendue des capacités, par les dimensions du patrimoine, par un établissement plus ancien, mais l'un et l'autre sont frères *in æternum*.

Est-ce à dire que M. Jourdain nous arrive encore tout ruisselant de barbarie, mal culotté, mal peigné? Que non pas ! Considérez-le attentivement : son adaptation est en bonne voie déjà. Encore qu'il aime à en faire discrètement étalage, si je puis dire, sa richesse ne l'embarrasse pas. C'est qu'il l'a trouvée sinon en naissant, du moins dès son jeune âge, ayant eu, pour son bonheur, un père, aimable homme, qui, « se connaissant bien en étoffes, en allait choisir de tous côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent ». Mais, s'il a ramassé des écus non loin de son berceau, il n'a rencontré auprès d'eux aucun de leurs apanages ordinaires, dont il gémit. On l'a éduqué sans agrément, comme un produit de basse roture. Pourtant le milieu a opéré. M. Jourdain se tient convenablement. On dirait un de nos « rentiers ».

Chose étrange, oubli inconcevable. Alors que don Juan, alors qu'Alceste ont provoqué commentateurs et exégètes, on ne s'est jamais demandé sérieusement à qui Molière en avait dans *le Bourgeois gentilhomme*. Qu'a-t-il voulu peindre? A coup sûr un type social en instance de progression. Mais alors, reconnaissons-le tout de suite, quoi de plus naturel, quoi de moins répréhensible que de répondre à ce type? N'est-ce pas là l'ordre du monde et M. Jourdain ne se trouve-t-il pas en accord profond avec la marche de l'univers? Si quelqu'un doit nous plaire, c'est lui.

Et de fait, c'est bien à lui que Molière, avec un art extraordinaire, attache notre sympathie. Mme Jourdain, Nicole, des comparses amusants, mais des comparses. Cléonte, Lu-

cile? Des utilités manœuvrières, nécessaires à la production d'une intrigue, mais quasi épisodiques, sans détails, sans caractère. Dorimène, Dorante? Halte-là !

C'est peut-être à leur occasion que Molière nous livre le plus cher de sa pensée. Relisez, sans parti pris, *le Bourgeois gentilhomme;* on se demande, bien avant le cinquième acte, si Molière ne serait pas de cœur avec le nouveau riche, avec M. Jourdain. Bien entendu, à la façon de Molière, c'est-à-dire sans abdiquer la moindre parcelle de satire et d'observation.

Et d'abord, pour le ridicule, remarquons-le bien, tout le monde dans cette pièce, à l'exception de Dorimène et surtout de Dorante, qui gênent plus qu'ils n'amusent, tout le monde en reçoit de larges éclaboussures : le maître de philosophie, avec son irritabilité, les maîtres de musique et de danse, avec leurs sottes émulations, Mme Jourdain, avec ses prétentions à la jeunesse, elle, mère d'une grande fille, en un temps où les femmes passaient pour vieilles la trentaine atteinte, les amoureux avec leurs querelles d'enfants, classiques d'ailleurs et sans intérêt. M. Jourdain, en soi, est-il plus grotesque? A peine. Autant qu'une *charge*, Molière en fait un type, lui conservant des attributs précieux, le bon sens, quelquefois même en dépit de sa marotte, la perception de l'utile, le don de la simplicité, de la clarté, le courage de la sincérité, dès qu'il ne s'agit plus de conventions matérielles, qui s'imposent à lui du dehors, au nom d'une « galanterie » qui n'admet pas de réplique. Il prête de l'argent à Dorante, mais le compte en est soigneusement tenu à jour; il trouvera lugubre, quoi qu'on prétende, des vers lugubres, et saura ce qu'il veut dire en déclarant à la marquise, comme cela et pas autrement, que ses beaux yeux le font mourir d'amour.

Mais ce n'est pas tout. Molière qui disposait d'un infaillible procédé pour transformer M. Jourdain en figure de massacre, ne s'en est pas servi. Pour cela que fallait-il faire? Il suffisait de placer à côté de lui un personnage, un seul personnage, en qui eussent émigré nos complaisances. Or Molière a pris justement le parti contraire. En opposant à M. Jourdain un comte, une marquise aussi peu attirants que possible avec leurs physionomies déjà reconnaissables de rastas, il a refoulé sur lui, sans contestations, notre bienveillance qui hésitait.

Ne nous y méprenons pas : de par la volonté de Molière,

tous les buts de M. Jourdain sont élevés. Que désire-t-il, cet homme, avec ses « petites lumières » et ses applaudissements à contresens? « J'ai toutes les envies du monde, nous confie-t-il, d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune. » Quoi? Mais c'est admirable ! Malheur à qui ne confesserait pas que pareils regrets honorent leur homme. Sans doute les sciences le déroutent, quand on l'introduit en leur auguste présence, et il se rabat aussitôt, non sans flair, sur les plus accessibles à son état, l'orthographe et la lecture de l'almanach. Désapprouvera-t-on ce choix judicieux? « Je veux, dit-il encore, songer à apprendre les belles choses, je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens. » Fort bien. Maintenant, que reprochez-vous, monsieur Jourdain, à Mme Jourdain?

— Son petit esprit, et de vouloir demeurer toujours « dans la bassesse ».

— Soyez absous. Ce n'est pas par d'autres ressorts qu'on propage une civilisation. Ce n'est pas par une autre filière que les terribles marquis de Charlemagne sont devenus les marquis de Louis XIV. Patience, monsieur Jourdain, il y a en vous l'étoffe d'un Bertin, d'un Guizot, d'un Thiers, que dis-je d'un duc, d'une Altesse sérénissime.

Avec son génie, Molière a tiré un parti superbe de cette situation vraie et profonde. M. Jourdain, nous l'avons noté, s'est éloigné à certains égards de la crudité des origines, quoiqu'il en demeure trop proche encore pour en rougir beaucoup. Il a déjà eu le loisir, dans son milieu, de considérer la sphère supérieure et de s'en éprendre, signe indubitable d'une âme bien née. Minute archiprécieuse, où la métamorphose s'élabore et livre à un observateur comme Molière, qui n'a pitié de rien, un stock miraculeux de balourdises, dont nous nous égayons depuis trois siècles. Tout est vrai dans *le Bourgeois gentilhomme :* quand M. Jourdain s'émerveille des révélations phonétiques de son maître de philosophie, ce qui nous divertit, ce n'est pas l'émerveillement du néophyte, — nous le partageons presque tous avec lui, — c'est plutôt de voir un homme d'âge ahuri comme un bambin.

Le comique inépuisable du nouveau riche, Molière l'a compris et fixé une fois pour toutes : c'est le contraste, très bergsonien, d'un homme fait que son ascension soudaine,

ou ses désirs subits d'ascension, placent au niveau d'un marmouset, pour tout ce qui concerne la culture, les usages, les rites de l'ameublement, des gestes, des préférences avouables. Une abondante provision de vie est assurée ainsi par ce procédé.

Ce que Molière a vu aussi, et qui fait qu'il est Molière, c'est que M. Jourdain, dans ses premières incursions parmi les gens de qualité — autre source de jubilation, — ne pouvait nouer de rapports qu'avec les enfants perdus de la noblesse, des nobles de dixième zone, authentiques mais abîmés, mais besogneux, exploiteurs de sa crédulité. Cette observation magistrale le mettait dans l'obligation — qui sans doute ne lui déplaisait pas — de faire de son nouveau riche, en face d'aristocrates quelque peu dégénérés, le personnage sympathique que nous savons. Encore un coup, qui donc hésiterait entre M. Jourdain et Dorante?

Quelques lustres plus tard, l'expérience et les relations aidant, la maison de M. Jourdain offrirait moins de drôleries pour le théâtre, qui réclame de gros effets. L'analyseur entrerait en scène ; il décrirait, avec Rosny jeune, dans la *Messe mondaine*, un livre plein d'observations profondes et qui ne manque que d'une épine dorsale plus ferme et mieux dessinée pour être un grand roman, ces milieux faisandés où nos profiteurs de la guerre coudoient de vieux noms de France.

Sans doute, s'il ressort de la pièce une moralité « bourgeoise », la tentation nous assiège de la tourner contre M. Jourdain, je le sais. En appariant Dorimène et Dorante, Cléonte et Lucile, Nicole et Covielle, en renvoyant notre héros dans le giron définitif de sa femme, qui incarne l'esprit conservateur et borné, Molière prend parti, semble-t-il, contre la nature et les mutations sociales qu'elle consacre. Il prend au tragique la semonce du *Testament de Colbert* de « respecter la différence qu'il doit y avoir entre les conditions ». Il a l'air de blâmer ce besoin de déclassement par en haut, qui fut la règle de l'ancien régime, si favorable aux nouveaux riches, mais favorable avec sagacité.

Pour bien comprendre Molière, et surtout le subconscient de Molière, il faudrait se faire ici une vive représentation de cette société ancienne, dont l'image exacte serait une immense et mouvante échelle *aux gradins plus faciles à monter qu'à descendre*. Aucune erreur ne serait plus grave que celle qui

montrerait dans la France d'avant 1789, voire d'avant 1189, un système de castes rigides, emboîtées les unes à côté des autres dans un immuable châssis. Songez qu'il fut un temps où, pour s'anoblir, le grabuge aidant, on n'avait guère qu'à se retirer à la campagne, à entourer de murs sa maison, et à en garnir le faîte (*Kernellare*) de créneaux et de merlons. Le tour était joué, n'en déplaise à la chancellerie royale qui protestait, puis fermait les yeux. Pour couper court à ces innovations, le souverain... prenait les devants. La pratique des lettres de noblesse est aussi ancienne en France que la monarchie. Depuis qu'il y a des nobles, il y a des fournées de nobles. Sur le champ de bataille même d'Hastings, au spectacle de cette immense proie, verte et brumeuse, qui allait se débattre encore tant d'années, Guillaume de Normandie, un des hommes les plus habiles de son époque, fit chevalier une multitude de simples soldats et leur distribua des fiefs à la volée. Si nous avions encore le sens politique, n'aurions-nous pas dû l'imiter? De Cologne à Landau, on s'empêtre dans tout un chapelet de biens domaniaux qui eussent dû indemniser nos combattants.

C'est de cette façon que l'ancien régime, si bien accordé avec la vie et les souplesses de la vie, *passait son temps à faire la révolution par en haut.* Nous passons le nôtre à la redouter par en bas. Au treizième siècle, à une époque où la féodalité se tasse et commence à donner, au spectacle des nouveaux venus, de ces preuves d'impatience, qui la rendront parfois gênante au quatorzième et au quinzième siècles, on rencontre encore une foule de chevaliers, qui sont fils de bourgeois. Cent ans plus tard, le hasard des textes nous livre çà et là des nobles authentiques, qui sont des fils de M. Jourdain, comme ce Robert de Lorreis, qui, assailli par les Jacques dans son château d'Ernonneville, eut peur de la mort, « renia gentillesse » et dit « qu'il aimait mieux la bourgeoisie de Paris (dont il était né) que chevalerie ; et par ce fut-il sauvé, et sa femme, et ses enfants ».

L'aristocratie de race eut beau réagir : jusqu'au bout les nouveaux riches, par achats de fiefs, par usurpations plus ou moins tacites, les nouveaux riches, apprivoisés, instruits, refrénés par une royauté entendue, se frayèrent leur chemin vers les honneurs, moitié en jouant des coudes, moitié en suivant la file. Louis XIII, qui n'aimait ni M. Jourdain, ni ses pareils, plus audacieux que lui, s'indignait à peine du

phénomène. Sa distraction favorite consistait à se mettre à la fenêtre en compagnie de d'Hozier et à relever, sur les carrosses qui passaient, les armoiries de contrebande.

— Connais-tu celles-là?

— Non, sire.

— Alors, mauvaise affaire pour elle, ripostait le roi en riant.

Au fond il savait à quoi s'en tenir et que la répression n'y ferait rien. Je me trompe : elle faisait beaucoup. Confiée à des *partisans*, nouveaux riches en herbe, elle ruinait de fond en comble des gentilshommes authentiques et peu fortunés, que ces inquisiteurs bourgeois trouvaient au dépourvu. La cause de M. Jourdain était d'ailleurs gagnée : « Si l'on jette un coup d'œil, au dix-septième siècle, sur nos châteaux, nos fiefs et arrière-fiefs, assure un historien champenois, on est tout surpris de les voir possédés par des seigneurs et des écuyers dont les ancêtres vendaient du drap fabriqué à Château-Thierry. » A Bordeaux, Camille Jullian a fait des constatations identiques.

En dépit de Boulainvilliers qui jette les hauts cris à propos de l'anoblissement, à la fin du treizième siècle, d'un favori de Philippe III, jamais il n'y eut de « barrière infranchissable » entre « noble et vilain », et ce fut ordinairement la possession d'une grosse fortune, parfois récente, qui permit communément de la franchir.

Avec les Bourbons, la situation de nouveau riche se régularise pour ainsi dire. Dès Henri IV, on met fin aux tergiversations des derniers Valois, en réglementant une fois pour toute leur légitimation, à tous les degrés de la hiérarchie. Qu'est-ce autre chose que la Paulette, cette vénalisation des charges judiciaires, sinon un exutoire pour nouveaux riches? En tarifant les postes de magistrature, Henri IV ménageait une issue permanente, régulière, enviable, contrôlée, tempérée, à la richesse de fraîche date, qui désirait, comme M. Jourdain, faire son chemin vers les hauteurs sociales.

C'était aussi une étape et une acclimatation. Les quolibets, certes, ne manquèrent pas à l'adresse de ces parvenus, que leur argent, plus que leurs capacités, désignait à des postes de confiance et de compétence. Magistrature de carrière, noblesse d'épée, protestèrent à qui mieux mieux. On s'en tira par des définitions et des distinguos entre *noble homme* et *gentilhomme*.

Le personnage que Molière tarabustait était donc familier à l'ancien régime : le marchand de drap enrichi et prétendant au bon ton en attendant de briguer des dignités plus voyantes, répondait à un type réel et fréquent. Molière ne nous montre en lui que des travers bien véniels. C'est tout naïvement que M. Jourdain s'oriente du côté de la *distinction*. Il ne semble même pas avoir l'idée de se procurer une de ces innombrables savonnettes dont les rayons de la fiscalité bourbonienne étaient abondamment pourvus. Il ne se permet même pas la plus innocente usurpation. Bourgeois il est, bourgeois il reste, encore qu'il en rage, mais, comme Louis Veuillot, qui « montait d'un tonnelier », il aspire bonnement, mais véhémentement, à monter du comptoir de son père du côté des réceptions « galantes » et des entretiens spirituels. Qui donc, mais qui donc refuserait de l'applaudir? M. Jourdain ne rend-il pas l'hommage le plus profond que puisse rendre la roture à l'aristocratie de l'âme et de la pensée, de la tournure et du patrimoine?

Aussi bien un point reste-t-il dans l'ombre, et c'est grave : on ignore de quoi M. Jourdain est raillé : de ses prétentions ou de ses surprises, de son dessein ou de ses insuccès, de son imperfection ou de son idéal. Molière, fils de tapissier royal et ancien élève de Clermont, ne lui en voudrait-il que de forcer un peu l'allure? C'est possible. Sans le dire, peut-être réserve-t-il au jeune ménage l'honneur d'introduire plus tard dans les carrés d'Hozier la progéniture des Jourdain. Voyez plutôt avec quel art, sûr et discret, d'une génération à l'autre, il gradue par exemple les facultés de conversation de la famille. Mme Jourdain, avec son parler dru et fort, sent les légumes et la cuisine, les cancans de boutique, les altercations entre commères de palier à palier. A côté d'elle, M. Jourdain représente déjà un produit moins archaïque. Il a fréquenté le beau monde et s'exprime avec une moindre verdeur. Lucile et Cléonte, eux, sans parler beaucoup, parlent assez pour que nous goûtions leur aisance et leur distinction verbales. Entre Dorante et eux, la différence est nulle. Chez eux, l'adaptation, qui, chez le père, résulte d'une tentative obstinée, héroïque et contentieuse, s'accomplit sans efforts et ne se devine même pas. Quelle science de vie chez Molière !

Assurément il ne pouvait guère asseoir le problème sur les bases où nous le posons, après cent cinquante ans de

démocratie et quatre-vingts de ploutocratie révolutionnaire, c'est-à-dire privée de contrepoids, de frein, de cette réglementation empirique et bonasse que les Bourbons après les Valois et les Valois après les Capétiens avaient su lui imposer. La principale différence entre 1670 et 1923 consiste d'abord en ce que, si le noble reste toujours pour le bourgeois un indiscutable objet d'envie, d'admiration ou de conquête, une solidarité profonde et inédite est venue les réunir. Les bourgeois, tant s'en faut, ne sont pas tous devenus des nobles, mais tous les nobles, depuis 1848 environ, sont devenus des « bourgeois ». Pour Nicole et Covielle, qui tenaient plus encore de la nourrice de Phèdre que du moderne larbin, Dorante et Dorimène sont devenus des bourgeois, tout comme Cléonte et Lucile. Et cette métamorphose ne va pas sans exercer de notables conséquences.

L'habitude de l'égalité civile et surtout de l'égalité militaire prive également les auteurs modernes d'un élément, j'allais dire sérieux, de comique. Au temps de M. Jourdain, l'inexpérience bourgeoise au maniement des armes et à tout ce qui s'ensuit, alimentait copieusement les anecdotiers. Pour le spectateur de 1670, la simple idée de donner un maître d'armes à M. Jourdain devait recéler un potentiel de bouffonnerie que nous imaginons avec peine. Rappelez-vous, pour bien fixer notre ligne d'horizon à ce sujet, cette historiette où Tallemant des Réaux nous montre trois cavaliers abordant un maître de comptes, trop galamment habillé, qui traversait à cheval lui aussi la plaine de Grenelle :

— Vous êtes sans doute gentilhomme?

Flatté il ne dit pas non.

— Alors venez nous servir de second.

On l'emmène et ils descendent tous de leurs montures. L'affaire tournait mal. Pris de peur, notre héros fait semblant de s'écarter un peu, puis sautant sur son cheval, il pique des deux en criant :

— A d'autres, messieurs, à d'autres. Je ne suis pas si dupe.

On décida qu'à l'avenir, Tallemant nous l'assure, aucun maître de comptes ne se déguiserait en gentilhomme. Périmé, tout ce comique-là.

Enfin le nouveau riche de nos jours a trop souvent perdu les sérieuses qualités domestiques de M. Jourdain, son honnête et cordiale urbanité. La métamorphose ne date pas d'aujourd'hui. Dès le dix-huitième siècle, Turcaret, le marquis de

la Jeannotière nous encanaillent. Le Régent, Law, les fermiers généraux, ont passé par là, nous ramenant aux mœurs financières plus âpres de la Renaissance. Avec *le Paysan parvenu* le type de *Bel-Ami* s'amorce par ailleurs, qui frise d'assez près le type consacré du nouveau riche.

En dépit du changement de décor, en dépit des fabrications de nouveaux riches, à dose massive, en 1789 et 1914, sans épuration, sans triage, la situation fondamentale, avec son fort et son faible, est pourtant restée la même qu'au dix-septième siècle. Certains griefs, qu'on croirait modernes, se trouvent déjà consignés dans Molière.

On incrimine volontiers, par exemple, la source où nos profiteurs ont puisé leurs richesses. Certifieriez-vous bien que dans le quartier de M. Jourdain, on n'ait pas porté contre la sienne des accusations plus ou moins fondées? Croyez-en Mme Jourdain, que certaines insinuations intimident. Si elle redoute les belles fréquentations et les alliances pompeuses, c'est surtout par crainte des mauvaises langues : « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise, qui fait tant la glorieuse ! C'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point de tous ces caquets. »

Autre erreur à éviter : celle qui nous donnerait pour récent le contraste du *nouveau riche* et du *nouveau pauvre*. Si M. Jourdain est plus fortuné que Dorante, ou plutôt si M. Jourdain possède, tandis que Dorante n'a rien, c'est peut-être que les ancêtres de Dorante se sont épuisés à la guerre. Le *Testament de Colbert* est formel : « Depuis quelque temps, assure-t-il, la noblesse a beaucoup perdu de son lustre, et est tombée dans une si grande pauvreté, qu'elle n'est pas reconnaissable. » C'est tout naturellement que Dorante joue un peu, à côté de M. Jourdain, le rôle d'un Bressieu dans Bourget, d'un Tellière dans Rosny, sans parler de cet extraordinaire professeur de maintien pour cocottes ascendantes dans *l'Ecole des cocottes*.

Au dix-septième siècle, c'était déjà une tradition d'opposer au bourgeois opulent un noble sans le sou. Mme d'Aulnoy,

qui écrivait peu après Molière ses délicieux *Contes de fées*, en a composé un qui s'inspire de son œuvre et s'appelle *le Gentilhomme bourgeois*, dont nous devinons le sujet. Il s'agit toujours du fils d'un marchand de draps, qui, sous le nom de la Dandinardière, va s'établir gentilhomme en Normandie. Il a pour voisins divers hobereaux, dont l'un, qui se prend avec lui de querelle, le fait s'indigner : « Quoi ! s'écrie-t-il, j'ai une rivière qui passe sous ma maison, la mer devant mes fenêtres, un château couvert d'ardoises, pendant que ce gredin n'a que des murailles de boue et une chaumière couverte de paille ! » N'exagérons donc pas outre mesure, de ce chef, les disparités entre l'époque de Molière et la nôtre.

Il est seulement dommage que Molière ne nous aide pas à serrer davantage la comparaison, en fouillant plus profondément les aventures et la psychologie de son héros. M. Jourdain, si reconnaissable que soit son relief, n'a pas reçu, regrettons-le vivement, car il les vaut, les mêmes honneurs qu'Alceste, Argan ou don Juan. Son cas méritait mieux que les honneurs burlesques d'un mamamouchi vulgaire. Néanmoins il nous livre assez de son âme pour nous faire entrevoir quels précieux trésors elle recèle. Moralement il n'est guère sujet à reproches, nous l'avons vu. Socialement il a droit aux plus vifs éloges.

Ce qui caractérise, en effet, socialement M. Jourdain, c'est son indicible bonne volonté envers la hiérarchie existante, sa déférence prodigieuse pour tout ce qui le dépasse. Trait commun à la race des nouveaux riches, fussent-ils nos contemporains. Sans doute le changement des mœurs, le bouleversement des institutions ont dérouté M. Jourdain, comme ils en ont dérouté de plus fins que lui. En dernière analyse, le nouveau riche, toujours et partout, réalise de son mieux la devise de Longfellow : *Excelsior*. Surtout ne nous laissons jamais piper aux apparences : dans *le Roi*, le célèbre *Roi* de Robert de Flers et Caillavet, le nouveau riche a beau faire métier de démagogue, il paye tribut à la suzeraineté mondaine, au moins par ses courbettes.

Cela est méritoire. Au lieu de se laisser vivre, pour reprendre un mot de Bonaparte, « comme un porc à l'engrais », de quelques dizaines ou de quelques centaines de mille livres de rente, M. Jourdain n'hésite pas à repartir du pied gauche, sur une route qu'il connaît mal, et dont les premiers kilomètres sont bien rugueux. Que de sacrifices il consent pour

atteindre son idéal ! Regardez-le s'ingénier, se démener. Comme il court, le cœur léger, au-devant des rebuffades ! Comme il a soif de correction ! Comme il aspire à remuer des idées ! Comme il fait marcher le commerce ! Un sociologue dirait de lui qu'il est un matériel démographique de premier ordre.

Snobisme, dira-t-on. Si l'on veut. Mais snobisme à encourager. Jean Monneron, Julien Sorel, voilà des imprudents, ou des malheureux. Mais M. Jourdain ! M. Jourdain ne fera la Révolution que si on le rebute par trop. Faites bien attention avant de ridiculiser cet excellent homme, candide et touchant. Oh ! je sais bien que sa manie lui joue de vilains tours, puisqu'elle l'entraîne — ô douleur ! — à vouloir tromper la respectable Mme Jourdain, mais, rassurez-vous, ce n'est qu'un épisode, une défaillance sans lendemain.

Qu'on le tourne et qu'on le retourne, M. Jourdain est d'abord un homme qui croit à la supériorité d'autrui, et qui, après tout, n'identifie pas trop mal cette supériorité. Excellente disposition, convenez-en, pour occuper dans la société une place utile et féconde. Souhaitons-en beaucoup, parmi les nouveaux riches d'aujourd'hui, des M. Jourdain. Dévoué d'avance aux traditions, dont il ne discutera jamais la teneur, docile, généreux, aussi papiste que le pape, plus royaliste que le roi, M. Jourdain fera souche de citoyens sans peur, d'aristocrates sans reproche, conservateurs-nés. Négligeons de parti-pris l'instant fâcheux où la comédie en fait sa proie : transfuge et intrus à la fois, ni chair ni poisson, il y exhibe toute la gaucherie de l'âge ingrat.

Passage angoissant et minutieux, susceptible de nuances infinies. Molière s'est assouvi sur la première rencontre, d'où son personnage sort penaud. Ce premier noviciat sera suivi de beaucoup d'autres, dont Rosny jeune a décrit supérieurement les finesses, dans la *Messe mondaine*, avec son personnage de Caravenot, profiteur qui donne dans les arts, dans l'*ancien*, comme ils font tous aujourd'hui. Il nous montre le millionnaire, passant « par toutes les phases où l'on subordonne son goût, où l'on se révolte, où l'on se resoumet, où l'on se croit initié, où l'on perd toute assurance ». Quel drame de discipline sociale on pourrait écrire avec une carrière de nouveau riche ! « Sans pitié, Tellière (son cicérone dans le monde chic) lui mettait le nez dans ses sottises... Il finit par s'accrocher à la seule antiquité.

« — Est-ce que c'est ancien? disait-il, quand on lui montrait un bureau de Riesener.

« Et, si c'était ancien, il le déclarait aussitôt magnifique.

« Au temps où il osait encore, il avait appris les trucs qui permettent de distinguer le vieux du moderne ; on le voyait promener une main défiante sur les galeries de cuivre qui ornent les commodes afin d'y découvrir la soudure, ou regarder avec attention l'envers des portes d'armoire... Tellière lui avait prouvé que cela ne signifiait rien... Il l'avait à ce point ahuri de contradictions que Caravenot ne risquait plus jamais que de timides éloges.

« Ces cruels retours, ce pays du beau, semé de tant d'embûches, lui firent détester l'art en secret. »

Les Graffougnat, d'André Lichtenberger, nouveaux riches un peu en marge et passablement conventionnels, n'en sont encore qu'à la phase des dorures et des profusions, coupées de pingreries. Peu importe. Leurs enfants *à tous* sauront occuper leur place et tenir à distance les plaisantins. L'apprentissage paternel leur aura épargné de rudes alarmes.

La valeur sociale de M. Jourdain consiste à introduire dans la cité un renouveau de vigueur. Dans le passé, vilain, il a fortifié le bourgeois ; bourgeois, il a réapprovisionné la noblesse. Sans le père ou l'aïeul de M. Jourdain, il y aurait moins de grands prévôts des marchands, moins de secrétaires d'État géniaux, moins de hardis industriels ; sans ses fils et ses petits-fils il y aurait moins de ducs et pairs (songez à cette puissante dynastie des Philippeaux), moins d'hommes de goût, moins de Mécènes. Leur caractéristique à tous est de croire fortement, plus fortement que quiconque, à l'éminence des dignités qui leur ont coûté si cher, et leur mission consiste à les défendre quand leurs titulaires traditionnels désertent la ligne du front.

Ce n'est pas en vain que j'ai parlé de prévôts des marchands et de tradition et d'énergie combative. Le prédécesseur le plus authentique du baron Haussmann fut sans contredit François Miron, prévôt des marchands de Paris, élargisseur et perceur de rues, bâtisseur de fontaines, de quais et de ports, d'abreuvoirs, de ponts et de portes. Or, ce parvenu par excellence se montra aussi conservateur intelligent, obstiné. Pauvre cultivateur de Montreuil, son père le menait parfois chez les dames de la cour, qui lui achetaient des fleurs. Diane de Poitiers s'enticha de l'enfant, le

poussa, tant et si bien qu'il « parvint » aux plus hautes charges municipales.

Or, voyez quel noble usage il fit de son influence. En 1604 une grave question partagea les conseillers de ville. Devait-on admettre à l'assemblée certains banquiers lombards, qui en briguaient l'honneur? La coutume s'y opposait. Dans ce débat, où nous voyons déjà la ploutocratie internationale faire des siennes, Miron n'hésita pas à prendre parti contre une dangereuse nouveauté : « Jeune homme, qui avez le bras solide et la tête légère, s'écria-t-il à l'adresse d'un des conseillers « libéraux », regardez l'orme Saint-Gervais; vienne la Saint-Martin d'hiver, il y aura deux cents ans que l'un de nos prédécesseurs, Germain de Marle, prévôt des marchands, est venu le planter devant la maison de Dieu, Notre Seigneur. Jeune homme, il a fallu à cet arbre plus d'un siècle avant de posséder ce tronc robuste, ces branches vigoureuses, dont les feuilles épaisses forment un dôme de verdure ; eh bien, prenez une cognée, et vous pourrez abattre en quelques instants ce bel arbre qu'un siècle aura mis de la peine à produire. Ainsi des institutions humaines. Avant de prendre la cognée, réfléchissez ! » Et il prouva que des étrangers seraient mauvais administrateurs de la chose parisienne. Cet apologue à la Ménénius Agrippa fit son effet.

Que dites-vous de ce nouveau riche? Peu conforme aux préjugés courants, son attitude répond à cette loi de l'histoire qui fit des Francs envahisseurs les meilleurs défenseurs de la Gaule contre les Germains. Qui donc, en 1789, prit la défense de la noblesse? Qui donc, parmi les privilégiés, osa se défendre? Les héritiers des vieilles familles? Nullement. Le parti de la résistance se rencontre surtout dans la noblesse de finance, dans la noblesse d'achat. Ce furent deux anoblis, descendants de nouveaux riches, Maury et Cazalès, qui, à la Constituante eurent le bon sens de ne pas tendre le cou au bourreau, en bêlant d'avance de plaisir, et qui osèrent dire pourquoi. Si leur nombre eût été plus grand, leur voix aurait porté davantage, leur opposition l'aurait emporté. En d'autres termes, s'il s'était trouvé davantage de monsieur Jourdains parmi les élus de la noblesse, jamais n'aurait triomphé cette indignité, doublée d'une ineptie, de l'abolition pure et simple, sans rachat, des droits féodaux, qui ouvrait la porte au principe de toutes les spoliations, et qui — n'en doutez pas — la maintient encore ouverte.

Concluons donc que si la société bourgeoise a quelque force, elle le doit peut-être autant à ses nouveaux riches qu'à ses représentants héréditaires. Nantis d'un mandat tout neuf, ils entendent en ménager le prestige et en exercer les prérogatives. On assure qu'un balai neuf balaie toujours bien. Le dicton a raison ici, et il a peut-être plus raison encore avec la bourgeoisie qu'avec la noblesse, car l'argent s'use plus vite que les titres nobiliaires. Un titre vaut par soi-même et peut dormir tranquille. L'argent qui ne prend pas d'exercice dépérit. Comte, marquis, baron, duc, voilà des valeurs que le temps multiplie par sa seule durée. Louis, roubles, florins, livres, marks, les uns plus, les autres moins, subissent depuis plusieurs siècles une déchéance irrémissible, fatale, mécanique, dont ils ne peuvent se racheter qu'en se plongeant périodiquement dans le bain du commerce, des affaires, de la spéculation. Malheur aux rentiers, c'est l'alpha et l'oméga de l'économique.

Une société bourgeoise qui ne se renouvellerait pas incessamment par de puissantes alluviones de nouveaux riches courrait tous les trente ans le risque de passer de vie à trépas, avec le régime du vol légal que constituent la plupart de nos impôts démagogiques sur les successions, sur le revenu. Sans le nouveau riche, qui fournit des héritières et des épouseurs, sans le nouveau riche, rançon providentielle des razzias fiscales, ni la bourgeoisie bourgeoisante ni la noblesse ne pourraient tenir le coup. En vérité Mme d'Aulnoy, la comtesse d'Aulnoy, avait plus de flair que nos romanciers, lesquels croient se donner grand air en tapant sur M. Jourdain. Dans ce *Gentilhomme bourgeois*, dont j'ai déjà parlé, le baron de Saint-Thomas, un peu trop gueux pour son nom, morigène de son mieux sa femme, qu'une mésalliance effraie et qui rebute les prétendants roturiers : « Croyez-moi, madame, la qualité sans biens cloche beaucoup et je voudrais que ce bourgeois, tout bourgeois qu'il est, fût d'humeur à s'entêter.

« — Non, monsieur, mes filles n'épouseront qu'un marquis ou qu'un comte, qui fournira ses douze quartiers, et même plus.

« — Courage, madame, soutenez bien la dignité de vos aïeux, et gardez vos filles encore cinquante ans. »

La fonction du nouveau riche est de créer les tissus nouveaux qui propagent le corps social, par imitation, et qui le

rendent pratiquement immortel. Qu'on lui impose un stage, voire, en temps d'épidémie, une quarantaine, qu'on l'observe, qu'on exige de lui des garanties, pourvu que ce soient celles qui correspondent à sa vocation, rien de plus raisonnable, rien de plus nécessaire. Mais la brimade systématique et le veto radical n'aboutiraient qu'à dévier la société de sa fin la plus légitime. De fait, les contempteurs de M. Jourdain finissent presque tous par s'en rendre compte, et sept ou huit fois sur dix, le débat finit par un mariage, dans la vie comme dans la fiction, à la cour comme à la ville. Chez George Sand comme chez Georges Ohnet ou Octave Feuillet, c'est souvent ainsi que se liquident les rivalités de classe, qui sont des assimilations qui se cherchent et ne se trouvent pas du premier coup. André Lichtenberger en personne, après avoir accumulé sur la tête bestiale de ses *Graffougnat!*

Esclaves de l'esclave et ruisseau dans l'égout,

des ignominies, d'ailleurs assez peu vraisemblables, à telle enseigne que des nouveaux riches qui se respectent y regarderaient à deux fois avant de se risquer dans leur parages, leur délègue pourtant sa Jane Le Hocq (une bien ennuyeuse pécore, soit dit entre parenthèses) pour « purifier » leur argent immonde. Cette fleur épousera Graffougnat fils, produit déjà évolué, voire estropié, afin « d'élever pour la France les petits enfants qui semblaient devoir être perdus pour elle » : « Tandis que périssait une France, la meilleure, que s'en étiolait une autre, voici que, sur le terreau convulsé, naissent des pousses nouvelles. N'est-il pas possible d'en être le jardinier? » Comme on le voit, la situation se complique ici de crime et de rédemption.

Mais ce n'est pas tout : « En ce moment, déclare Jane Le Hocq, s'accomplit autour de nous une formidable révolution. Tout est chambardé ou chancelle. La fortune a changé de mains, et peut-être parfois, l'intelligence de cerveau. Tout est instable. Le socialisme haineux en bas, l'insolence multimillionnaire en haut, risquent, entre leurs deux égoïsmes, d'écraser la morale et l'intelligence. N'a-t-on pas le droit de crier : sauve qui peut? Moi, qui représente une valeur, j'ai le droit, j'ai peut-être le devoir de l'arracher au gouffre. Je réclame d'être jugée sur ce que je saurai tirer de moi, etc., etc., etc. »

La détermination a scandalisé. Le P. du Passage notamment se méfie. Pas d'amnistie pour les Graffougnat. Soit. Mais n'en soyons que plus attentifs à noter quels « progrès » l'esprit public n'a cessé de faire depuis 1917 à l'égard des nouveaux riches. Ils témoignent d'un tassement social très comparable à celui qui se produisait du temps de Balzac. Dans *les Paysans* il est tellement avancé, ce tassement, qu'on serait bien en peine de déterminer où se trouve le nouveau riche. Serait-ce le général de Montcornet ou les ruraux qui l'assiègent?

Le M. Jourdain de Molière se tient soigneusement à l'écart de ces déviations et de ces doutes. En brave personnage classique qu'il veut être, il tient à se présenter pour un exemplaire normal d'une société normale. Il idolâtre à plaisir les signes extérieurs de l'ordre et nous rassure, quoi que puisse redouter Mme Jourdain, sur l'honorabilité de son ascension. Grosse différence avec les Graffougnat. S'il fallait en croire Rosny jeune, nos « profiteurs » formeraient une caste de « pirates », fondée sur le « démérite ». Veillons à n'aller trop loin, ni dans le grief, ni dans l'excuse.

Car le procès du nouveau riche suspect, le plus souvent se pose en termes spéciaux, même lorsqu'une improbité certaine plane sur lui. Pour serrer les réalités de plus près, contemplons cet Ouvrard, fournisseur aux armées, que M. André Liesse a silhouetté d'un trait si sûr dans ses *Portraits de financiers*. Si Colbert incarne la bourgeoisie laborieuse, enrichie par le commerce, Ouvrard incarne la bourgeoisie peu regardante, active, spéculatrice, favorisée par la guerre. Ce type de nouveau riche se rencontre dès le milieu du dix-huitième siècle, où il est assez fréquent déjà pour que Voltaire s'en serve dans *Jeannot et Colin*. Le marquis de la Jeannotière a fait sa fructueuse carrière comme entrepreneur des hôpitaux aux armées. Mais revenons à Ouvrard. C'est sous Bonaparte, consul et empereur, qu'Ouvrard s'est enrichi. Était-ce, comme l'assure M. Martin Saint-Léon, un franc coquin? On le dirait. Mais c'était aussi un organisateur exemplaire, dont le cas doit nous laisser perplexes. Que n'improvisa-t-il pas lorsqu'il s'agit de ravitailler des masses de soldats que le grand capitaine lançait à l'assaut de toutes les capitales !

« Grâce à lui, vivres, fourrages, se trouvaient prêts et rendus au jour et au lieu dits ; les distributions se faisaient

régulièrement et dans l'ordre le plus parfait. Mais la guerre finie, de fâcheux, je veux dire de sévères administrateurs, les Gaudin, les Mollien, les Barbé-Marbois, cédaient à l'indiscrète tentation de revoir d'un peu près les comptes d'Ouvrard, et alors — catastrophe ! — apparaissaient les gabegies, les concussions, les pots-de-vin les plus variés ; on découvrait que l'État avait été scandaleusement volé. L'Empereur était informé et entrait dans une grande colère : *Mettez-moi cet homme-là en prison.* On arrêtait Ouvrard, qui, grâce à sa fortune et à ses amis, s'arrangeait pour rendre sa captivité assez douce. Mais, peu après, nouvelle guerre. L'intendance, cette fois, opère seule. Tout fonctionne administrativement, c'est-à-dire fort mal. Les subsistances ne parviennent pas aux soldats, qui, manquant du nécessaire, se répandent dans la campagne et pillent ; rixes avec les paysans, bagarres, les plaintes affluent à Paris. De guerre lasse, on se décide à recourir de nouveau à Ouvrard, à lui offrir sa grâce avec de grands avantages en plus. Il fait bien, pour la forme, quelques difficultés ; il joue un moment la comédie de l'honnête homme méconnu, mais ce vertueux ressentiment dure peu. Il s'humanise et, après avoir obtenu de belles promesses et carte blanche, il reprend la poste et arrive aux armées, où bientôt le service des approvisionnements recommence à fonctionner à merveille. »

N'aurait-on pas agi plus intelligemment en lui accordant carte blanche tout de suite? Dans des cas comme celui-là, il faudrait savoir si une partie des griefs ne résulte pas d'un artifice administratif. Veut-on payer son prix une compétence rare, indiscutable, et par surcroît nécessaire? Alors à quoi bon récriminer outre mesure, si Ouvrard, après tout, n'a fait que se verser, un peu indiscrètement, la « commission » que son savoir-faire méritait? Je ne nie pas qu'il y ait là un cas de conscience. Il intéresserait un moraliste. Mais nous, qui considérons ici des masses et des époques, nous ne devons pas le prendre plus à cœur que l'administration impériale elle-même. Tout compte fait, les indélicatesses d'Ouvrard lui revenaient moins cher que l'honnête incapacité de ses agents.

Il est d'ailleurs rare que même avec des parvenus sans probité, tels que les Graffougnat, dont, s'il faut tout dire, on s'explique mal les gains (on ne voit pas bien un fabricant de conserves s'enrichir en vendant des produits avariés),

cette improbité constitue la principale cause de leur fortune, et je nie qu'une classe sociale tout entière sorte du « démérite » professionnel, pour reprendre l'expression de Rosny, comme d'une boîte à ressorts. A une époque comme la nôtre, où la création des richesses, grâce à l'industrialisme, se fait au trot accéléré, où la multiplicité des catastrophes, le militarisme et le démocratisme aidant, accumule en un tas formidable les occasions de perdre et de ramasser sa fortune, l'abondance des nouveaux riches n'a nullement de quoi nous surprendre. Le Mercure des marchands suffit pour l'expliquer, sans faire intervenir l'autre Mercure.

Ce qu'on peut redouter par contre, c'est que le milieu relâché où nous vivons n'ait perdu depuis 1670 les trois quarts de sa force d'assimilation, alors qu'il aurait dû la tripler. Pour M. Jourdain, ni la question politique, ni la question sociale ne se posent. L'idée de s'imposer par la démagogie ou le « libéralisme » ne saurait même lui venir. Tout se réduit à une affaire d'étiquette, d'apprentissage intellectuel et mondain. Une fois terminé son temps d'école, il sera prêt à combattre jusqu'à la mort pour son Dieu, pour son roi, pour sa dame, comme font les personnes de qualité.

Depuis 1789 il n'en va plus de même : les signaux immobiles, qui guidaient M. Jourdain, ont disparu ou vacillent devant les regards de ses successeurs. Ce que la société ancienne canalisait spontanément, la société issue du cataclysme révolutionnaire le disperse trop souvent et l'égare. De là un aspect nouveau du problème. De là des vertus nouvelles, indispensables au nouveau riche d'aujourd'hui, s'il veut remplir sa tâche.

Chose curieuse, ce n'est ni un moraliste, ni un romancier, ni un dramaturge, qui a discerné l'importance de cette difficulté. Ne parlons pas de *l'Etape*. Plutôt que la traduction, *l'Etape* serait la contre-partie de cette épreuve. Dans *l'Etape*, il s'agit bien de doser culture et fortune, mais en partant de la culture, tandis que l'on part ici de la fortune pour courir après la culture. Les mesures de prudence et de circonspection, recommandées par Bourget, doivent céder le pas à des précautions tout autres.

Ouvrez ce petit livre, peu connu, publié chez Deschamps, rue Soufflot, peu de temps après la chute de Napoléon Ier (la deuxième édition, que j'ai, porte la date de 1818). Il a un titre contemporain et vieillot à la fois : *le Nouveau riche*

et le bourgeois de Paris. L'auteur se cache sous un pseudonyme, Mathéus. C'est, dit-on, le vicomte Emmanuel d'Harcourt, qui fut en son temps député de Seine-et-Marne et qui nous transporte tout naturellement dans les coulisses de la politique électorale. Oh ! cet essai d'amateur, qui ne manque pourtant ni d'observation, ni d'esprit, ni d'allure, n'augmentera pas d'un chef-d'œuvre le domaine de la fiction. Il mérite d'être retenu dans la catégorie des romans sociaux, comme typique à plusieurs égards.

Le personnage central est un « noble démagogue », le comte Desvillers, féru de « monarchie républicaine », adepte du libéralisme d'extrême gauche. A la vérité « le comte s'était jadis appelé Villers tout court ; mais en se lançant dans la carrière des affaires hasardeuses, il avait cru, quoique du temps de la République (*fine remarque*), devoir relever son nom par une particule... Il prit le nom de Desvillers, que la future comtesse fit briller à Paris sous les vêtements les plus grecs et les plus transparents ». La déraison, cela se voit, résulte plus des événements que de l'homme. Le bon sens apparaît sous la forme de M. Jobin, ancien patron, ami, protecteur, puis associé de Desvillers, qui lui doit le plus solide de son patrimoine.

L'intrigue est courte, léthargique, simplette : Desvillers, qui visait le ministère des finances, reste sur le carreau, et sa déception le ramène à une conception plus sage de la politique. L'action se déroule d'ailleurs dans la coulisse et nous n'assistons guère qu'à des entretiens de salon, où défilent, à côté du couple de parvenus et de traditionalistes, Jobin, bourgeois de Paris (signe des temps, de confier à un bourgeois l'étendard de la réaction), qui « aime la noblesse, non seulement comme une institution naturelle, mais comme un reste de ces anciennes corporations du royaume, sans lesquelles il n'existe ni liberté, ni monarchie », un archevêque libéral (Lavedan brodera plus tard sur ce thème), un « petit duc, pair et démagogue », figurine d'étagère devenue classique.

Maintenant, que voulait l'auteur? Certainement composer un « guide à l'usage des nouveaux riches », pour les avertir de leurs intérêts, les mettre en défiance contre la flatterie des pique-assiette et les intrigues des puissances d'argent, plus redoutables pour eux que pour d'autres, parce qu'elles paraissent être leurs alliées naturelles. Phénomène tout à

fait remarquable, l'auteur n'interroge même pas la légitimité de ces fortunes soudaines, filles de la nuit obscure que la Révolution avait suscitées, et dont les pareilles provoquent de nos jours tant de criailleries dénuées d'à-propos. Il en prend son parti, carrément, une fois pour toutes, en gentilhomme soucieux de l'ordre profond, en Européen pour qui l'Europe existe en dehors du cosmopolitisme. A peine s'il se permet, çà et là, quelque plaisanterie discrète, sans égratigner. Avec une intuition qui dépasse l'horizon de la Chambre introuvable et de ses adversaires, dont M. de Guichen nous a montré qu'ils étaient plus forts et plus écoutés qu'on ne l'imagine communément, le vicomte d'Harcourt a senti avec force la solidarité des classes possédantes et à quel point la conscience de cette solidarité, menacée par l'idéologie, importait au salut public. Desvillers et Jobin représentent, à ses yeux, les deux moitiés de l'énergie nationale : M. Jourdain et son associé. Tel est l'avenir qu'il entrevoit, telle est la place qu'il réserve au nouveau riche.

Rosny jeune, qui certainement ne connaît pas cet ouvrage, d'ailleurs à cent lieues de ses soucis, en a extrait la leçon la plus importante, quand il évoque non sans flair social et historique « la persistance des lois de formation », qui n'abdiquent jamais, serait-ce en Russie. « La caste nouvelle, observe-t-il, en se tassant dans les richesses, rencontre la caste ancienne. Le principe de continuité montre sa rigueur ; le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob préside à la destinée de nos pontifes: les rois sont morts, mais la royauté, dispersée comme les membres d'Osiris, se retrouve chaque fois que nous en avons besoin. »

Ainsi en est-il de M. Jourdain, aux époques de bouleversement : invectivé ou raillé au nom de cette continuité visible qui est l'intelligence des sociétés organisées, il doit conquérir à la longue notre considération en vertu de cette continuité souterraine, qui est leur instinct.

René Johannet.

Les États-Unis dans la guerre

(1917-1918)

Leur créance. — La nôtre.

Lorsque, le 23 juillet 1914, l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie au gouvernement de Belgrade surprit les deux mondes comme un premier roulement de tonnerre, quelle était la position internationale des États-Unis, c'est-à-dire de quel degré de liberté disposaient-ils pour assumer, devant la conflagration imminente, une attitude en rapport avec leur future politique?

L'entrée de M. Wilson à la Maison Blanche (4 mars 1913) avait à peu près coïncidé avec le meurtre du président mexicain Madero. Son successeur, le général Huerta, impliqué dans le drame, avait été aussitôt, de la part du nouveau président des États-Unis, l'objet de procédés qui devinrent de plus en plus hostiles et qu'aggravait encore l'appui indirect, mais effectif, donné en sous-main au mouvement révolutionnaire dont l'ancien gouverneur du Nuevo-Leon, Carranza, avait pris la tête pour venger cet assassinat. A la suite d'une querelle banale survenue à Tampico, entre une chaloupe de guerre américaine et les autorités locales, le cabinet de Washington avait exigé du général Huerta un tel ensemble de réparations que celui-ci n'avait pu que les refuser. Prenant texte de ces résistances, le gouvernement des États-Unis déploya d'imposantes forces navales dans les eaux mexi-

caines. Un débarquement de plusieurs milliers d'hommes avait eu lieu à la Vera-Cruz, le 26 avril 1914, après un combat assez court. Sur ces entrefaites, Huerta, pressé dans la capitale par les colonnes de Carranza, avait pris le large et quitté le Mexique, après avoir installé au pouvoir un homme de confiance, Carbajal.

L'incident de Tampico était clos. Mais, la transmission de la présidence ayant été irrégulière, le prétexte à intervention dans la situation troublée du Mexique subsistait. De solides effectifs étaient à pied d'œuvre. Une expédition de style, où l'on discernait une reprise de la campagne de 1845, était amorcée, avec la perspective d'un dénouement analogue au traité de Guadalupe (1847) qui avait donné aux États-Unis une large zone de territoire mexicain, de la Californie au Texas.

Qu'allait faire M. Wilson?

Le meurtre de l'archiduc-héritier, à Serajevo, en juin, l'avait ramené à la temporisation vigilante qui lui était chère. La conflagration de l'Europe leva tous ses doutes. Une autre page d'histoire se tournait. En peu de jours, les forces américaines étaient rapatriées, moins quelques unités navales en sentinelles.

*
* *

Dès l'ouverture des hostilités en Europe, un triple souci domina l'esprit du président Wilson : Ne pas être entraîné dans la guerre, servir d'arbitre pour la paix et assurer par là sa réélection. Depuis longtemps, les lauriers de Roosevelt l'empêchaient de dormir. Ceux qu'il avait pensé cueillir au Mexique lui parurent peu de chose en regard des couronnes, des palmes et des arcs de triomphe que lui vaudrait la pacification du vieux monde. Que deviendrait le souvenir de la paix de Portsmouth devant l'arbitrage surhumain que lui offriraient, bientôt, il n'en doutait pas, la France, l'Angleterre, la Russie, la Belgique, l'Autriche, l'Allemagne, pour clore une lutte gigantesque qui ne pouvait que les épuiser? L'ancien prestige du parti républicain allait s'éclipser devant celui du parti démocrate implanté au pouvoir pour vingt ans.

C'est en accord avec ces pensées que M. Wilson s'appliqua, dans sa première attitude, à faire en sorte que les États-Unis pussent s'enrichir en ravitaillant les deux groupes de belli-

gérants, quitte à subir sans broncher les avanies et les insultes ou même les graves atteintes aux biens et aux personnes que la guerre sous-marine pratiquée à la « Tirpitz » n'allait pas tarder à leur infliger.

La grande République n'avait-elle donc aucune raison d'intervenir et de jeter dans le plateau de l'Entente l'énorme poids de sa puissance? Bien loin de là. Dès la guerre hispano-américaine (1897), les milieux clairvoyants sentaient s'approcher un conflit avec le monde germanique. Presque tous ceux qui ont pu entendre l'amiral Dewey à son retour des Philippines, après ses démêlés avec l'escadre allemande qu'il avait trouvée mouillée comme par hasard dans la baie de Manille, furent fortement impressionnés par les prédictions du grand marin : « *Our next war will be with Germany*... notre prochaine guerre sera contre l'Allemagne. »

Cette prophétie rencontra d'autant plus d'échos dans le grand public, qu'elle s'associait pour beaucoup d'esprits aux craintes croissantes d'un conflit avec le Japon. On connaissait l'infiltration sous mille formes des immigrants nippons dans les provinces mexicaines du Pacifique. L'empire du Soleil-Levant avait même paru prendre une position de réserve sur le littoral américain, quand il obtint à bail du gouvernement de Porfirio Diaz la jouissance de la magnifique baie de la Magdelana pour les exercices de tir de sa flotte. Or, tout comme le Japon, l'Allemagne était opposée à la doctrine de Monroë dans laquelle elle voyait une gêne pour le développement ultérieur de ses florissantes colonies, au Chili, au Brésil, en Argentine, en Colombie, c'est-à-dire non loin des Isthmes, au Mexique même, c'est-à-dire sur le propre flanc de l'Union. Les provocations de la littérature pangermaniste à propos des intérêts allemands d'outre-mer, les perfides calculs d'expansion souterraine d'où était sortie la loi Delbruck, les affaires du Venezuela et le blocus de son port principal par des croiseurs allemands, les apparitions sensationnelles du prince Henri de Prusse, frère de Guillaume II, dans les parages américains, pour apporter aux divers rameaux de la famille teutonne, la bénédiction impériale et le rayonnement du *Vaterland*, avaient projeté un jour de plus en plus menaçant sur l'action persévérante et les ambitieuses visées du kaiser.

Mille indices annonçaient qu'un orage d'une immense envergure montait derrière l'horizon.

Guerre sur deux fronts, ou guerre avec l'Allemagne seule, mais accrue sans cesse dans sa puissance, comment la grande République affronterait-elle la catastrophe? L'isolement des États-Unis était complet. D'autre part, les lenteurs inévitables de la préparation nécessaire (nous n'en gardons que trop le souvenir) étaient prévues par tous les hommes de métier. Beaucoup d'esprits, enfin, devant ces redoutables perspectives, se reportaient à la crise qui se produisit en 1907, sur le marché américain du Nord, pour des raisons économiques sans proportion avec la gravité de la secousse et imaginaient avec émoi la panique financière que répandrait un semblable conflit.

Précisément, aux yeux de Wilson, le conflit qui faisait rage ailleurs semblait écarter et dissoudre la menace de celui-là. L'Allemagne ne pouvait en sortir qu'appauvrie, anémiée pour longtemps. Le même sort guettait ses adversaires. Pour les États-Unis, plus d'ennemis, moins de concurrents. Le sens pratique de l'oncle Sam pouvait s'accommoder de cet avenir.

Sans doute, dans ce grand peuple de 100 millions d'âmes, il y eut dès la première heure des sympathies nombreuses qui se prononcèrent pour les peuples assaillis et contre l'agresseur. Par centaines, les volontaires s'enrôlèrent sous nos drapeaux. Des ligues de secours s'organisèrent avec un ordre et une munificence dignes de la grande nation où s'avivaient les souvenirs de Rochambeau et de La Fayette. Les victimes américaines des premiers torpillages allemands exaltèrent l'orgueil national et les sentiments d'humanité supérieure dont l'Amérique est si justement fière. D'autres considérations venaient se joindre, pour un public plus restreint, à ces émotions de l'âme populaire. Elles trouvaient leur expression la plus haute dans les lettres pressantes adressées de Londres au président des États-Unis par M. William Page, son ambassadeur, son ami et son confident. Qu'on en juge par l'extrait suivant :

...L'affaire du *Lusitania* traîne depuis si longtemps que les Allemands mettent ce délai à profit pour une nouvelle campagne sous-marine. L'irritation de l'opinion britannique envers nous est telle que seule une décision rapide peut changer le sens du courant. Si vous refusez immédiatement de continuer les pourparlers avec Berlin ou de céder un iota de votre première note, si vous rompez les relations diplomatiques avec l'empire allemand et déclarez un embargo

sévère sur les Puissances centrales, vous amènerez rapidement la fin de la guerre. Le crédit allemand s'effondrera sur-le-champ. Si certains alliés fléchissent, notre nouvelle attitude les maintiendra en ligne. Certains neutres d'Europe, la Suède, la Roumanie, la Grèce, etc... opposeront une plus ferme résistance à l'influence allemande. Plusieurs même se joindront à la Grande-Bretagne et à la France. Ce sera le coup de grâce pour la propagande allemande qui s'étend aujourd'hui au monde entier. L'appui moral de notre pays aura une influence déterminante et commandera la prompte conclusion de la paix sur un fondement durable. La reconnaissance loyale de l'empire britannique tout entier, de ses flottes, de toutes les nations alliées nous sera acquise. Les grands pays de langue anglaise pourront présider aux détails de la paix et cela sans alliances formelles. Ce sera un nombre incalculable de vies humaines sauvées, de richesses épargnées. L'Allemagne aura le moyen de capituler honorablement et de bon gré, puisque le monde tout entier sera contre elle... Si, au contraire, nous réglons la question du *Lusitania* par un nouveau compromis, l'Amérique ne pourra rien pour terminer la guerre. L'opinion des pays alliés nous sera si fortement opposée qu'aucune intervention amicale ne pourra plus apaiser la méfiance déjà si grande où l'on nous tient en Europe. Nous ne gagnerons, par de nouveaux délais, qu'un isolement dangereux et ingrat, tout opulent qu'il puisse être. Le *Lusitania* est le tournant de notre histoire. C'est maintenant qu'il faut agir.

De pareilles adjurations se passent de commentaires. Rien n'y fit. Imperturbable dans son observatoire de la Maison-Blanche, M. Wilson ne se permettait d'autres ripostes que les réprobations platoniques de sa machine à écrire. Cependant, la guerre se prolongeait au delà de toutes prévisions. La période électorale, sur laquelle M. Wilson avait pensé que planerait sa médiation triomphante, s'ouvrait dans l'incertitude. L'heure de l'épuisement européen, tel qu'il le concevait, n'avait pas sonné. Il lui fallait « tenir » à sa manière, jusqu'aux élections présidentielles (novembre 1916), c'est-à-dire amuser le tapis par des colloques de chancelleries et des controverses de casuiste. Enfin, le jour du scrutin se leva. Basé sur le maintien de la paix, dans la tiède atmosphère d'un enrichissement général, le vote fut favorable au président. Libre de ses mouvements pour quatre ans, il pouvait désormais donner à son rôle une nouvelle allure.

*
* *

De même que sa tactique vis-à-vis de la révolution mexicaine était d'user les chefs révolutionnaires les uns par les autres, dans une extermination mutuelle, en prolongeant leur doute sur son choix final, de même son plan favori vis-à-vis de la guerre mondiale eût été d'attendre l'usure mutuelle des belligérants pour intervenir, en providence, entre les débris des deux camps. Ni vainqueurs, ni vaincus : devise commode pour avoir tout le monde à ses pieds.

Par malheur pour un si beau rêve, la réalité se présentait sous un autre jour. Quelles que fussent les brèches pratiquées au blocus des puissances centrales par les neutres et par certains alliés eux-mêmes (les exposés de l'amiral anglais Consett en font foi), les populations allemande, autrichienne, hongroise, commençaient à connaître un régime rigoureux. La monarchie danubienne, moins disciplinée, plus éprouvée par la guerre, donnait des signes de défaillance. Informé de ces symptômes par ses ambassadeurs à Vienne et à Berlin, M. Wilson inclinait peu à peu à sortir de son rôle négatif. La mission confiée au prince Sixte, vers le printemps de 1917, par l'empereur Charles, fut interprétée à Washington comme le signe que la double monarchie était à bout. M. Wilson n'imaginait pas que les Alliés se boucheraient les oreilles. D'autre part, une puissante offensive française se préparait sur la Somme. Du moment où la victoire tendait à se prononcer contre les Empires centraux, il fallait être de cette victoire, pour devenir le maître de la paix. Nul doute, d'ailleurs (et c'était là le fond de la pensée de M. Wilson), nul doute qu'il ne dût suffire d'apercevoir à l'horizon l'ombre immense du soldat américain portant allégrement son énorme paquetage pour que les deux empereurs implorassent aussitôt l'aman. Quant à la gratitude des Alliés, elle serait sans bornes. Il n'en coûterait ni un dollar, ni un coup de fusil, ni un homme, pour que les quatorze points fussent avalés, c'était le terme, comme une cuillerée de sirop. La médiation serait remplacée par la prépondérance. Pour l'une comme pour l'autre de ces interventions, les frais devaient être nuls. A quoi bon, dès lors, des préparatifs militaires, des précautions techniques, un prélude de mobilisation ou des stocks de guerre? Dans un cas comme dans l'autre, il n'y aurait pas

de guerre. La victoire s'offrirait *gratis*. Il ne restait plus qu'à franchir le Rubicon. L'état-major de Berlin n'ayant consenti à M. Wilson aucune atténuation de son terrorisme sous-marin, le 6 avril 1917, la République des États-Unis jeta le gant au Kaiser (1).

Cette fois encore, par malheur pour le rêve, il y eut le démenti des faits. Si M. Wilson était tenu au courant des choses d'Allemagne, l'Allemagne ne l'était pas moins des choses d'Amérique. Les deux Empereurs n'implorèrent point l'aman. Quant au prince Sixte, la faute qui n'était pas à commettre fut commise. On l'éconduisit. Élargie et fanatisée en quelque sorte par l'intervention américaine, la lutte allait se poursuivre, mais avec un surcroît de fureur dans le camp germanique, un besoin d'efforts suprêmes et de ruées décisives avant l'arrivée des légions d'outre-mer, avec un surcroît d'épreuves, de pertes et de dommages chez les Alliés, jusqu'à l'arrivée de ce renfort. Nous insistons à dessein sur ce mot de « surcroît ». C'est qu'il résume que ce fut de part et d'autre la guerre en surcroît qui, pendant de longs mois, n'eut d'américaine que le nom. Précipiter coûte que coûte la ruine de la Russie impériale devenait pour l'Allemagne une nécessité. L'idée de faire venir Lénine et sa bande, en train blindé, de Suisse à Pétrograd fut conçue dans un éclair de désespoir. Il fallait à tout prix libérer les cinquante divisions allemandes du front russe pour donner à l'ouest le coup de massue final, avant l'entrée en lice du nouvel ennemi. Tandis que l'Amérique multiplierait ses préparatifs, l'Allemagne multiplierait ses coups. De cette ruée frénétique nous éprouvâmes le choc en mars 1918, quand nos lignes furent rompues sur trente kilomètres et qu'il nous fallut reculer jusqu'à Montdidier. Les Anglais de même, quand leurs armées, pliant sous la trombe, battirent en retraite à travers l'Artois, coupées des nôtres pendant plusieurs heures, et poursuivies un moment par le spectre de la défaite. Les Italiens, enfin, payèrent la même expérience sur l'Isonzo et à Caporetto, quand six divisions allemandes rendirent leur ressort aux forces autrichiennes déprimées.

Dans ce caractère forcené qui marquait désormais les

(1) En n'entrant dans la lutte qu'à titre d'*associés*, les États-Unis spécifiaient que leur association se bornait à la jonction de leurs forces militaires avec celles de l'Entente, coopération sans laquelle il eût été inutile de s'associer à la guerre et même de la déclarer.

assauts et les ripostes, il y avait donc une part de guerre américaine qui, durant près d'une année, fut à peu près complètement épargnée aux Américains. En dehors du petit corps du général Pershing, simple avant-garde plus décorative qu'efficace, et qui, par sa mémorable visite à la tombe de La Fayette, produisit surtout un immense effet moral, il n'y eut pas, pendant longtemps, de forces américaines couvrant par leurs propres moyens une articulation importante du front. En février 1918, six divisions, pas davantage, étaient débarquées en France. Deux d'entre elles formaient une sorte de dépôt ; deux autres tenaient un secteur calme en Woëvre ; deux autres étaient réparties par régiments dans les corps d'armées français. Au 1er mai, une seule division était en opérations, la 1re ; huit autres étaient à l'instruction ou s'organisaient. Lors de la bataille de l'Aisne qui se développa à partir du 23 mai, l'ennemi pousse jusqu'à la Marne et quand il est enfin contenu, le 3 juin, les forces alliées qui ont été au combat s'élèvent à cinq divisions britanniques usées à fond ; à deux divisions américaines commençant à s'engager ; à trente-cinq divisions françaises, plus nos deux corps de cavalerie.

Ces chiffres, empruntés à l'étude du lieutenant-colonel Révol : *L'effort militaire des Alliés sur le front de France*, ne sont mentionnés ici que pour rendre plus clair ce qu'était, après treize ou quatorze mois, sur la ligne de feu, en France, la réalisation effective de la guerre déclarée par les États-Unis à l'Allemagne, le 6 avril de l'année précédente, pour des intérêts américains.

C'est une joie, au surplus, de rappeler que l'héroïsme de ces magnifiques unités annonçait la vaillance de celles qui allaient suivre, en un flot ininterrompu et avec une ardeur croissante. De neuf divisions au 1er mai, les effectifs passaient à dix-sept divisions, le 1er juin ; à vingt-quatre, le 1er juillet ; à vingt-six, le 1er août ; à trente, le 1er septembre ; à trente et une, le 1er octobre, etc., en tout, plus de 1 800 000 hommes à la veille de l'armistice, où, indépendamment des divisions opérant conjointement avec les armées alliées sur le front de ces armées, la 1re armée américaine était autonome, depuis deux mois, sur son propre front (boucle de Saint-Mihiel, etc.). Inutile de rappeler par ailleurs l'aide considérable en matériel, en produits fabriqués ou autres, qui compléta l'importante contribution de l'Amérique à la victoire commune.

La victoire, en effet, était commune. Elle ne pouvait être autre chose. Forcément liés entre eux par le lien stratégique, obligés de se porter mutuellement secours, les co-belligérants de l'Entente devaient vaincre ensemble, s'ils ne voulaient être vaincus en détail. L'essentiel pour nous, Français, c'est de ne pas nous hypnotiser devant cette communauté dans la gloire et de distinguer, sous les trophées conquis côte à côte, la séparation des intérêts nationaux, et la diversité réelle des buts de guerre, c'est-à-dire des guerres elles-mêmes. C'est la tâche que s'est donnée, depuis dix-huit mois, l'auteur de cette étude, en s'efforçant de combattre des conceptions qui s'écartent autant de la logique que de l'intérêt français bien compris et bien défendu. Cette tâche n'est pas de distribuer des prix de vertu, ni de rééditer les éloges prononcés tous les jours sur la tombe des Soldats connus ou inconnus. Devant la mise en demeure qu'on prépare contre nous, au sein de la Commission américaine pour la consolidation des dettes, il faut réagir une fois de plus contre ce qu'il y a d'illogique dans notre attitude, quand, après avoir célébré la guerre commune, c'est-à-dire la communauté dans les coups à recevoir et le dommage à subir, nous abandonnons cette communauté s'il s'agit de la carte à payer. Nous semblons nous complaire devant le premier aspect du problème, comme si nous ne cherchions qu'un thème favorable aux effets de rhétorique, et nous nous laissons manœuvrer sur l'autre plan, par un artifice de comptes indépendants où l'on nous réclame 60 ou 70 milliards de francs-papier, suivant le cours du change, et auquel nous n'opposons guère que cette rhétorique. Satisfaits de notre avantage dans les discours, nous reculons devant les chiffres, alors que les chiffres eux-mêmes nous donneraient raison.

*
* *

Il semble bien, cependant, que l'idée libératrice progresse, depuis les premiers exposés de celui qui en fut l'initiateur, et grâce aux commentaires qui en ont été faits dans la grande presse, par des écrivains et des hommes politiques, comme le général Maleterre (*la France militaire* et *le Temps*), M. Lazare Weiller, sénateur (*l'Information*), M. Maurice Muret (*la Gazette de Lausanne*), etc., etc... Un grand signe de ce progrès a été donné récemment par M. Poincaré en personne

dans son discours de Sampigny, le 28 octobre dernier, quand il a dit, en rappelant les hauts faits de l'Entente et la gratitude réciproque que se devaient les vainqueurs : « Chacun de nous, en luttant pour les autres, luttait aussi et surtout pour lui-même... Mais c'est sur notre sol ravagé que se jouait le sort de la guerre. Nous ne voulons pas supporter seuls la presque totalité des dépens d'une cause qui était vitale pour tous. » Peu avant, dans sa réponse du mois d'août à la note de lord Curzon, il avait écrit, en termes plus sobres, mais non moins clairs : « Chaque livre sterling, chaque dollar prêté, ont été du sang allié épargné... »

Dollars, livres sterling, c'est bien de nos créanciers anglo-saxons qu'il s'agit.

Pratiquement, quelle suite de telles paroles paraissent-elles comporter? Sans doute, si la logique et la justice avaient toujours inspiré les auteurs du traité de paix, on aurait pu construire une procédure de liquidation comme suit. Un grand total T aurait été fixé pour les dépenses de guerre, pour les pertes en hommes et les dommages matériels subis par l'ensemble de la coalition. Ce total aurait été mis, en principe, à la charge du vaincu. Les parts respectives P qui, en stricte équité, auraient dû s'inscrire au passif théorique de chacun des alliés ou associés, eussent été déterminées proportionnellement au chiffre des habitants et des revenus de leurs pays, calculés sur le pied d'avant guerre. La somme S des débours, des pertes en ruines et en vies humaines (ces dernières évaluées d'après une moyenne empruntée aux barèmes des compagnies d'assurances), en un mot, leur passif réel eût pu être estimé avec un degré de précision très suffisant. Chaque allié aurait été ainsi, dans la liquidation générale, débité de P et crédité de S.

Il n'eût été que juste de porter encore à notre crédit, au moins pour mémoire et à titre de coefficient moral, les troubles sociaux, les perturbations profondes et durables apportées à toute la famille française par la présence simultanée sur le sol français de plusieurs millions de combattants étrangers, déracinés de leur sol natal et enlevés pour un temps plus ou moins prolongé à leur atmosphère et à leur milieu, désordres qu'aucune indemnité ne saurait compenser.

On voit tout de suite, en ce qui concerne les trois grands belligérants de l'Entente, France, Angleterre, États-Unis, comment se serait formée une créance française dominant de

haut les autres créances dont les titulaires eussent été obligés de chercher leur remboursement, non plus chez nous, mais auprès du Reich.

Aujourd'hui, le mauvais pli est pris. Des dettes dont nous pouvons discuter le montant, mais non répudier le principe, pèsent lourdement sur notre crédit. C'est donc sur un autre terrain que celui de la guerre commune, c'est sur la base des guerres juxtaposées, distinctes par leurs intérêts et leurs mobiles, que nous devons chercher le contrepoids à ce fardeau. L'auteur de ces études a trop souvent rappelé les déclarations des grands porte-parole anglais ou américains : « Nous avons fait notre propre guerre ; le salut de l'Empire britannique, le salut des États-Unis l'exigeait », pour qu'il soit utile d'y insister ici. La question du secours réciproque, traitée plus haut, peut être également laissée de côté. Ce qui reste, c'est que deux guerres étrangères à la nôtre par leur origine et par leurs buts ont élu domicile en France. Cette élection de domicile était-elle indispensable? Des juges compétents ont pensé que des diversions puissantes sur les côtes allemandes de la mer du Nord, sur le littoral autrichien de l'Adriatique ou ailleurs, eussent été décisives. Quoi qu'il en soit, indispensable ou non, cette élection escomptait des avantages, et les avantages se paient. C'était un avantage énorme, en effet, de trouver, pour y amorcer une nouvelle guerre, une guerre déjà en cours, un adversaire déjà ébranlé, un territoire où tout s'offrait sans compter au compagnon d'armes, notamment une immense couverture de 5 ou 600 kilomètres derrière laquelle les nouveaux arrivants pouvaient débarquer et se préparer à loisir. Ces avantages de toutes sortes et, pour tout dire en un mot, ces économies de nos alliés, voilà la créance de la France.

Si ces points de vue sont vrais pour l'Angleterre, ils le sont autant ou davantage pour les États-Unis. A des degrés divers, ils interviennent à propos pour prévenir toute assimilation entre les dettes respectives de la Grande-Bretagne et de la France envers leur créancier commun, et, par conséquent, pour enlever toute efficacité réelle contre nous au prétendu précédent qu'on veut tirer du règlement anglo-américain négocié à Washington, en janvier dernier, par M. Stanley Baldwin. Les États-Unis n'ont pas fait leur guerre sur le sol britannique, mais sur le sol français. Ce simple fait tranche toute la question et met notre dette hors de pair.

*
* *

Il ne faudra pas beaucoup de temps à la Commission parlementaire dont nous demandons la création *ad hoc*, pour donner aux titres de la France vis-à-vis de ceux de nos créanciers, leur autorité propre et leur physionomie. Avant même que la procédure ne soit close et que les conclusions n'en soient soumises (si ce recours était jugé opportun), à l'examen de la Société des Nations ou de la Cour permanente de la Haye, un intérêt considérable aurait été éveillé, dans les deux mondes, par ces recherches auxquelles les graphiques des états-majors et les dossiers des régions sinistrées fourniraient leur contribution, enrichis de quelques trouvailles précieuses pour l'histoire. Si pareille enquête avait été entamée, l'an dernier, au moment où M. Parmentier, haut fonctionnaire du ministère des Finances, reçut le mandat de se concerter à Washington avec la Trésorerie américaine, sur les conditions d'un règlement éventuel de nos comptes, il est probable qu'il aurait trouvé moins glacés les visages de ses interlocuteurs. On sait que le rôle et les attributions de la Commission américaine pour la consolidation des dettes de guerre ont été spécifiés dans un sens strictement limitatif par un vote du Congrès, sous l'impression, d'une part, du *Bonus Bill*, réclame électorale à l'intention des démobilisés, et de l'autre, par toute une campagne de diatribes contre le militarisme français. Seul, un autre vote peut modifier ces limites. Mais, précisément, devant ces règles et devant le *non possumus* qui s'en dégageait à volonté, notre négociateur aurait pu se référer au travail parlementaire en cours et arguer à son tour suivant les cas, d'un *non possumus* valable jusqu'à la fin de l'enquête. C'est entre les séances que l'essentiel aurait, sans doute, été dit.

Quoi qu'il en soit, d'après les comptes arrêtés au 15 novembre 1922, une somme de 3 844 000 000 de dollars, en chiffre rond, est actuellement dûe par nous aux États-Unis, savoir :

A) Avances de la trésorerie américaine (remboursables *à présentation*)	$ 2 933 405 000
Intérêts non payés	$ 503 385 000
Total	$ 3 436 790 000
B) Obligations remises au département de la guerre, à Washington, en représentation de	

cessions de matériel (remboursables *à terme*).	
1° Cessions des stocks de l'armée américaine en France (échéance : 1er août 1929).....	$ 400 000 000
2° Cessions de matériel de chemins de fer (échéance : 9 mai 1930).....	$ 6 500 000
3° Cessions de machine-outils (échéance : 5 juillet 1930).....	$ 744 000
	$ 407 341 000
Total général.....	$ 3 844 131 000

Telle est notre position débitrice.

Bien entendu, quand on s'exprime à cet égard à la Maison-Blanche, c'est en termes très mesurés, souvent sympathiques et toujours empreints d'une courtoisie toute protocolaire. On a même entendu, dans le monde des affaires, des personnalités influentes, converties à l'évidence comme M. Lamont, déclarer : « Au lieu d'envoyer des hommes, nous avons envoyé des dollars... » Il n'en est pas toujours de même pour une bonne partie de l'opinion courante, dans la grande République, opinion dont les interprètes autorisés trahissent trop souvent, tantôt une impatience mal contenue, tantôt une germanophilie qui se contient moins encore. Dans les milieux officiels, maintes voix comme celle du sénateur Smoot, de la Commission pour la consolidation des dettes, ont réclamé une action efficace pour presser les débiteurs réfractaires. La plus récente en date de ces manifestations est celle de M. Mac Kellar, sénateur du Tennessee, dont les déclarations ont été recueillies par le *New York Times*. Il faudrait les citer en entier :

...Nous avons prêté notre argent pour sauver la nation française et il l'a sauvée. C'est la plus sacrée des dettes et, tandis que la France envahit l'Allemagne, parce que celle-ci ne la paye pas, elle ne dit rien pour justifier son refus de nous payer. Elle s'indignerait, sans doute, si les États-Unis saisissaient en garantie une partie de son territoire. Cependant les deux cas se ressemblent... Nul doute que la France soit en état de payer. Elle entretient une puissante armée et une puissante marine. Les deux réunies ne peuvent lui coûter moins d'un milliard de dollars, par an. Elle a récemment prêté des centaines de millions de dollars à la Pologne, à la Tchécoslovaquie, à la Yougoslavie, à la Roumanie, pour la mise sur pied et l'instruction de leurs armées. Sa population est la plus prospère du monde. Le coût de la

vie n'y est pas supérieur de plus de 50 pour 100 à ce qu'il est aux États-Unis. Ses maisons, ses routes, ses fermes, ses récoltes, sont les meilleures que j'aie vues. Elle n'a pas de chômeurs. Elle n'a pas de mendiants. Les impôts y sont relativement faibles. Il n'y a aucune excuse pour qu'elle ne nous paye pas l'intérêt de sa dette...

L'Italie, de même, peut nous payer. Si elle a assez d'argent pour entretenir de grandes armées et envahir les territoires d'une autre nation à cause d'une insulte faite à son honneur, elle doit avoir assez d'argent pour nous verser l'intérêt de sa dette d'honneur.

Comme l'Italie, la Belgique est plus prospère qu'elle n'a jamais été. Elle peut payer et je crois qu'elle payera. La Lettonie, je crois, nous paie, etc... Que la Commission des Dettes se mette à l'œuvre.

Le lecteur aura relevé les perles de ce réquisitoire où la raillerie à froid de l'oncle Sam s'est donné carrière et où la France débitrice est mise un peu plus bas que la Lettonie à laquelle l'honorable sénateur croit devoir marquer un bon point. Telles qu'elles sont, toutefois, ces réflexions représentent les idées qui dominent dans d'importants milieux de la nation américaine, même quand on nous y veut du bien, parce qu'il est rare qu'on n'y donne pas la première place au calcul, même incertain, par crainte d'être dupe ou de manquer aux règles d'un *business* bien conduit. Cette opinion existe. Elle est ruminée dans une foule de cerveaux. Il faut en faire état et considérer nos dettes non seulement en elles-mêmes, mais, comme une « machine » utilisable dans le jeu des partis.

Tout en poursuivant l'allégement ou la réduction de ce fardeau par les voies appropriées, nous ne devons pas en attendre la remise qui, dans les circonstances présentes, ne serait consentie qu'à titre plus ou moins onéreux. Mais, si, en face de cette bastille pyramidale de factures et d'effets à échéance, nous ne nous construisons pas un abri technique où élaborer notre défensive, alors que le bon sens, la logique, l'équité, l'histoire, la commune renommée, l'arithmétique nous apportent à l'envi leurs matériaux et leur réconfort, c'est que nous aurons préféré nous enfouir nous- mêmes sous l'amoncellement de tout ce qui, malgré sa forme légale, donne l'impression d'être le contraire de ces vérités politiques, morales, mathématiques, ou autres, et peut-être de la vérité tout court.

Paul Le Faivre,
Ministre plénipotentiaire.

A travers le Répertoire lyrique[1]

XV

L'Arlésienne

Lorsque je la relis, je m'aperçois qu'après trente-huit ans, paroles et musique, je la sais encore par cœur. Jouée pour la première fois au Vaudeville en 1872, elle tomba. Mais, comme on a dit naguère de je ne sais quel opéra de Gluck, elle tomba du ciel. En 1885 seulement, elle y remonta. Elle alla aux nues, ou plutôt aux étoiles, aux étoiles des nuits sans nuages de sa Provence. Et c'est de cette reprise, à l'Odéon, que date sa popularité, pour le moins égale à celle de *Carmen*, et qu'elle mérite également.

Alors, avec une ardeur juvénile, nous assistions presque tous les soirs à son relèvement glorieux. Édouard Colonne et ses musiciens à l'orchestre ; sur la scène, les acteurs du drame, tous, en ces temps lointains, étaient nos amis ou nos camarades. Nous avions fini par être de la maison, presque de la troupe. Au sortir du théâtre, on tenait cercle dans quelque brasserie du voisinage. On y parlait avec un commun enthousiasme du chef-d'œuvre, qui, pour quelques-uns d'entre nous, était nouveau. On buvait à l'heureux

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 15 avril, 1er juin, 1er octobre, 1er décembre 1922, 15 février, 15 mai, 15 juillet, et 15 septembre 1923.

changement de sa fortune, à la santé du grand poète, à la mémoire du grand musicien. Colonne, un soir, nous réunit tous à sa table. Il y avait là Rose Mamaï, Francet et Frédéri, Vivette et l'Innocent, Balthazar et la mère Renaud, Mitifio le gardien de chevaux, et le patron Marc, et même l'Équipage. Chacun des convives, au bas de la carte qui portait son nom, trouvait une phrase tirée pour lui de la pièce. Pour l'un d'eux, c'était la suivante : « Puisque je te dis qu'il en est fou, de son *Arlésienne*. » Et de cette folie de sa jeunesse, celui-là, je le sais, même avec l'âge, ne devait pas guérir.

Pour aimer *l'Arlésienne*, et d'une dilection particulière, il avait encore d'autres raisons.

« Poète, ta fenêtre était ouverte au vent... » Elle s'ouvrait alors à la fraîcheur d'un jardin, la fenêtre du poète que fut, en prose, le Daudet des *Contes du lundi*, des *Lettres de mon moulin* et de *l'Arlésienne*. Poète douloureux à l'époque où nous l'avons connu, et qui trouva peut-être en sa propre souffrance la suprême raison de compatir — avec quelle tendresse ! — à toutes les souffrances humaines.

Il m'appelait quelquefois auprès de lui. Immobile dans son fauteuil, une couverture enveloppait ses jambes amaigries et frileuses. J'aimais à l'écouter. Sa voix chantante, les gestes de ses fines mains pâles, ses yeux de velours sombre, tout parlait en lui. Tout parlait de son pays, de sa Provence et des figures, tragiques ou plaisantes, dont sa mémoire et son imagination l'avaient peuplée. Puis il souhaitait que par la musique de son « cher et grand Bizet » (1) sa Provence elle-même pendant une heure chantât. Et pour son visiteur, devenu son musicien, l'heure était de celles qu'on eût voulu, comme il disait, « fixer avec une épingle d'or. »

Pour Bizet et pour lui, les premières heures de leur commun chef-d'œuvre n'avaient pas été de celles-là. « Assis », nous racontait-il un jour, « assis l'un près de l'autre, plus s'avançait la soirée et plus nous avions la sensation de nous noyer, avec des colliers de pierreries autour du cou. » Mais leur œuvre enfin était remontée à la surface, à la lumière, et la joie d'apporter notre hommage au foyer du poète nous consolait un peu de ne pouvoir l'offrir au musicien que sur son tombeau.

(1) Dédicace de *l'Arlésienne*.

Un « auteur à considérations » ne manquerait pas ici de raisonner sur le genre appelé par les contemporains mélodrame, et précédemment *paracatalogé* par Aristote. Renouvelé des Grecs, c'est, on le sait, un genre mêlé de musique et de déclamation, dont l'effet, s'il est bien ménagé, ne laisse pas de fortement émouvoir. On en citerait plus d'un exemplaire avant *l'Arlésienne :* d'abord un certain *Pygmalion*, dont l'idée au moins est de Jean-Jacques Rousseau ; *Egmont*, de Beethoven et le *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn ; *Struensée*, de Meyerbeer ; plus près, tout près de nous, *Conte d'avril*, de M. Widor ; *Pêcheur d'Islande* et *Ramuntcho*, l'un de M. Guy Ropartz et l'autre de M. Gabriel Pierné. (Nous ne nommons que les musiciens.)

Sur telle ou telle œuvre similaire, *l'Arlésienne* a plus d'un avantage. La musique, d'abord, en fut composée sur le drame original, intégral, et non point arrangé ou morcelé. Ici de plus, à la différence de la plupart des drames lyriques, la beauté des paroles ne le cède point à celle des sons. Dignes l'une de l'autre, toutes les deux se tiennent, étroitement liées, et dans le vrai sens du mot, unanimes.

La pièce, à l'origine, partagea le sort de la musique. Venant elle aussi parmi les siens, les siens ne l'ont pas reçue. Pourtant elle est bien nôtre, étant classique, c'est-à-dire issue du plus profond et du meilleur de nous-mêmes ! Toute l'histoire tient en cette phrase de Rose Mamaï à son mauvais plaisant de frère : « Ta chanson est une menteuse, Marc. Il y a des beaux vingt ans qui meurent d'amour, et même, le plus souvent, comme ils trouvent cette mort trop lente, ceux qui sont atteints de cet étrange mal se débarrassent de l'existence pour en avoir plus tôt fini. » C'est une histoire vraie. La chose, la chose terrible, est arrivée autrefois dans le pays, et même, si l'on en croit une lettre de Gounod, alors qu'il composait *Mireille* à Saint-Remy, près de Maillane, dans la famille de Mistral. Autour de la catastrophe, aucune complication et nulle intrigue. Le drame ne se joue que dans les âmes, surtout dans celles du fils et de la mère. Mais d'autres y participent, y compatissent. Primitives toutes, elles sont toutes nobles et fières. Rien de vulgaire n'est en elles, et c'est par où la tragédie pastorale d'Alphonse Daudet est sœur de la poésie, rustique aussi, d'un Homère ou d'un Virgile, et d'un Mistral, leur héritier et parfois leur égal à tous deux. Par la simplicité et par la pureté, qui

sont, vous le savez, les deux ailes de l'âme, l'humble aventure d'amour et de mort s'élève jusqu'à l'ordre universel, éternel, jusqu'au « purement humain », eût dit Wagner, ou bien, dirait un philosophe, jusqu'à la « catégorie de l'idéal ». Parmi les mères douloureuses et farouches, Rose Mamaï vivra. Toute la poésie de la terre, celle de la plaine, de la montagne, du ciel, parle par la voix auguste, j'allais dire augurale, du vieux berger. Celui-là vraiment est tout à la fois naturel et plus grand que nature. Il fait songer par moments aux pâtres de l'antique Chaldée ou même à ces rois qui vinrent un jour de l'Orient. Il s'appelle Balthazar, comme l'un d'eux, et comme eux il sait les secrets du firmament étoilé.

En cette ferme du Castelet règne une dignité domestique, une majesté patriarcale, qui fait d'une cuisine un foyer. Ces braves gens parlent un langage qui leur ressemble. Toujours noble, sans jamais cesser d'être populaire, naturel et poétique, exempt de toute fausse et fade paysannerie, le style de *l'Arlésienne* ajoute l'accent, la couleur locale, à l'expression de sentiments et de passions qui sont les mêmes en tout lieu.

Et puis, si vivant, si humain que soit le drame, il fait une place au mystère. Mystérieuse est cette fille d'Arles, qu'on ne voit, qu'on ne nomme même pas, et qui donne à la pièce un titre, mais pas de nom. Un mystère aussi, mais bienfaisant et quasi religieux, comme celui des étoiles ses amies, enveloppe le « père Planète », le vieux berger. Enfin n'est-ce pas un mystère, et terrible, ce cruel échange qui ne rend un enfant à sa mère que pour que l'autre lui soit ravi !

De tous les sentiments qui se partagent la tragédie rustique, le sentiment de la nature n'est pas le moins fort. Un jour de l'été dernier, nous en avons plus que jamais éprouvé la puissance. On jouait *l'Arlésienne* dans les arènes de Fréjus. Triste en fut l'exécution musicale : orchestre médiocre ; on l'entendait à peine, et ce fut peut-être mieux ainsi. Mais pour la pièce, dont rien ne fut perdu, quel cadre ! Seules, des choses véritables, les unes antiques, les autres éternelles, en faisaient toute la beauté. Les pierres d'abord, les vieilles pierres roses. Les arènes de Fréjus n'ont pas été, comme leurs sœurs de Nîmes, nettoyées, grattées et dépouillées de leurs parures légères. Sur la partie des

gradins qu'elle a peu à peu recouverte, la terre, la terre de Provence a jeté son manteau doré. Elle y a formé des plans divers et d'heureux accidents : ici, des talus et des escarpements ; ailleurs, des pentes douces. Là-haut, plus d'une arche s'est écroulée ; d'autres s'ouvrent encore sur le ciel. Des herbes, des buissons, des rochers qui penchent, couronnent le faîte. Des sentiers en descendent jusqu'au sol inégal qui tient lieu de scène. On y avait posé, au hasard, une charrue, une herse, un faisceau de roseaux blonds. Mais par moments la scène était ailleurs encore. « Chez nous », dit Balthazar, « on est au large, on se voit venir de loin. » De loin et de haut, c'est ainsi qu'on voyait venir les personnages. Mitifio, le gardien de Camargue, le porteur de mauvaises nouvelles, arrivait et s'en allait à cheval. Le berger descendait vraiment de sa montagne et l'Innocent promenait sa rêverie errante sur le coteau. Un troupeau de moutons passait par intervalles. Une chèvre était couchée, la chèvre de M. Seguin, attentive à sa propre histoire. Le coup de feu du patron Marc à l'affût retentissait en plein air et la farandole déroulait ses anneaux au « grand soleil de la Provence, gai compère du mistral ». Ainsi la nature s'accordait constamment avec la poésie. Elle lui rendait témoignage, elle en confirmait la vérité.

La musique en accroît peut-être encore davantage et l'étendue et la profondeur. Musique du drame et musique du paysage, l'une et l'autre se ressemblent et s'égalent. Toutes les deux, par moments, arrivent même à n'en faire qu'une.

Elles se partagent d'abord l'ouverture. Trois thèmes la composent : la Marche des Rois est le premier, le second figure l'Innocent et le troisième représente Frédéri. Parmi les principales figures du drame, Bizet s'est attaché de préférence à celles des deux frères. Dans le dernier entr'acte il les opposera de nouveau l'une à l'autre. L'Innocent et Frédéri seuls ont, comme on dit, leur « motif ». Rose Mamaï elle-même n'a pas le sien, ni Balthazar. On demande souvent aujourd'hui : « Qu'est-ce qu'une idée en musique? » Peut-être parce qu'il n'y en a plus guère. Pour le savoir, il suffit d'écouter les deux mélodies fraternelles. Mélodies véritables et longues mélodies, ayant un commencement, une fin, même un milieu ; formes précises, plastiques, et non pas ébauches, embryons informes ; périodes lyriques et chan-

tantes, qu'anime, au lieu de velléités incertaines, une sûre et constante volonté. Le thème de l'Innocent a vingt mesures ; celui de Frédéri vingt-cinq. Ainsi l'une et l'autre cantilène possède l'ampleur et la durée. Avec cela, telle en est, dès le début, la valeur expressive, que, plus tard, au cours du drame, pour évoquer les personnages dont elles sont la figure sonore, le rappel des toutes premières notes suffira.

Le thème de l'Innocent est double. Il a pour élément principal un chant infiniment doux, presque nocturne et baigné d'une « obscure clarté » ; chant plutôt intérieur, qui s'enferme plus qu'il ne se dégage. Sur lui se pose, de deux en deux mesures, moins qu'un autre chant, un accent, une inflexion, quelque chose comme une caresse, un baiser sur le front d'un enfant, et d'un enfant malade. Musicalement, rien que musicalement, la phrase est déjà touchante. Elle le deviendra davantage dans la suite du drame ; nous l'entendrons accompagner, imiter le moindre mouvement de cette âme endormie, puis lentement éveillée, à laquelle nous trouverons de plus en plus, non seulement qu'elle compatit, mais qu'elle ressemble. Et cette ressemblance, précisant le sentiment et la signification de la musique pure, en achèvera la beauté.

Autant le motif de l'Innocent a de douceur, autant il y a de violence dans celui de Frédéri. L'un se contient, l'autre éclate, et d'un éclat non seulement soutenu, mais redoublé de mesure en mesure. Par l'âpreté des premières notes, par la brusque déchirure qu'elles produisent dans la trame sonore, le thème rappelle, ou plutôt annonce le thème caractéristique de *Carmen*. Il est pareillement le signe d'un sortilège funeste et d'un mortel égarement.

Plus tard, au courant de l'action, transformés et non pas seulement rappelés, mobiles et variables comme la pensée et le sentiment des personnages, les deux thèmes deviendront de vrais *leitmotifs*, au sens propre d'un mot dont on a souvent, ainsi que de la chose, abusé. Mais ils le seront avec discrétion, à la française, sans monotonie et sans opiniâtreté. L'un exprimera tantôt l'obscurité de l'âme enfantine, tantôt les lueurs qui la traversent. Que Rose Mamaï, sensible au reproche du berger, serre brusquement contre son cœur le pauvret qu'elle a trop délaissé, le thème se hâte comme elle, se précipite vers le petit, et semble lui-même

l'embrasser. A de certains moments, le thème de Frédéri s'exalte et s'exaspère. A d'autres, il s'enfonce et s'ensevelit. Enfin, lorsque à demi vêtu, pieds nus et les yeux fous, l'égaré gagnera la fatale fenêtre, les notes, les notes terribles, lentement et pour la dernière fois sortiront de l'abîme et devant le pauvre enfant monteront elles aussi l'escalier de mort.

Quel témoin que la musique, cette musique ! Et quelle confidente, quelle amie ! Il y a dans *l'Arlésienne* peu de pages heureuses. Toutes cependant ne portent pas un signe funeste. Une pure et belle phrase, une seule, sert de prélude à la scène de « la cuisine du Castelet ». Elle précède le conseil de famille où les parents de Frédéri, voyant sa douleur et craignant « qu'il ne la retourne contre lui-même », finissent, non sans honte, par y céder. Mais l'enfant soudain se ressaisit, il refuse, et voyant entrer Vivette il se jette dans ses bras. L'espoir alors, la paix, le bonheur peut-être, semblent près de revenir au foyer. C'est ce retour, ou plutôt ce semblant de retour, qu'annonce la cantilène à demi rassurée et consolée, mais seulement à demi. Elle chante aussi l'amour de Vivette, l'humble fille, « son amour taciturne », ou qui le fut longtemps, « et toujours menacé », d'une menace dont nous sentons la mélodie, à la fin surtout, inquiète et troublée.

Cette phrase offre une vague ressemblance avec un chant, et non des moindres, de Gounod, le célèbre *Judex* de *Mors et Vita*. Ressemblance anticipée, le mélodrame étant de vingt ans au moins antérieur à l'oratorio. Rapport tout extérieur du reste, qui ne consiste guère que dans l'analogie des deux exordes et des deux épilogues, dans la courbe et l'essor de la mélodie, plus grandiose chez Gounod, étant donné le sujet, et chez Bizet plus intime. Et puis, nous l'avons dit, il s'agit ici d'un pressentiment. C'est plus loin que nous trouverons une réminiscence.

Trois ou quatre fragments encore, et nous aurons fait, dans *l'Arlésienne*, la part de la joie : quelques mesures de chœur *(Grand soleil de la Provence)*, la courte farandole et, le matin des accordailles, l'*Intermezzo* et le *Carillon*. Les deux derniers morceaux respirent l'allégresse. Ils ont même franchise et même brio, le premier avec plus de finesse, l'autre plus robuste, établi fortement sur les trois notes sonnantes. Dans l'un et dans l'autre, l'idée est d'une clarté parfaite, l'écriture impeccable, sans incertitude ni

bavure, les harmonies, les sonorités pleines d'élégance et d'originalité. « Il faut toujours », disait Bizet en parlant de la musique, « il faut toujours que cela soit *fait.* » Rien n'est « fait » comme une page de *l'Arlésienne*, rien, sinon la page qui précède et celle qui suit.

La page qui suit le *Carillon* est aussi délicieuse de « façon », ou de facture, que de sentiment. Elle commente le premier revoir d'un couple à cheveux blancs, Balthazar et la mère Renaud, après un demi-siècle de séparation volontaire, de souvenirs purs et d'héroïques regrets, sans un remords. C'est la cinquantaine exquise, non pas d'un hymen heureux, mais d'un chaste, fidèle et mélancolique amour. « Est-il Dieu possible », murmure la vieille Renaude en reconnaissant les choses d'autrefois, « est-il Dieu possible que du bois et de la pierre vous remuent le cœur à ce point-là ! » Et que des mots et des sons nous le remuent au même degré, cela n'est pas moins extraordinaire. La scène est de celles où le « mélodrame », c'est-à-dire l'union de la parole non chantée avec la musique, seule chantante, a le plus d'efficace. Aussi bien l'un et l'autre élément y sont de la même beauté. La symphonie se compose de deux thèmes : le premier, un peu vieillot et tremblant, où, par instants, un contre-chant qui s'émeut fait luire encore un reflet de la flamme ancienne. Le second est simplement admirable. C'est ici que Bizet peut-être s'est souvenu de Gounod et que sûrement il le rappelle, et le surpasse. En un passage de *Philémon et Baucis*, l'orchestre accompagne la récitation des vers de La Fontaine où sont racontées aussi de longues et fidèles amours. Ici la rencontre n'est pas seulement poétique ; la ressemblance musicale s'y ajoute. Tout est analogue : le mouvement, la tonalité, la mesure et jusqu'aux notes initiales de l'une et l'autre mélodie. Mais toutes les deux, à peine « parties », se séparent et suivent chacune son chemin. Sereine, d'une sérénité religieuse et pour ainsi dire sacrée, la mélodie de Bizet décrit une courbe plus vaste. Avec plus d'envergure, elle a plus d'intensité. Elle va plus avant, elle monte aussi plus haut, jusqu'aux sommets de l'âme, à ceux — *Pacem summa tenent* — qui possèdent la paix. Il y a dans *l'Arlésienne* de la musique pour fendre le cœur ; il y en a d'autre qui le fond, et de cette dernière je crois bien que le chef-d'œuvre est là.

« Écoutez, *Provençaux*, c'est toute la *Provence.* » Autant

qu'elle en a l'âme, *l'Arlésienne* a le visage même de votre pays. Visage radieux ou sombre, mystérieux aussi. Comme l'a dit le plus illustre aujourd'hui de ses fils : « Ne répétons plus que le mystère habite au bord des mers brumeuses. Le soleil aussi est plein de mystère. Ses clartés, ses chaleurs, ses vertiges font délirer, si bien que, aux heures de son règne, « tout s'emplit de formes divines », selon le mot du sage ancien (1). »

Le premier thème pittoresque de *l'Arlésienne*, celui qui, dès le commencement, y répand la lumière, c'est une mélodie aussi populaire là-bas que la chanson de Magali, c'est la Marche des Rois. Elle donne tout de suite la note, ou plutôt la couleur locale, elle plante en quelque sorte le décor. Allègre par le mouvement et le rythme, le mode mineur lui prête sa mélancolie. Et c'est fort bien ainsi, le sentiment général de l'ouvrage n'ayant rien de commun, n'est-ce pas, avec ce que Molière appelle « le caractère enjoué ». Exposé d'abord à l'unisson et, comme on dit, « à découvert », le thème est repris ensuite avec d'ingénieuses variations d'harmonie et de timbres, avec des alternatives de force et de douceur.

« Le soleil aussi est plein de mystère... » La musique l'atteste au moment où des voix lointaines et mélancoliques s'élèvent des bords de l'étang de Vaccarès. Voix sans paroles, plus belles ici de ne rien dire et de chanter seulement ; voix des choses et non des êtres, mais des choses qui semblent souffrir avec les êtres et pour eux ; chanson moins qu'mélopée ou vocalise errante, qui tremble comme l'air brûlant et traîne sur l'eau. Quand se découvre aux yeux, sur le théâtre, l'ardente solitude, impossible de ne pas être saisi par l'accord et vraiment — la nature ayant une âme ici — par l' « unanimité » des deux paysages, l'un visible et l'autre sonore, par l'alliance infiniment émouvante d'une musique de lumière avec une musique de douleur.

Un peu plus loin, écoutez encore : oh ! bien peu de chose cette fois, à peine quelques mesures d'un chœur également invisible et sans paroles, quelques notes posées et tenues longuement sur des intervalles qui s'ouvrent de plus en plus. Mais avec eux la plaine s'étend et s'emplit de tristesse. Alors Balthazar, prêtant l'oreille : « Qu'est-ce qu'ils ont donc à appeler, les bergers ! Au fait ils ont raison. Voilà le jour qui

(1) Charles Maurras, *l'Étang de Berre*.

va tomber... Il faut rentrer les bêtes. » C'est encore un des passages où la vertu propre du mélodrame agit le plus fortement. Ici la déclamation n'accompagne pas la musique, elle lui répond. Mais lorsque, froide et pour ainsi dire nue, elle lui succède, elle en reçoit comme un contre-coup, un choc en retour, qui la prolonge et lui donne autour de nous, en nous, une résonance infinie.

Ainsi partout se poursuit le double chœur, mélancolique ou douloureux, des âmes et des choses. Il arrive même que les unes et les autres se prêtent leurs voix et confondent leurs signes sonores. Un thème de sentiment se change alors en thème pittoresque, et réciproquement. Au pays de Provence, le motif pathétique de Frédéri m'a donné quelquefois une impression de nature. J'y ai reconnu, presque ressenti la crispation de la terre elle-même, tendue jusqu'à se fendre sous le terrible soleil de l'été. Purement descriptive d'abord et tout extérieure, la Marche des Rois, au dernier acte, pendant la nocturne et cruelle veillée de Rose Mamaï, entre à son tour dans le drame et nous entre, à nous, dans le cœur. « Ils chantent en bas. Ils ne se doutent de rien. » Ce qu'ils chantent, insouciants et joyeux, c'est le vieux refrain populaire :

De grand matin j'ai rencontré le train
De trois grands rois qui allaient en voyage.

Ils le reprennent trois fois : d'abord ensemble et à l'unisson, puis en se répondant les uns aux autres, en « canon » ; enfin, plus gaiement, avec rudesse, en majeur et très vite. L'orchestre, s'unissant avec les voix, mêle à la chanson les derniers échos de la farandole. Simple jeu musical, dira-t-on. Sans doute. Ils se jouent, ils s'amusent eux-mêmes. Mais ressort dramatique aussi, leur allégresse faisant comme un involontaire outrage à l'angoisse maternelle qu'ils ignorent et dont nous sommes témoins. Leur chant s'affaiblit et se perd. A la dernière reprise les paroles changent :

Sur un char doré de toutes parts,
On voit trois rois modestes comme d'anges;
Sur un char doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards.

Avec la poésie, la musique elle-même se métamorphose. Elle prend une ampleur, une majesté, surtout une lenteur

tragique. Bien qu'elle reste la même, elle ne se ressemble plus. S'éloignant de la maison tout à l'heure en fête et qui sera demain une maison en deuil, la marche royale s'achève en marche funèbre.

Nous avons cité, non seulement des pages, mais des mesures et parfois des notes même. C'est que dans *l'Arlésienne* un accord, une modulation, une cadence, a sa raison et son effet. Tout y est fort et tout y est bref. Avant de se déployer dans *Carmen*, le génie de Bizet, dans *l'Arlésienne*, s'est rassemblé. *Carmen* est une effusion. C'est un raccourci que *l'Arlésienne*. Enfin, jamais notre poésie et notre musique ensemble ne donnèrent à ce degré l'image d'une région de notre pays, d'une de ses provinces, et de celle à qui son nom seul confère je ne sais quelle antique et classique beauté.

Aux portes d'Arles, dans le cimetière aujourd'hui ravagé des Alyscamps, j'ai vu naguère une pierre à demi cachée dans l'herbe. Trois mots latins y étaient gravés : *Jam matura placebat.* Frappée elle aussi dans la grâce et déjà dans la force de sa jeune maturité, la muse de Bizet aurait aimé cet asile, cette épitaphe et ce tombeau.

Camille Bellaigue.

Les Feux s'éteignent [1]

L'imprécation de Ganagoble.

Par ce pluvieux après-midi de septembre, M. de La Roque, assis dans le fauteuil de bois où avaient siégé, sous le rabat de la cheminée, son père et cinq générations d'aïeux, en chauffant ses brodequins cloutés au feu éternel, s'amusait du mouvement de la longue Eurosine dite Moulin-à-vent, de Vincent-les-pleurs et des journaliers qui venaient manger un morceau sur le pouce avant de s'en retourner, pesants comme des bœufs, à leurs occupations. De temps à autre, Éliette apparaissait, peut-être sans autre raison que d'apercevoir son mari qui souriait, charmé de la saine beauté de sa jeune femme. A sa dernière entrée, Éliette lui dit d'un air triste :

— Quatre heures de l'après-midi seulement, et il me faut allumer la lampe dans notre chambre. Ces baies à meneaux n'éclairent pas lorsque les brumes de montagnes, épaisses comme des draps, couvrent le Roc.

— Je t'accorde que nous manquons aujourd'hui de lumière, ma pauvre Éliette, mais cela changera et demain...

— Demain, interrompit-elle, c'est toujours demain ! Et depuis trois jours nous sommes perdus dans ces nuées où l'on ne distingue pas un homme à quinze pas. C'est vraiment sévère d'habiter à mille mètres d'altitude dans les Alpes. Que sera-ce cet hiver? Cinq mois nous disparaîtrons dans les brouillards !

(1) Voir *la Revue nouvelle* des 1er et 15 novembre, 1er décembre 1923.

— Quelle exagération ! Nous avons en décembre et janvier des journées glacées d'une limpidité merveilleuse ! Que diable ! Le Roc se trouve tout de même dans le Midi et en Provence !

— La Haute-Provence, rectifia-t-elle. Ce n'est pas la même chose... Je retourne vers Bernard... Et je devrais peut-être monter chez ta mère. Son silence m'inquiète. Depuis hier, inerte dans son fauteuil, elle refuse même de s'alimenter.

Sa femme partie, Domnin peiné se courba devant les flammes qu'il examina très attentivement, comme s'il pouvait y découvrir un secret. Il se repentit de n'avoir pu obliger Lazarine à gager une gardienne chargée de soigner sa mère.

Un petit montagnard allègre, à la longue tête en forme de courge ornée de moustaches en queue de cheval, piaffa sur ses bottes au seuil de la cuisine afin de s'annoncer. Puis il s'avança. Son feutre crachait l'eau comme une gouttière. Il jeta sur la table quelques oiseaux de sa chasse, en clamant :

— Pour votre rôtissoire, Eurosine ! Chien de temps, bon pour les poissons et non point pour les chasseurs.

— Ah ! Ganagoble, c'est trop aimable à vous, dit Domnin en relevant la tête.

Et il regarda l'arrivant qui rayonnait du contentement de lui-même dans sa misère.

— Ah ! ne me remerciez donc pas de ces quelques misérables merles pris au trébuchet, monsieur de La Roque. Je les crois pourtant bien nourris de genièvre. Moi, vous savez, en fait de volailles, je ne connais que celles de la basse-cour du ciel, les seules qui s'appâturent elles-mêmes. Parlez-moi de ça !

Marius Ganagoble vint familièrement s'asseoir en face de M. de La Roque. Il ruisselait, mais souriait.

— Excusez, j'ai pris un bain de mer là-haut, mon cher monsieur. La Méditerranée s'est évaporée et nous retombe dessus ! Et comme j'ai des oreilles de lièvre, c'est-à-dire décollées, le sang n'y arrive plus. Chauffons-les et rôtissons-nous le museau glacé qui me fond sur la langue ! J'y trouverai mon souper. Au feu ! Au feu !

Et le braconnier tendit bras et jambes au-dessus du tas des cendres chaudes.

Un nouvel arrivant à tête carrée qui marchait tout d'une pièce, comme si son corps eût été formé d'un tronc d'arbre emmanché de quatre solives, s'approcha de la cheminée avec une timidité qui le fit basculer quelques instants à la recherche d'un équilibre impossible à trouver.

— Asseyez-vous, Hilaire Cervoles.

A l'invitation de M. de La Roque, ce paysan remercia en disant qu'il était tellement mouillé qu'il pourrirait une chaise. Il reprit d'un air préoccupé :

— Monsieur de La Roque, si vous me voyez ici, c'est que la Fouillouse est en train de détruire nos travaux ! C'est de l'ouvrage en péril et pas moyen de le défendre par ces ondées.

— Qu'est-ce que vous faites donc à ce torrent, là-haut? demanda Ganagoble.

— Nous l'éteignons !

— Pécaïre ! L'éteindre comme une chandelle ! Pas possible ! Ah ! monsieur de La Roque, n'avez-vous pas regret d'emprisonner un torrent qui bondissait si bien. C'était plaisir de le voir galoper toute crinière dehors. Vrai Dieu ! ce torrent est de mon cousinage. Un vrai braconnier qui prend son bien où il le trouve.

— Oui, en dévastant ce pays, repartit Domnin. Parlons sérieusement. Vous ne paraissez pas rassuré, Cervoles. Donnez-moi vos raisons?

— Ma foi ! monsieur, comment serais-je rassuré avec mes responsabilités? Vous m'avez nommé chef de votre chantier, parce que j'ai quelques connaissances comme terrassier et maçon cimentier. Les Piémontais m'obéissent. Tout irait bien si la Fouillouse, elle, qui ne se soucie pas de nos quais et de nos digues, n'envoyait pas tout promener à chaque crue. Et vous m'en rendrez responsable !

— Elle envoie tout promener, la fière bête ! Il faudra que je lui caresse le dos à la prochaine occasion ! s'écria le braconnier.

— Ne dites pas de sottises, Ganagoble, gronda Domnin. La Fouillouse canalisée, nous sauverions au moins cinquante hectares de terres arables menacées et déjà engravées. Enfin on pourrait reboiser les sommets et assurer la reconstitution de mon pâturage. Par contre, si le torrent continue de se ramifier à l'infini, on ne fera plus vingt chars de blé dans vingt ans et nous ne pourrons pas tenir cent moutons sur les pelouses. Il nous faut un succès, coûte que coûte, mon brave Cervoles.

L'homme-poteau à face impassible recommença de se balancer.

Après une longue réflexion, il dit lentement :

— Ah ! il vous faut un succès, monsieur de La Roque... Un succès coûte que coûte ! Oh ! certes, il vous coûtera ! Mais à quoi bon, puisque vous n'en profiterez pas?

— Je ne vous comprends pas, Cervoles?

— Je veux dire que si nous arrivons à éteindre la Fouillouse, il faudra tout de même bien une cinquantaine d'années avant que vos hêtres de plantation soient assez hauts et touffus pour protéger vos

pâtures des pentes. Et à moins de vous croire le Père Éternel !

— Mes enfants en profiteront, Cervoles. Notre devoir c'est de sacrifier l'intérêt de l'instant pour préparer l'avenir. Vous autres, Bas-Alpins, trop souvent, exploitez votre pays en aveugles et en ravageurs indifférents à l'avenir.

— Faites excuses de la liberté, répliqua Ganagoble, mais comme c'est bien là un monsieur de noblesse qui parle. Vous voulez gouverner les siècles futurs après avoir commandé au temps de jadis.

La porte de la cour fut à ce moment poussée par Lazarine. Un grand parapluie en toile bleue armé de laiton jaune protégeait sa robe noire tout d'une pièce, relevée par une cordelière et qui la faisait ressembler à un prêtre en soutane.

— J'arrive de l'étable, Domnin, et suis assez contente de nos « pies ». Ces petites morbihannaises s'accommodent de nos herbages du Roc. Elles vivront encore mieux à la Caillole ! Tiens ! je n'avais pas aperçu ce brigand de Ganagoble ! Et qui vous amène, Cervoles? Car, je vous connais, vous n'êtes pas homme à courir sans raison les chemins, par ce temps. Notre Fouillouse sera-t-elle bientôt muselée?

Embarrassé par la perspicacité de Mlle de La Roque, le contremaître marmonna :

— C'est au sujet de cette personne que vous me voyez en effet au Roc. Je conseillais à M. Domnin de bien réfléchir. A mon avis, vous vous donnez un tracas qui ne vous profitera guère avant les temps des temps.

— Mon ami, repartit sèchement Lazarine, merci de votre intention. Mais vous pourriez vous souvenir qu'autrefois, quand le pays était boisé, votre aïeul, comme le mien, pouvaient cultiver, à la sortie des gorges, des terrains fertiles. La Fouillouse était alors inoffensive, grâce aux forêts qui filtraient les eaux. Aujourd'hui, nos Basses-Alpes se meurent parce que les vallées elles-mêmes sont recouvertes d'une lave de graviers projetée par les torrents. Nous sommes perdus si nous ne luttons pas.

— Croyez-vous donc, Cervoles, reprit Domnin, que nous ayons le droit d'être moins courageux que nos pères? Si notre province était peuplée et relativement heureuse autrefois, c'est que les Bas-Alpins de l'époque étaient dignes de leur fortune. J'ai lu dans les mémoires de notre savant Gassendi, qui vivait ici au dix-septième siècle, qu'il voyait récurer chaque année les lits resserrés des torrents avec des attelages de bœufs afin qu'en temps de crues les eaux contenues par ces hautes berges naturelles n'emportassent point villages, gens et champs. Eh bien ! avec nos quais de ciment, Cervoles, nous obtiendrons de meilleurs résultats.

— Bien sûr ! monsieur, bien sûr ! C'est beau de se sacrifier pour le monde à venir. Mais savez-vous ce qu'ils penseront de vous, vos descendants? Si je bénissais mon grand-père, il ne m'entendrait pas, vu que ce cher homme n'est plus de ce monde depuis quarante années.

Le braconnier qui voyait le visage de Mlle de La Roque et de son frère se crisper, sentant venir l'orage, s'exclama avec un sourire flatteur :

— N'empêche, mon cher, que Mlle Lazarine et M. Domnin ont des belles idées et que leur peine les honore. Moi, bonhomme sans biens, je prends les choses comme elles viennent : torrent par-ci, sécheresse par-là ! Inondation ! Avalanche ! Incendies de forêts ! Arrive ! Viens ! Va-t'en ! Trotte ! Va voir ailleurs ! Mais quand on possède des terres comme vous autres, cultivateurs, il faut les défendre, même à grands soucis !

— Tu viens de dire le mot, Ganagoble : à grands soucis, reprit Cervoles. Seulement, je ne puis tout de même pas me laisser périr de misère pour ceux que je ne connaîtrai pas. On n'a qu'une vie à défendre, la sienne. Comme ça, j'ai réfléchi ; aussi, monsieur de La Roque, je venais vous avertir que je pars.

— Que ne le disais-tu tout aussitôt, imbécile ! cria Domnin contrarié. Tu pars ! Où vas-tu?

— Aux mines de Carmaux.

— Es-tu fou?

— Non ! bien sensé, puisque solide du coffre comme je suis (ici Hilaire frappa sa poitrine qui rendit le son mat d'une belle souche), je compte tirer des journées de huit heures qui me donneront le double de ce que vous me versez.

Lazarine était devenue pâle.

— Mais as-tu réfléchi dans quelles conditions tu gagneras tes fameuses journées? reprit Domnin, rouge de colère. Chez moi, tu vivais au soleil et chef de chantier. Là-bas, dans ta mine, crevant d'étouffement, tu peineras par quatre cents mètres sous terre dans une nuit absolue.

— On s'en accommodera tout de même, monsieur de La Roque. Huit heures et bien payé ! Le reste du temps dans les cafés, au cinéma, avec du monde autour de soi, au lieu de périr d'ennui dans la montagne, tout seul avec soi-même ! On peut bien se faire commander comme charbonnier pour avoir de l'agrément ensuite !

Le braconnier, bras serrés et ses yeux jaunes exorbités, considérait Cervoles avec une attention hostile.

— Et ta terre de Meyronnes, Hilaire, demanda Lazarine, que deviendra-t-elle? Car nous te laissions le temps de la cultiver.

— Mes vingt hectares sont déjà vendus à l'État pour le reboisement.

— Tu aurais pu nous les proposer, Cervoles.

— Non, mademoiselle, parce que si j'étais venu vous avertir de mes intentions, vous auriez essayé de me retenir au pays.

— Eh bien ! libre à toi, mon garçon, gronda Domnin, et bon voyage !

Troublé, Hilaire recommençait à osciller d'une jambe sur l'autre sans se décider à sortir, quand Marius Ganagoble, son vieux feutre jeté sur le dallage, le poil hérissé et les prunelles en feu, s'écria en levant des mains frémissantes :

— Esclave ! Esclave ! Race d'esclaves !

— Pourquoi m'insultes-tu, Ganagoble, protesta Cervoles qui prit l'immobilité d'un pieu.

Le braconnier reprit violemment :

— Je ne t'insulte pas. Je te donne ton vrai nom : esclave ! Ah ! lâche, ça te faisait donc bien de la peine d'agir à ta guise, puisque tu veux perdre entièrement ta liberté? Cultivateur, tu avais tout de même le droit de renifler au vent, de t'asseoir ou de courir les champs quand il t'en prenait fantaisie. Maître d'ordonner tes jours, tu disais : « Travaille aujourd'hui, bonhomme. Repos demain ! » Tu ne recevais guère d'ordres que de toi-même. Il faut croire que cette liberté t'apeurait, puisque tu l'abandonnes pour demander à entrer au bagne. Non ! Cervoles, tu n'étais pas digne de te commander toi-même, puisqu'il faut que tu t'en ailles chercher dans le ventre de la terre, comme un rat d'égout, ta pitance et tes geôliers. Graine de prison, vous ne méritez pas de courir à votre fantaisie. Va donc tout nu, noir de crasse, suant et étouffant, ramper au fond de tes boyaux, taupe charbonnière, et laisse le dessus de la terre aux hommes de mon espèce. Je comprends chaque jour davantage qu'il n'y a guère de gens dignes d'être leurs propres maîtres, puisque les paysans réclament tous des colliers dans les mines, les usines, les fabriques. Les bœufs eux-mêmes souffrent d'être enjougués et enverraient promener leurs torches, s'ils en avaient la possibilité, tandis que vous, plus bœufs que les bœufs, plus ânes que les ânes, vous réclamez jougs et brancards. Vous aviez le moyen de vous gouverner vous-mêmes sur votre bien, et vous abandonnez tout afin de devenir les bêtes de somme des grandes écuries des villes. Oui, vous n'êtes bons qu'à porter harnais et œillères. Vos yeux n'étaient point faits pour voir et vos jambes pour courir à votre volonté. Va-t'en donc tourner ta meule jusqu'à ce que mort s'ensuive, bourriquet de malheur, et mets un solide capuchon sur ta tête, afin que l'écœurement ne te prenne pas avant l'heure du picotin.

Voilà ta belle vie, Hilaire Cervoles, et celle des gens de ton espèce ! Esclave ! Race d'esclaves ! Boun Diou ! moi, vieux bouquin, j'aimerais mieux crever de misère sur nos monts pelés, mais tant qu'une goutte de sang me tiendra debout, vous me verrez trotter en liberté par là-haut dans le ciel, au-dessus de vos bagnes. Forçat Cervoles, tu as pris la mesure de tes fers !

Bonsoir, la compagnie ! Je me sauve, parce que l'envie me vient de sauter sur le dos de ce mulet pour voir s'il porte bien son fardeau.

Et Marius Ganagoble, les yeux en feu, tignasse au vent, moustache hérissée, se lança dans la cour où crépitait l'averse.

La face en bois de Cervoles exprimait l'entêtement le plus obstiné. Il parut avoir quelque peine à détendre ses traits contractés. Enfin il murmura :

— Tout ça, c'est des mots ! Ah ! oui, un beau gibier, que Ganagoble ! Facile à ce fainéant d'insulter les ouvriers qui sont des hommes capables, tandis que ce vieux lièvre errant ne mérite pas même l'herbe de sa broutée.

Comme Lazarine et Domnin, tournés vers le foyer, le visage sévère, affectaient de ne pas l'entendre, Hilaire Cervoles prononça :

— Vous n'êtes pas du monde juste. Il faut autant de cœur pour travailler par quatre cents mètres de fond dans la houille que pour éteindre votre torrent. Et j'ai bien le droit de choisir, je suppose?

Et l'homme-poteau s'étant balancé d'avant en arrière, comme pour prendre son élan, s'enfonce dans le brouillard où il s'évapore.

La nuit est venue. Lazarine et son frère demeurent face à face, préoccupés. Rentrée dans la cuisine, Éliette déclare :

— On n'y voit plus et vous restez sans lumière. Allumez une lampe, Eurosine.

S'approchant de la cheminée, elle regarde, de très près, au rougeoiement des braises, son mari :

— Tu sembles peiné ! Qu'est-il arrivé?

Grognon, Domnin hausse les épaules. Lazarine explique leur embarras.

— Comment bouder pour si peu? Mais vous le remplacerez, cet Hilaire, reprend Éliette avec un sourire.

— Depuis deux ans que tu habites le Roc, ta légèreté ne semble pas même soupçonner nos difficultés, à ma sœur et à moi, riposte vivement Domnin. Ah ! c'est plus facile de rester tranquille près de ton enfant.

A cet injuste reproche, les larmes aux yeux, Éliette veut se retirer. Lazarine la rattrape et l'arrête en lui disant :

— Pardonnez-lui ! Vous ne pouvez, en effet, vous douter des consé-

quences fâcheuses du départ de cet homme. C'est notre chantier désorganisé !

— Mon Dieu ! toutes ces affaires matérielles vous rongent, répond Éliette, et il n'est guère question des autres, ici !

Sa belle-sœur la considérait avec réprobation, lorsque Eurosine appela :

— Mademoiselle, le boucher de Sisteron vous demande à l'écurie des veaux. Voulez-vous vendre?

— C'est bien. J'y vais.

Instantanément, Lazarine avait repris son expression fermée de cultivatrice, car il s'agissait d'aller défendre son bien contre les entreprises d'un marchand captieux.

Affligée, Éliette s'avance lentement dans le vestibule si ténébreux qu'elle doit tendre les bras en avant d'elle pour ne pas heurter ses murailles. Elle entend une marche forcenée au-dessus de sa tête. En son intolérable ennui, Marie de La Roque va et vient à travers sa chambre comme un fauve de ménagerie qui passe et repasse mille et mille fois devant les barreaux de sa cage en espérant toujours trouver l'issue miraculeuse.

Soudain, dans l'ombre, Éliette se sent saisie. Domnin, sa joue contre sa joue, lui dit tendrement :

— Pardonne-moi ce mouvement d'humeur. Tu ne saurais te douter de mes préoccupations !

— Je commence au contraire à trop m'en douter.

Le ton morne de sa femme le désole. Il l'embrasse encore, mais avec des baisers refroidis, des baisers pendant lesquels sa pensée inquiète examine les moyens de vaincre les difficultés de son exploitation.

Les enfants.

Quatre ans ont passé. Bernard, solide garçonnet, vient maintenant taquiner à leurs berceaux son petit frère René ou sa sœur Geneviève. Presque tous les jours, laissée seule au Roc avec ses enfants, Éliette, en renouvelant à ses derniers-nés les soins patients déjà donnés à Bernard, les mains occupées mais l'esprit libre, songe à son heureuse et mouvante jeunesse à Nice et Paris. Et souvent, par cette tiède journée de juin, elle va s'accouder sur l'allège de sa croisée.

Des nuées en oriflammes ondulent à mi-hauteur du Mont-Chauve dont le crâne calcaire luit durement. D'autres nuages, plus élevés, soufflés par le vent, galopent en charge de cavalerie à la cime du Mont-Noir.

— Ce temps sans soleil ne sera guère favorable pour la fenaison, songe Éliette. Ce soir, encore, Domnin me reviendra d'assez mauvaise humeur !

Elle soupire et baisse les yeux vers le fond d'une vallée en forme de conque où elle peut apercevoir les travailleurs. Sur une plage de galets, l'eau verte de la Fouillouse se rebrousse aux obstacles avec un grondement de colère. C'est le seul bruit entendu en cet immense panorama.

« Maudit torrent ! Quelle peine il nous donne ! Il vient encore de nous emporter la nouvelle étable, pourtant construite au-dessus de son ravin. »

Des cris perçants s'élèvent dans la chambre. Bernard, monté à l'assaut du berceau de René, l'a fait basculer, et les enfants se sont étalés sur le parquet, parmi matelas et couvertures, jambes en l'air. Leur mère les secourt, les console et rétablit le petit lit. Morveux pour avoir trop braillé et soufflé, les garçons se calment. Mais alors, Geneviève, sympathisant tardivement au malheur de ses frères, sanglote sur sa couche avec des sauts de carpe.

A l'étage supérieur, un ricanement joyeux éclate.

Les cris de ses petits-enfants charment Marie de La Roque, et leurs jeunes vies mouvantes l'intéressent ; aussi, pour la distraire, chaque après-midi, Éliette vient les lui présenter. Son intelligence déjà éveillée, Bernard s'étonne des gestes impulsifs ou des paroles étranges de sa grand'mère qui lui chuchote parfois à l'oreille des propos désespérés qui le font éclater de rire. La démente rit alors à son tour. Enfin, si le garçonnet saute et danse, la vieille dame l'appelant cérémonieusement : « Cher monsieur ! » veut danser et sauter avec lui. L'enfant effrayé se sauve. La surexcitation de sa belle-mère oblige Éliette à la quitter en emmenant ses enfants. Lorsqu'elle se retrouve dans son appartement ténébreux, elle en arrive à penser que ces visites navrantes constituent néanmoins, en son esseulement, la distraction de ses journées.

...Pour la centième fois, peut-être, depuis le matin, Éliette en vaquant à ses occupations de jeune mère et de maîtresse du logis, — car Lazarine lui abandonne la direction du ménage, afin de se consacrer avec Domnin aux travaux du domaine, — jette un coup d'œil par les fenêtres au paysage comme s'il en pouvait surgir, tout à coup, un fait nouveau. Les Alpes lui présentent leur immuable visage morose.

Une fois qu'Éliette s'était encore penchée sur sa croisée, elle réfléchit qu'elle devrait lutter contre cette manie, afin de ne pas ressembler à son infortunée belle-mère qui se lève de temps à autre de son fauteuil

à la hâte, afin d'apercevoir ce qui ne se produira jamais. Car, que peut-il arriver dans ces montagnes aux effrayantes statures sans tête? Pourtant il existe ailleurs des paysages plus humbles, mais vivants dont on a pu dire : les riantes campagnes de l'Ile-de-France. Découragée, Éliette appuyait des regards désolés sur la colline du Touët, où le logis incendié des Mardaric s'aperçoit au centre d'un verger déjà embroussaillé, quand elle crut distinguer une voiture sur le chemin de Meyronnes. Une voiture? Quelle merveille ! Parfois, en trois jours, il ne passe pas même une charrette sur cette route. D'où vient cet équipage? Quelle est sa destination? Afin de s'en rapprocher, Éliette s'avance jusqu'à la terrasse d'où l'escalier de pierre conduit au bord de la route. Les grelots des chevaux tintent.

Vêtue de clair, une voyageuse assise dans cette victoria secoue son ombrelle :

— Maman ! s'exclame Éliette, joyeusement étonnée.

Et elle se précipite vers Mme Terville, habillée à cinquante ans en jeune fille, le col découvert, les bras nus jusqu'aux coudes et toujours maquillée de son « rouge émotion ». Éliette embrasse fougueusement sa mère. Aussitôt délivrée de ces transports d'affection, Mme Terville s'examine dans le miroir de son sac à main, tandis que sa fille, pleine de joie, lui demande comment elle ne s'est pas fait annoncer?

— Une toquade, chérie. Ce matin, je me suis jetée dans le train de Digne, en songeant que je ne connaissais pas encore ta petite Geneviève, moi, la grand'mère. Ah ! je ne viens pas souvent ici... et tu sais pourquoi ! Mais ignorer cette gentille Geneviève, c'était trop dur.

Attristée, Éliette se rappelle que sa mère, tout en affectionnant Domnin, proteste encore contre un mariage qui oblige sa fille à résider au Roc, et qu'elle évite de leur rendre visite pour ne pas paraître sanctionner par sa présence un état de choses qu'elle déplore toujours.

En pressant avec une tendresse presque trop démonstrative le bras de sa mère, qui s'en étonne un peu, car, jadis, leurs relations étaient assez tièdes, Éliette l'introduit au manoir :

— Toujours cette vieille grotte ténébreuse, s'exclame Mme Terville en pénétrant dans la cuisine.

A l'oreille de sa fille, elle murmure :

— Où se trouvent tes domestiques? Ce petit pot à tabac (elle désigne Césarine occupée à gratter des carottes) n'a pas la prétention de tenir cette maison, je suppose?

— Non, le vieux Vincent l'aide, et, quand il en est besoin, les journaliers de la ferme nous donnent un coup de main.

— Oui, une abondance de serviteurs, c'est beaucoup trop pour toi et tes trois enfants !

Changeant de ton, Mme Terville prononce sèchement :

— Ridicule ! Je reconnais la ladrerie de cette bonne Lazarine. Pour grossir son bas de laine, ta belle-sœur te prive des services les plus nécessaires. Ton mari est donc aveugle? J'ouvrirai ses yeux.

Devenue pâle, Éliette proteste faiblement. Mme Terville la regarde très attentivement. Assez émue par son examen, elle reprend d'une voix sifflante :

— Mes compliments, ta mine couleur de muraille s'est mise à l'unisson de cette caverne. Pauvre petite !... Ah ! tu n'auras jamais à me reprocher ce que... je prévoyais trop ce qui... ai-je résisté?

— Je vous en prie, maman, interrompt Éliette peinée. Vous vous abuseriez en croyant que...

— En croyant que... je crois et croirai, ma fille, par mes observations, et non pas par ce que tu pourras me raconter. Et, à te l'avouer tout net, en dehors du plaisir de mieux connaître mes petits-enfants, je suis un peu venue me rendre compte de ce que je soupçonnais...

— A tort ! Je suis parfaitement heureuse avec mon cher Domnin.

— C'est possible, et je n'en doute pas. Malheureusement, mon charmant gendre que j'estime, malgré sa malheureuse obstination, n'est pas tout dans cette maison.

— Lazarine est très affectueuse pour moi.

— Tant mieux, ma grande ! D'ailleurs, inutile de discuter, mon opinion est faite depuis longtemps sur ce séjour paradisiaque. Il me tarde de voir mes chers petits. Ce sont eux qui m'attirent ici après toi !

— Je vais les réveiller. Ils ont assez dormi.

— Ah ! ces malins ! Dormir ! Comme ils ont raison ; ce doit être la seule distraction au Roc.

Quand les petits bras de Bernard et de René la saisissent au cou, Mme Terville, inquiète pour son maquillage, baise leurs joues dodues du bout des lèvres, et les remet à terre ; puis elle va se pencher sur le berceau de Geneviève.

— Ah ! la jolie ! Un vrai petit bouton de rose parmi les dentelles de son oreiller. Elle te ressemble, Éliette ! Même figure ronde et ces belles perles bien enchâssées. Elle sera ravissante comme toi !... Ah ! je comprends l'amour de Domnin ! Trois enfants déjà en quatre ans de mariage ; vous ne vous ennuyez pas !

Devant la gêne d'Éliette, elle ajoute ironiquement :

— Moi, je m'étais contentée d'une fille, mais un chef-d'œuvre,

toi ! Avec ma vie surmenée, c'était suffisant. Ici, en ce pays de loups, une famille nombreuse s'impose, puisqu'elle sera toute ta société... Ah ! ma pauvre enfant !

— Vous exagérez beaucoup la sévérité de mon existence, réplique Éliette en s'efforçant à sourire. Vous savez bien que je n'eus jamais de goût pour vos réceptions mondaines ; je n'en suis donc pas privée.

— Je le sais ! Je m'en souviens trop ! Eh bien ! te voilà délivrée au delà de tes espérances.

— Oh ! je n'oublie rien de votre affection, maman, et me rends compte de mon bonheur passé. J'aimais la vie, le mouvement, l'action, mais de façons un peu différentes des vôtres, voilà tout ! Vous au salon et moi dans les parcs, en voyage, en excursions. Voir beaucoup, quelle joie !

— Eh bien ! fini de courir, ma chérie. Et par ta faute. Dommin te laisse-t-il seule dans ce tunnel noir, toute la journée? Ce n'est pas prudent. Ce serait un lieu à tenter des brigands.

Éliette lève la main d'un geste rassurant et sourit.

— C'est juste, ma grande, il n'y a pas même de brigands dans ce désert, ce qui serait amusant. On entendrait respirer une fourmi chez toi.

Penchée, Marcelline écoute dans une posture mignarde, le petit doigt relevé.

— Pas un bruit ! Rien ! Rien ! ajoute-t-elle au moment où une conversation s'élève à l'étage supérieur. Surprise, elle tend l'oreille, un coude ployé en une nouvelle pose aussi affectée.

Un organe de rogomme gronde :

— Un franc l'hecto le café ! Combien en voulez-vous?

— Oh ! monsieur l'épicier, répond une petite voix de fifre, c'est trop cher ! Douze sous !

Le rogomme réplique :

— Impossible, madame ! Prenez de la chicorée. C'est meilleur marché.

— Eh bien ! donnez-moi un kilo de chicorée, reprend le fifre. Vous me trompez ! Il n'y a pas le poids ! Voleur !...

Des pas pesants font gémir le vieux plancher. D'abord stupéfaite, Mme Terville chuchote :

— J'avais oublié cette pauvre Mme de La Roque. Comment va-t-elle?

Éliette lève le bras vers le plafond. Devant cette réponse éloquente, sa mère hoche le front. Soucieuse, elle ajoute :

— Ainsi, voilà ta seule distraction pendant que ton mari court ses champs !

Marcelline appuie des regards d'une éloquente intensité sur sa fille, qui, bouleversée, lui affirme qu'elle ne regrette rien, puisqu'elle a l'inestimable joie d'être aimée et d'aimer ; ses enfants l'empêchent de sentir son isolement.

— Mais quand vois-tu ton mari?

— Il rentre chaque soir.

— C'est déjà très beau ! Si Lazarine parvenait à faire besogner ses tâcherons aux lanternes, il ne te reviendrait plus que le dimanche ! Ah ! la servitude militaire ! Comme il a bien fait de s'en délivrer, Domnin ! Mais trois enfants déjà ! Comment ne pas croire à votre adoration?

— Oh ! je vous en prie, proteste Éliette, peinée de l'amère raillerie de sa mère.

Après un silence qui lui coûte, car Marcelline a l'habitude de parler sans arrêt, aussitôt qu'elle trouve un interlocuteur complaisant, elle reprend :

— Ma plaisanterie était un peu appuyée. Préférerais-tu m'entendre gémir?... Puisque ton mari ne te reviendra que ce soir, sortons de cette grotte où je me sens m'engourdir comme une marmotte. Ces vieilles bâtisses enténébrées provoquent au sommeil. Cela ne m'étonne pas que certains des La Roque soient devenus nonagénaires. Quatre-vingt-dix ans de ronflements, quelle vie bien remplie ! Suivez-moi, les garçons ! Je porte Geneviève. Dans mes bras, mon petit flambeau !

Elles se rendent avec les enfants sur la terrasse.

— Est-ce tout ce que vous possédez comme parc, ce dallage rugueux en face des ces monts noirs? Je constate que, nous seuls, citadins, aimons jardins et fleurs. Pas un rosier, un dahlia, un iris chez toi, Éliette. La Roque au Roc ! Un peu sèche, la formule ! Peut-être la dépense des petits paquets de graines épouvante-t-elle la directrice générale des finances, ta poétique belle-sœur !

Éliette essaie de convaincre sa mère que Lazarine et Domnin, débordés par leurs occupations, ne peuvent vraiment pas semer des giroflées ou tailler des rosiers.

— Tu as raison, ces agriculteurs doivent donner tous leurs soins au potager. Montre-moi cette corne d'abondance?

Gênée, Éliette conduit Mme Terville à travers le verger négligé, devant des carrés où quelques choux hauts sur trognons côtoient des salades montées.

— Est-ce tout?... Mes compliments !

— Il faudrait un jardinier et de l'eau en abondance, explique Éliette.

— Un jardinier, prenez-en ! Non, Lazarine préfère mettre cet

homme au labour. Mais de l'eau, il pleut tout le temps dans vos Alpes.

— Oui, mais cette eau torrentielle fuit et il n'en reste rien le jour qui suit !

— De mieux en mieux ! C'est donc en ville qu'on trouve légumes frais et fruits. Et sans doute, pauvre chérie, en es-tu réduite aux haricots, dans l'impossibilité d'aller faire ton marché. A quelle distance te trouves-tu de ton ravitaillement le plus proche?

— Quarante kilomètres. A Meyronnes, tombé à dix habitants, on ne vend plus que poudre, tabac, allumettes et alcool pour les paysans.

— L'adorable pays ! Ah ! je comprends de plus en plus Domnin. Comme il fut bien inspiré d'abandonner l'armée pour cette terre de promission.

Et Marcelline, son bras tendu, désigne le panorama des cimes cariées comme des dents où se lacèrent les nuages fumeux.

Attristée par les incessantes critiques de sa mère, Éliette s'excuse d'être obligée d'aller veiller sur leur dîner, Césarine étant tout à fait incapable de se débrouiller seule.

Mme Terville éprouvait le plus vif mépris pour la cuisine et jamais elle n'avait consenti, chez elle, à donner un conseil à sa servante. Laissant sa fille aux prises avec sa petite bonne, elle alla s'installer dans le salon, presque toujours clos, puisqu'en quatre ans Éliette n'avait pas eu l'occasion d'y recevoir plus d'une douzaine de fois des visiteurs. Les housses de toile rayée qui recouvraient les fauteuils « Empire » l'irritèrent.

« Voilà bien de ces précautions de paysans. Chez eux les meubles ne sont pas faits pour servir, mais pour durer ! Quel retour à la barbarie ! Une France uniquement composé de laboureurs serait vraiment avenante ! Et encore, si Domnin s'enrichissait ! Mais rien ne respire l'abondance, ici !... Et Éliette cuisine ! C'est sans doute le seul sport offert par son mari ! Ah ! les fameuses cavalcades en montagne ! Pauvre petite ! L'avais-je assez avertie? Elle est tombée dans la toile d'araignée ! »

Mme Terville s'ennuyait si cruellement, que l'idée lui vint d'aller rendre visite à Marie de La Roque. Effrayée des conséquences de son introduction non préparée chez la malade, elle y renonça.

A sept heures, une cloche l'avertit de l'heure du dîner. Sa fille, qui portait encore un tablier, la prévint que cette sonnerie avait pour but d'appeler l'attention de Domnin et de Lazarine égaillés aux champs.

— Nous les attendrons, si vous le voulez bien?

Cette attente durait depuis près d'une heure, quand Domnin se précipita dans la salle à manger.

— Ah ! mère, je viens seulement d'être prévenu de votre présence au Roc. Excusez-moi !

Il baise la main de Mme Terville, puis la considère d'un air soupçonneux et porte ensuite ses yeux inquiets sur Éliette.

— Votre arrivée, reprend-il, compense nos désagréments de cette journée. Tantôt une averse nous obligea de faner une seconde fois. Un idiot m'a détraqué ma faucheuse en la promenant trop bas sur la pierraille ! Et quelle mollesse chez mes journaliers ! Il m'a fallu travailler à côté d'eux, et beaucoup plus qu'eux, pour les entraîner. Je suis épuisé !

Avec un sourire caustique, Mme Terville réplique :

— Ne vous plaignez donc pas ! N'avez-vous pas le bonheur des champs, l'allégresse de votre liberté?... Mais, dites donc, Domnin, il me semble que vous n'avez pas embrassé votre femme, délaissée depuis ce matin. Vous préférez sans doute enlacer vos bottes de foin?

Le sang au visage, M. de La Roque essaie de sourire en saisissant affectueusement les mains d'Éliette, très émue. Puis, hanté par ses préoccupations d'agriculteur qui ne lui permettent pas d'attacher grande importance aux inquiétudes sentimentales de sa femme, il raconte sa difficile journée : sale temps et déception sur la quantité du fourrage. Sa belle-mère hoche complaisamment la tête.

Lazarine se présente enfin en robe brune qui lui donne une allure de capucin.

Après avoir échangé un froid baiser avec Marcelline, elle dit :

— Je suis tellement recrue, que je vous demanderai la permission de n'avoir pas à me changer. Je vais me faire donner un coup de brosse.

— Eh bien ! Domnin, et toi? s'écrie Éliette, contrariée.

— Quoi donc? Ah ! c'est juste ! Allons nous laver figure et mains.

— Tu n'as pas de cravate ! Retire ton chandail ! Et quelle boue sur tes souliers.

— Parfaitement, répond Domnin ennuyé de cette corvée à laquelle la présence de sa belle-mère l'oblige.

Lazarine et lui partis, Mme Terville prononce avec effusion :

— Et l'élégance et la correction du lieutenant de cavalerie de La Roque furent célèbres à l'armée d'Afrique ! Sans commentaires, ma chérie. Tu devrais secouer ton mari ou tu te réveilleras quelque jour dans les bras d'un villageois.

Ils s'attablent enfin avec une heure et demie de retard.

— Mon pauvre estomac commençait à crier misère, déclare gentiment Mme Terville.

— J'en suis désolé, mère, mais aux champs, nos travaux commandent à nos repas.

— Inutile de préciser, cher ami. Je m'en aperçois.

Césarine sert une panade si épaisse, que la louche y tient debout comme un épieu dans la vase.

— Que signifie, se récrie Éliette contrariée. Comment, ma fille, vous avez ajouté la tourte de pain tout entière à ce potage aux choux?

— Ça se fait chez nous, répond la servante.

— Ne la gronde pas, intervient Mme Terville. Cette soupe sera tout de même exquise. Oh! très peu, Lazarine, je vous prie. Je n'en mange jamais. Mais elle sent si bon!... Vous avez des légumes savoureux, à la campagne! J'ai admiré votre potager, Domnin!

Après quelques questions polies sur les récents voyages à Paris et Marseille de Mme Terville, Lazarine, qui n'écoute ses réponses qu'avec distraction, met au courant son frère de ses propres incidents de la journée.

Cette conversation agricole ne se termina qu'avec la fin du dîner. Dépitée de n'avoir pu placer son mot au milieu de cette discussion sans délicatesse, Mme Terville, en se levant de table, s'exclama :

— Il me semble que je me trouve dans un institut agronomique! Je m'instruis, émerveillée de vos connaissances en tous corps de métiers. Votre bras, Domnin, et conduisez-moi au salon. Je voudrais entendre Éliette. Chante-t-elle souvent? L'air pur de ces montagnes doit avoir donné une qualité singulière à sa belle voix de contralto. Vous y preniez tant de plaisir, autrefois! Il est vrai que vous n'étiez alors que fiancé...

Éliette, embarrassée, considérait son mari, qui, regardant lui-même sans bonté sa belle-mère, déclara :

— Vous m'excuserez de ne pouvoir demeurer ce soir bien longtemps avec vous, mais je succombe véritablement à ma fatigue. Conduire dix heures une faucheuse mécanique épuiserait la personne la plus robuste.

Et il introduit Mme Terville, consternée, au salon.

Éliette ne retrouve pas sa musique. Lazarine l'aidait à fouiller un placard, lorsque Césarine vient l'avertir que le berger Montmeyan « l'espérait », et que Sercomanens demandait Monsieur.

— Pardonnez-nous, s'excuse Mlle de La Roque, nous ne pouvons refuser nos services à ces braves gens.

En se retrouvant seule avec sa mère, Éliette cesse de chercher ses

partitions et vient s'asseoir près d'elle sur le canapé qui se creuse en cuvette sous leur poids.

— Mais je ne te tiens pas quitte, ma grande. Tu chanteras pour moi seule, puisque nos cultivateurs nous ont abandonnées.

Sa tête appuyée contre l'épaule de Mme Terville, Éliette lui demande de bien vouloir renoncer à son idée de l'entendre.

— Et pourquoi cela? Ton chant déplairait-il à ton mari et à Lazarine?

— Non, mais j'ai abandonné la musique, parce que chaque fois que je joue du piano, la malheureuse Mme de La Roque, excitée, se croyant au bal, se met aussitôt à danser et chanter dans sa chambre. Ces plafonds formés de planches de chêne aujourd'hui disjointes, sont si sonores, que j'entends parfois soupirer cette pauvre hallucinée.

A ces mots, Mme Terville relève la tête et aperçoit un filet de lumière au plancher.

— Vois donc! chuchote-t-elle, épouvantée, l'index tendu.

— Je connaissais ce trou. Je sais!

— Non, tu ne sais pas tout. Regarde mieux! Qu'aperçois-tu dans cet angle?

— Cette planche avait un défaut. Le nœud aura sauté.

— Eh bien! par ce trou rond, n'est-ce pas un œil qui nous observe, un œil effrayant, un œil de dément?

— Chut! maman. Taisez-vous, par pitié. On entend tout, murmure la jeune femme, pâlie en s'efforçant de distinguer elle-même l'œil qui ne saurait être que celui de Mme de La Roque étendue à plat ventre, afin de participer, un peu, la malheureuse, à cette réunion de famille. Enfin, Éliette n'en peut plus douter, la prunelle ardente de Marie luit, là-haut. La folle les voit donc?

— Et vous voudriez que je chante, maman?

— Non, pauvre petite! Sortons de cette pièce. Sortons vite!

— Voulez-vous que nous allions sur la terrasse?

— Toujours cette terrasse! Non! Non! On n'y aperçoit que des montagnes mornes à pleurer... Rentrons dans la salle à manger.

Mme Terville se rassied devant son couvert resté en place, car Césarine, l'unique servante, se repaît avec la lenteur d'un ruminant. Obsédée par le souvenir de l'œil hagard de Marie, Marcelline demande à sa fille son opinion sur la maladie de sa belle-mère. Pourrait-elle devenir dangereuse? La prudence n'exigerait-elle pas son internement dans une maison de santé?

— Non! elle est tout à fait inoffensive. Et je suis même parfois tentée de croire...

Éliette s'est interrompue, comme effrayée de l'opinion qu'elle veut émettre.

— Eh bien ! parle, insiste Mme Terville. Que crois-tu?

La jeune femme souffle à l'oreille de sa mère :

— Il y a des jours où Mme de La Roque me tient des propos parfaitement sensés d'une tristesse épouvantable. Elle ne souffrirait donc que d'hallucinations passagères qu'on pourrait peut-être guérir !

— Qu'on pourrait peut-être guérir, répète Mme Terville stupéfaite. Eh bien ! qu'attend-on pour la guérir?

— Oh ! je ne veux pas vous laisser supposer des atrocités. Non, ses enfants l'aiment et la respectent, mais je crois de plus en plus que Mme de La Roque, ébranlée par la catastrophe qui lui tua son mari, souffre surtout de troubles des sens produits par la vue constante de cette maison... où elle ne connut peut-être pas de grandes satisfactions avec son mari !

A ces mots, Mme Terville embrassa Éliette de toute sa force sans que rien ne parût motiver cette explosion de tendresse. Après un long silence, sans retirer ses bras des épaules de sa fille, elle prononce d'une voix rêveuse :

— On disait jadis Mme de La Roque enjouée et spirituelle. Sa maladie serait plus effrayante que tout ce que je m'étais imaginé !

Mme Terville resserre son étreinte. En lui rendant ses baisers, Éliette dit avec un sourire :

— Ne confondons pas ! Moi, je suis heureuse.

A ce moment, Domnin pénètre dans la salle à manger, examine sa femme, observe sa belle-mère et dit enfin :

— Quel jeu de cache-cache ! Je vous cherchais partout. Me permettrez-vous, mère, de prendre congé de vous? Je succombe. Ce matin, dès cinq heures, je coupais mon herbe.

— Vous me l'aviez déjà confié, cher ami. Ah ! rien que de regarder vos paupières alourdies et de vous entendre inviterait à courir au lit. Heureux homme ! Je vous envie de pouvoir vous lever à l'aube. C'est l'indice d'une santé florissante et d'une grande vertu... Allez dormir, afin de vous réveiller au chant du coq pour remonter sur votre mécanique. Quelle vie bien remplie ! Bonsoir, ami ! Bonsoir !

Elle tend la main d'un air assez impertinent à son gendre, qui se retire, mécontent, après avoir recommandé à Éliette de ne pas trop s'attarder.

— A la bonne heure, vous êtes au moins sincère, ajoute Mme Terville avec un sourire acide. Vous ne vous souciez pas de savoir si nous avons à nous entretenir, ma fille et moi !

Il lève une main d'un geste vague, qui semble consentir à l'abandon de sa femme, s'incline au seuil de la porte et sort.

— Charmant, Domnin, et toujours séduisant, persifle Mme Terville. Je ne te retiens pas, Éliette, va rejoindre cet aimable époux. Dieu me pardonne, j'avais oublié qu'aux champs les poules remontent à leur perchoir dès le soleil tombé.

Debout en face de sa mère, Éliette lui déclare qu'elle éprouve beaucoup de peine de ses injustes critiques.

— Critiquer, moi? Dieu m'en garde! Je constate seulement les effets de sa vie nouvelle sur ton mari. Jadis alerte, aimable causeur, galant homme, Domnin, accablé par un labeur physique écrasant, rétrograde aux allures d'un paysan. Si c'est un bien pour l'agriculture, c'est plutôt inquiétant pour un homme de race. J'avais prévu cette erreur. Avais-je assez crié casse-cou? Ah! ma pauvre petite, dans quelle fondrière êtes-vous tombés? Bonne nuit!

La mère et la fille restent encore quelque instants en présence sans pouvoir prononcer une parole; puis Mme Terville pénètre nerveusement dans sa chambre. Demeurée devant la porte fermée, Éliette, peinée, se souvient que sa mère n'a jamais pu accepter la moindre traverse à sa vie de fête perpétuelle, et parce qu'elle se trouve dans une maison où le devoir ordonne à l'existence, révoltée, elle y voit une déchéance.

Doucement Éliette s'avance dans la pièce où elle trouve ses beaux enfants endormis. Une petite veilleuse de porcelaine, emplie d'huile de noix, éclaire leurs blancs rideaux. Elle va regarder l'un après l'autre ses fils et sa fille, et sourit, fière de sa maternité. Elle songe ensuite gravement au nouvel enfant attendu. Pas un bruit dans le manoir. Tout sommeille. La respiration régulière et forte de Domnin lassé, lui arrive de la chambre voisine. Puis Éliette se souvient de l'œil ardent de Marie qui les examinait à travers le plancher disjoint, et elle frissonne.

C'est la nuit avec son silence absolu à l'intérieur comme à l'extérieur. Vers l'aube, l'haleine du vent des montagnes soupire dans les vastes cheminées du Roc et ses habitants réveillés reprennent paisiblement leurs occupations.

Quoique Mme Terville ait déclaré à sa fille son amour passionné de grand'mère, aussitôt que Bernard et René veulent prendre d'assaut ses genoux, soucieuse de sa coiffure, de son maquillage ou de sa toilette, enfin très amie de ses aises, elle les repousse du revers de la main, comme des petits chats trop familiers.

Éliette souffre de cette façon d'écarter ses enfants.

...La première semaine du séjour de Mme Terville au Roc, Domnin

ou sa sœur renoncèrent à leurs occupations afin de lui tenir compagnie. Mais bientôt leurs travaux d'été, urgents, exigèrent leur présence constante au milieu de leurs journaliers, et ils s'excusèrent de la délaisser. Elle en parut froissée, ne voulant pas admettre que des propriétaires fussent à ce point absorbés par la gestion de leur domaine. Elle entreprit de persuader son gendre qu'il s'exténuait inutilement.

— L'agrément de la situation de gentilhomme terrien, c'est d'être maître de son temps. Or, je vous vois faire un métier de gérant. Quel temps gaspillé pour un esprit de votre mérite. Comme vous devez vous ennuyer à retourner votre terre et à regarder le sale fumier que vous faites enfouir ! Cela dépasse mon imagination qu'un homme de goût puisse s'amuser à des travaux que le plus obtus des villageois accomplit à la perfection.

— Voilà qui vous abuse, avait reparti Domnin. C'est parce que nos belles campagnes françaises ont été abandonnées de leur élite qu'elles sont mal cultivées et que leurs rendements sont si faibles. Et quand le *gentleman farmer* anglais obtient trente-trois hectolitres à l'hectare, nos villageois ignorants et routiniers ne dépassent pas leurs quinze hectolitres.

— Des chiffres, maintenant ! Grâce ! Grâce ! Je n'insiste plus ! J'aime mieux rendre les armes. Vous devez avoir raison, mon cher, mais vous ne m'empêcherez pas de regretter qu'il faille dépenser tant d'esprit pour faire du blé ou soigner des bœufs.

Chaque après-midi, en son désœuvrement, et quoiqu'elle n'éprouve aucun plaisir à se promener dans des champs sans trottoirs commodes pour la marche et sans passants distingués pour vous saluer et vous entretenir, Mme Terville parcourt les environs du Roc en la société de sa fille ou de Bernard.

Un samedi, Lazarine, retenue au manoir par ses règlements de fin de semaine, s'offrit à veiller sur René et la petite Geneviève.

— Puisque cet après-midi m'appartient, maman, est-ce qu'il ne vous intéresserait pas de voir Espagnac, ce village à votre nom de jeune fille, et où vous êtes née?

Dans l'impossibilité où elle se trouvait d'espérer une distraction plus agréable, Mme Terville accompagna sa fille au hameau ruiné. A la vue du manoir éboulé, moisi, verdi et pourri où elle avait jeté ses premiers cris à la vie, elle s'en détourna, peinée, en murmurant :

— Un cimetière ! Allons-nous-en !

— Ne voulez-vous pas entrer dans l'église?

— Tu as raison ! Je dois une pensée à mes chers parents qui eurent

la bonne inspiration de quitter cet affreux manoir en me faisant vivre à Paris.

Pénétrant par le portillon d'un transept dans la nef, à la vue de la flamme rubis du sanctuaire, Mme Terville chuchota :

— Bonne Lazarine ! Je sais ! Et c'est un peu à cause de mon frère. Pauvre fille !

Éliette et sa mère s'approchaient de l'autel, quand un homme aux longs cheveux hérissés et aux yeux dilatés par la terreur, bondit hors du sépulcre écroulé d'un enfeu où il s'était caché à l'arrivée imprévue des visiteuses. En son affolement, il buta sur les marches du chœur, tomba, puis sauta en l'air en vociférant :

— Hors d'ici, loques ! Tu me parles ! Je ne veux plus t'entendre ! Va-t'en, Colcruis ! Sauve-toi ! Silence, misérable ! Au large ! Je ne veux plus me voir ! Te tairas-tu, guenille !

En son délire, Colcruis se griffait la poitrine s'efforçant de s'expulser lui-même de son propre corps qui lui était à charge, puisqu'il ressemblait à celui d'un de ces hommes dont il ne pouvait plus supporter la vue. Enfin, à quatre pattes, il atteignit au porche et disparut parmi les masures écroulées en gémissant :

— Laisse-moi donc ! Ne me suis pas ! Pourquoi me poursuis-tu? Resteras-tu? Ha ! ha ! Je ne puis pas me quitter moi-même ! Ha ! ha ! Misère ! Plus je cours et plus tu me rattrapes ! Pitié ! Va-t'en ! Ha ! ha !

Saisie, Mme Terville serrée contre sa fille lui avoua qu'elle se mourait de peur. D'où venait ce monstre?

— Rassurez-vous, maman, il n'est pas méchant. Voyez ! c'est nous qui l'épouvantons. On le nomme Colcruis, le fou de solitude !

— Quelle horreur, ma grande ! Rentrons ! Rentrons vite ! Ah ! ce pays est bien digne d'engendrer des Colcruis. Sauvons-nous ! Es-tu certaine qu'il ne nous poursuivra pas?

— Oh ! certes, puisque ce malheureux se trouve déjà poursuivi par lui-même.

Arrivée dans sa chambre, Mme Terville, encore livide de peur, ouvrit ses bras à sa fille ; tandis qu'elle la pressait contre sa poitrine, elle l'avertit qu'elle ne pouvait demeurer un jour de plus dans ce manoir de cauchemar et de démence, malgré son affection pour elle et ses petits-enfants.

Elle regrettait de toute son âme d'y abandonner Éliette.

En s'efforçant de rire, Éliette lui réplique qu'avec un mari affectueux, ses enfants et une loyale belle-sœur, elle n'était vraiment pas beaucoup à plaindre.

Sans ajouter un mot, Mme Terville vint regarder dans les yeux sa fille ; puis elle pleura silencieusement. Alors, bouleversée par l'émo-

tion, Éliette dut quitter sa mère afin de lui cacher ses propres larmes.

Ce même soir, Domnin et Lazarine, quoique harassés par quatorze heures d'occupations en montagne, sachant Mme Terville décidée à partir le lendemain, passèrent avec elle cette dernière soirée sur la terrasse du Roc, le lieu le moins maussade du manoir par ces belles journées d'été.

Assise sur le banc près de Marcelline, Mlle de la Roque, recrue, avait peine à ne point fléchir la tête. Domnin, son fils Bernard sur un genou, jouait à le faire cavalcader pour ne pas s'endormir lui-même. Comme il avait éprouvé qu'il ne parlait pas le même langage que Mme Terville, il lui taisait ses espoirs. Un peu plus tard, étant allé s'accouder sur le parapet de l'esplanade, afin d'y considérer le feu électrique de la Garoupe, particulièrement éclatant par ce vent du nord, il fut rejoint par Mme Terville qui lui chuchota :

— Vous regardez la Garoupe ! Soyez sincère, plus loin, peut-être?

— Non, mère, pas plus loin ! C'est la limite de mon horizon, maintenant.

— Eh bien ! tant pis pour vous, mon ami, riposta sèchement Marcelline.

...Au moment de quitter Éliette et tandis que les grelots des chevaux tintaient sur le chemin, Mme Terville en l'embrassant, lui dit, émue jusqu'aux larmes :

— Je ne puis t'exprimer tout ce que je ressens !... Et bientôt ton quatrième enfant?... Ah ! ma chérie, tu devrais, chaque hiver au moins, venir passer quelques mois à Nice, chez moi?

— Et Domnin? répondit Éliette. Non ! ma place est ici, toujours !

— Toujours? Ne dis pas cela ! Ce serait trop terrible ! Arrivez-moi, tes enfants et toi, quand tu le voudras. Est-ce promis?

Sa fille secouait sa tête d'un air vague.

Assise dans le cabriolet, Mme Terville agitait ses mains à petits mouvements convulsifs, et son délicat visage fardé exprimait la consternation.

Éliette souriait avec bravoure, Geneviève sur un bras, René et Bernard à ses jupes. Mais au fur et à mesure que la voiture diminuait sur la route, le sourire s'éteignait. Bientôt la bouche de la jeune mère eut une moue austère. C'était autour d'elle l'immense panorama des montagnes désertées, couleur de cendre et d'ossements.

L'annonciateur des lunes.

En ce jour de novembre, à la cime des montagnes s'élevèrent des nuages qui semblaient la fumée d'immenses bûchers. Quand le firmament en fut noirci, la première neige blanchit les contreforts des Alpes. Bientôt, jusqu'à l'horizon, leurs houles blanches, figées, glacèrent les yeux et l'imagination.

Penchée sur Hubert, son dernier né de dix semaines, Éliette, à la vue des flocons, craint que le Roc ne reste sans communication, même avec le bourg de Meyronnes. Le précédent hiver, glace et neiges les avaient bloqués deux mois, vivant de légumes secs et de conserves. Malgré ce mauvais temps, Domnin et Lazarine sont partis ensemble pour la Fouillouse dont ils poursuivent avec opiniâtreté la canalisation. Ce soir, fatigué et absorbé par les difficultés de son exploitation, son mari gardera le silence. Quand il parle, c'est pour exprimer ses craintes ou ses espoirs de propriétaire.

« Et ce n'est jamais de nous, de nous seuls, de nos cœurs et de belles pensées désintéressées que nous nous entretenons, médite Éliette avec amertume. Les idées générales n'existent plus pour un cultivateur. Domnin est maintenant tellement possédé par les soucis de ses terres, qu'il n'a plus que des attentions distraites pour ses enfants. »

A la nuit, M. de La Roque et Lazarine s'en revinrent assez préoccupés du Lure. Cette neige allait interrompre la construction de leur digue. Au printemps, si le torrent ranimé jetait bas des maçonneries pas encore épaulées par les contreforts prévus, ce serait un désastre. Leur dîner terminé, ils quittèrent la salle à manger pour aller se chauffer à la cuisine. Éliette n'avait pu obtenir du feu au salon.

— Bah ! le salon, avait reparti Lazarine, c'est une pièce bonne pour recevoir des visiteurs, et il me faudrait d'abord changer mes godillots ferrés et ma jupe de travailleuse, chaque soir, ou bien je m'y sentirais ridicule.

Pourquoi Domnin n'imposait-il pas sa volonté à sa sœur? C'est que son mari, lui-même, devenait de plus en plus indifférent au charme de son intérieur et son élégance d'ancien officier n'était plus chez lui qu'un souvenir effacé.

Assis côte à côte sur un banc rustique, devant le foyer de la cuisine, Éliette et Domnin considèrent les flammes avec cette nostalgie des âmes en présence du feu, l'élément primordial. En face d'eux, Lazarine, dans le fauteuil sous le rabat de la cheminée, offre ses semelles aux braises.

— Bientôt la fin de l'an, dit Domnin d'une voix de songe.

Et sa sœur répond, comme en écho :

— Bientôt la fin de l'an ! Dure année de lutte contre ce maudit torrent.

— Et surtout contre la désertion de nos montagnes. Le mois dernier, trois feux éteints dans notre commune, ceux de Fontcalde, Christol et le Javin. Sans la main-d'œuvre italienne, nous serions perdus.

— Et depuis deux ans, pas un mariage n'a été célébré dans notre paroisse, reprend Lazarine attristée. Les jeunes gens renoncent à fonder une famille. S'ils s'y décident, c'est l'enfant unique, chichement calculé. Pourtant le bien-être de nos Bas-Alpins s'est accru. Leurs pères mangeaient encore le pain farci de pommes de terre pour qu'il se conservât frais pendant des mois.

— Quel mortier !

— D'accord, et pourtant chaque foyer comptait alors quatre et six jeunes têtes, tandis qu'aujourd'hui, avec l'alcool, le pain blanc du boulanger, la viande du boucher et le chemin de fer, nos Basses-Alpes se meurent.

— Leur bienheureuse ignorance du monde les rendait forts, prononce doucement Éliette.

— Comment cela?

— Maintenant qu'ils voyagent, Lazarine, ils comparent et croient à la possibilité d'une vie plus facile et plus aimable.

Domnin et sa sœur appuient un long regard sur Éliette. Après un silence pendant lequel une bûche humide lance un jet de vapeur avec le bruit d'une locomotive, Domnin, qui frappe à petits coups amicaux la main de sa femme appuyée sur son genou, prononce :

— Je connais moi-même une partie du vaste monde ; j'ai pu comparer et pourtant je suis revenu chez moi et le regrette de moins en moins.

— Ce n'est pas la même chose, répond Éliette. Ces pauvres gens ignorants n'ont guère que des appétits matériels, tandis qu'au contraire, toi, tu abandonnas, par conscience, une existence agréable pour réclamer une vie pénible mais plus méritoire et plus féconde.

Donnant un coup des pincettes qu'elle tenait au poing sur les landiers de fer forgé qui soulevaient le bois au-dessus des cendres, Lazarine s'écria avec des yeux avides :

— Ne regrettons pas trop le départ de ces pleutres, puisque ce pays nous appartiendra bientôt tout entier.

— C'est aussi mon avis, approuve Domnin. L'exode des paysans vers les villes annonce en effet la constitution des grands domaines

mis en valeur par les plus aptes des Français. Alors la routine du petit agriculteur n'arrêtera plus les progrès de l'agronomie. Seulement nous perdrions la bataille faute de main-d'œuvre si la science ne nous fournissait pas bientôt le machinisme nécessaire pour remplacer nos stupides tâcherons.

— Ils ont souffert si longtemps, ces pauvres paysans au blé noir, qu'ils sont un peu pardonnables de vouloir aujourd'hui manger du pain blanc, dit avec douceur Éliette.

Les épaules soulevées, Lazarine fourragea les braises de ses pincettes, et le bois pétilla.

— A propos du retour à la terre des citadins bourgeois, reprit Domnin, notre cousin Jacques Gréolières et ses enfants ne vont pas tarder à occuper l'Escal, dont ils ont enfin hérité du vieux Chardavon. Et je sais que Forcal, dans la vallée de Meyronnes, vient d'être acquis par une famille bretonne à sept garçons et filles, les Lestellec. Voilà des compagnons pour nos enfants, Éliette.

Son service terminé, Césarine avait ouvert la porte sur la cour :

— La neige a cessé de tomber, annonça-t-elle, mais quelle nuit obscure. Ah ! le barban (1) doit se donner de l'occupation.

Le vieux Vincent, qui cassait des noix à l'autre bout de la cuisine, approuva :

— Oui, ma fille, et c'est un temps bien plaisant pour les « matagos » (2). L'on en ramasserait une cage à escargots rien que du Roc à Meyronnes.

A ce moment la grosse Césarine, qui continuait de se tenir au seuil de la porte entre-bâillée, cria terriblement. Une sorte de bête brune tachetée par la neige, se précipitait dans la cuisine en meuglant :

— Ah ! pauvres gens, je vois des malheurs dans les astres, et je ne puis les empêcher.

— Seigneur ! un « maïchos » (3), gémit Vincent en se signant.

Mais la bête rejetant son pelage composé de peaux de moutons, un vieillard, au crâne en bulbe et aux yeux de cristal, apparut.

— Non, mon Vincent, se récria-t-il, je ne suis pas un maïchos. Reconnais Honorat Beauvezer, l'annonciateur des lunes. Et misère à qui nie mes prédictions, car, entendez-le bien, bonnes gens, ce n'est pas moi qui parle, mais les étoiles qui vous expliquent votre destinée par le moyen de ma voix.

Tombé à genoux devant Lazarine, Beauvezer psalmodia :

(1) Loup-garou de Haute-Provence.
(2) Esprits feux-follets.
(3) Revenant.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, prends garde, famille de La Roque ! Orgueilleuses fourmis, ne croyez pas assurer le salut de votre fourmilière en attaquant la montagne, car le torrent emportera vos richesses !

Relevé, le prophète de malheur saisit une main de Domnin en clamant :

— Debout, La Roque ! Debout ! Viens avec moi aux falaises de la vallée d'Anguire (1), où l'eau des cascades mêlée au vent de la gorge y pleure jour et nuit, et là, tu verras la comète à queue de sang et tête bleue que j'ai découverte au ciel. Et je l'ai peinte sur la falaise afin qu'en l'apercevant, les gens songent qu'ils ne seront que cendre quand le balai de feu de cet astre promené à la surface de cet univers nous aura consumés comme les bûches de ce foyer ! Veille sur les tiens, La Roque !

Des larmes mouillèrent les joues de ce paysan halluciné par ses longues contemplations solitaires en haute montagne. Éliette, impressionnée, avait pâli. En s'apercevant du trouble de sa femme encore affaiblie par la naissance récente d'Hubert, M. de La Roque pria sévèrement Beauvezer d'avoir à rentrer chez lui.

L'annonciateur des lunes rejeta sur ses épaules sa peau de mouton en grondant :

— Garde à vous, gens de peu de foi !

Puis, les bras ouverts et pareil à une énorme chauve-souris, il se jeta dans la nuit en poussant sanglots et soupirs !

— J'interdirai l'entrée du Roc à ce lamentable Jérémie, fit Domnin dans le silence revenu.

Devant l'émotion d'Éliette, son mari lui demanda :

— Comment ce malheureux peut-il te troubler ainsi de ses vaines prédictions?

— Oh ! ce n'est pas lui.

— Quoi donc?

Elle eut un geste vague. Il souffrit de son mutisme évasif.

L'horloge dont la gaine imitait le corps d'un violon sonna, de son timbre solennel, dix coups. Au dixième, Lazarine, qui méditait les coudes aux genoux, prit la pelle et recouvrit les bûches enflammées d'un monticule de cendre en ménageant à son sommet un cratère, afin qu'un filet de fumée assurât la lente combustion. Se levant alors, elle prononça :

— Allons nous reposer !... Vous pouvez vous retirer, Césarine ! Bonsoir, Vincent.

(1) Angoisse.

— Je suis bien las ! déclara Domnin. Encore une fameuse journée !

Chaque soir il s'exprimait ainsi et sa femme se le rappela en l'accompagnant à leur chambre. Dans la pièce voisine, les quatre petits lits ou berceaux des enfants étaient disposés comme quatre barques à l'attache dans leur port, et Éliette regarda, l'un après l'autre, Bernard, René, Geneviève et Hubert. Son aîné respirait avec une difficulté qui l'inquiéta. A six ans, Bernard, fort et beau, réunissait déjà les caractères les meilleurs de ses parents, la sensibilité et les admirables yeux d'Éliette, au profil spirituel de son père et à son énergie. Pour ces mérites, et parce qu'il avait été le premier né de son amour, sa mère éprouvait une prédilection pour cet enfant, lutin du vieux manoir qu'il emplissait de ses jeux passionnés.

L'oreille au-dessus de la bouche de son fils, Éliette écoutait toujours le rythme de sa respiration. Enfin, plus rassurée, elle sourit à l'endormi et s'éloigna sur un coup d'œil à Hubert, rouge petite pivoine sur le fond blanc de sa couche.

A cinq heures du matin, par une obscurité encore profonde, Domnin se leva très inquiet. Vêtu à la hâte, il descendit dans la cour. Rentré dans sa chambre, il prévint Éliette qu'il devait partir à l'instant pour la Caillole.

— La neige a cessé, et il me faut en profiter pour aller voir à notre montagne si notre berger Alfaric m'a obéi. Je lui avais ordonné de descendre à la plaine de la Bléone notre troupeau. Si ce sot n'est pas parti, nous risquons de perdre toutes nos vaches de faim et de froid. Mes préoccupations m'ont empêché de reposer. Ne m'attends pas avant demain ou après-demain. Sois sans inquiétude, je serai prudent.

En saisissant son mari à pleins bras, Éliette le supplie de renoncer à ce voyage. Comme il avait neigé la nuit, Beïa ne pourrait pas monter à la Caillole. Épouvantée, elle répétait :

— Tant pis pour ce troupeau ! Toi seul m'intéresses. D'ailleurs Alfaric aura bien su se débrouiller. C'est un risque bien inutile.

— Tu t'exagères le danger. J'ai assez de raison pour ne pas tenter l'impossible. Je ne voudrais pas être le héros ridicule qui meurt pour une vacherie !

Il éclata d'un rire si franc, qu'elle reprit courage et desserra son étreinte.

Penchée à sa fenêtre malgré le froid vif, Éliette vit bientôt se fondre dans l'air noir, au-dessus d'un sol blême, son hardi cavalier. Au-dessus de sa tête, le châssis d'une croisée craqua, et Lazarine, inclinée sur son allège, lui dit :

— Si Domnin n'était pas parti pour la Caillole, j'aurais voulu m'y

rendre moi-même, car, comme lui, je n'ai pu dormir en paix. Rentrez, ma chère, vous allez vous glacer.

C'était un silence absolu tout autour du Roc, la neige moelleuse étouffant tous les bruits. Les yeux levés vers la nue opaque, Éliette frissonna. Puis, en s'apercevant que la porte de communication entre sa chambre et celle de ses enfants était demeurée ouverte, elle referma vivement sa fenêtre.

A huit heures, Bernard sommeille encore avec une respiration saccadée, tandis que René et Geneviève pépient déjà. Affamé, Hubert vagit. Césarine sert les enfants. Éliette se décide à secouer Bernard qui se réveille pour tousser aussitôt à grands éclats. Il paraît accablé. Enfin, plus calme, il réclame son chocolat.

Mlle de La Roque, en venant embrasser ses neveux, prévient sa belle-sœur qu'il lui faut aller examiner leur digue du Lure.

— Le ciment n'a-t-il pas éclaté sous l'action de cette gelée? Ce serait un désastre aux premières crues, car la Fouillouse me renverserait mes quais... Qu'avez-vous, Éliette, vous semblez tourmentée?

— En effet! Bernard a cruellement toussé ce matin.

Mlle de La Roque examine l'enfant qui boit son chocolat. Souriant à sa belle-sœur, elle déclare :

— Pas bien malade, ce gourmand! A bientôt!

La matinée s'écoule pour Éliette dans la double inquiétude de l'expédition de Domnin et du malaise de son fils.

Lorsque Lazarine rentre à midi de son examen au Lure, où son ciment tient comme un roc, elle prie sa belle-sœur de l'accompagner dans la salle à manger. Éliette s'excuse de ne pouvoir déjeuner avec elle, car Bernard, dont elle a pris la température, est maintenant fiévreux.

René et Geneviève bondissent d'une innocente joie. Leur tante les emmène en reprochant à Éliette de s'exagérer l'état de son aîné, un peu enrhumé, pas davantage.

— Peut-être, Lazarine! Voyez-vous, si Domnin était ici, je serais plus rassurée.

Césarine vient prendre Hubert, dont les souples petites jambes et bras nus se tordent sur le giron rebondi de la grosse servante.

Bernard somnole toujours. Chaque fois que sa mère lui demande où il souffre, il tousse. Elle renonce à l'interroger. Son anxiété augmente avec les heures. De l'orient au couchant, des nuées fumeuses ont recouvert le ciel. La neige tombe à nouveau, peu pressée, s'arrête et le firmament obscur semble dans l'attente. Pas un bruit. Il n'y a plus ni Mont-Noir, ni Mont-Roux, ni Mont-Chauve, rien que

des monts blancs où s'étouffent les sons. Vers les vallées, c'est la grande lividité d'un paysage devenu polaire. Quelques chocards noirs comme des papiers brûlés dont ils ont le vol culbutant, viennent on ne sait de quelles ruines, et s'éloignent dans cette immensité où forêts, masures et champs sont enlinceulés.

— Je me sens perdue ! pense Éliette.

Un peu plus tard, comme l'horloge à corps de violon de la cuisine tinte sept heures, le plancher s'émeut au-dessus de sa tête, et Marie de La Roque, qui n'avait pas bougé de la journée, marche de long en large et claque dans ses mains de plus en plus vite. Elle finit par clamer :

— Bravo ! Bravo ! Bravo ! Seigneur, délivrez l'âme de votre servante, comme vous avez délivré Pierre et Paul de la prison. Ainsi soit-il !

Bernard ouvre ses paupières, et sa mère constate avec effroi que ses yeux sont injectés de sang.

— Souffres-tu?

Il secoue la tête d'un air de doute. Elle le tâte. Il semble privé de toute sensibilité.

— Ne viendrez-vous pas dîner ce soir avec moi, Éliette?

Rentrée dans la chambre de sa belle-sœur, Lazarine, penchée sur le petit malade, déclare qu'il ne souffre que d'un gros rhume. De la chaleur, la diète, de l'iode et de la patience. Rien d'inquiétant.

— Vous en parlez à votre aise, Lazarine. J'ai repris sa température. La fièvre monte. N'étant pas mère, vous ne pouvez comprendre ma peine.

Mlle de La Roque répond avec émotion qu'elle s'imagine très bien, au contraire, son attitude avec les enfants qu'elle regrette de ne point avoir. Elle ajoute :

— A la vérité, ma chère amie, je n'éprouve pas plus le besoin de manger que vous-même. Puis-je vous aider à garder mes petits neveux? Disposez de moi.

Un peu plus tard, Lazarine vient s'occuper elle-même d'Hubert, de René et de Geneviève qu'elle couche et endort. Éliette la remercie. Croyant à un congé déguisé de sa belle-sœur, désireuse de se trouver seule, Lazarine se retire après avoir déclaré qu'elle reste à sa disposition pour tout ce dont elle pourrait avoir besoin. Demain matin, elle l'espère, Bernard, bien reposé, aura recouvré sa belle mine coutumière.

La nuit commence, opaque et muette. Le Roc, arche perdue sur son mont Ararat, semble renfermer les seules vies de cette terre. Tout à coup, Éliette appuyée sur le lit de Bernard, en un cauchemar,

songe que Domnin est peut-être tombé dans un abîme, et qu'il y meurt étouffé sous la neige. Sa terreur la fait se mettre debout, et elle prononce à haute voix, — il lui arrive de plus en plus souvent de monologuer sans presque s'en apercevoir :

— Les feux s'éteignent ! Ah ! qu'ils s'éteignent donc ! N'est-ce pas un délire que de vouloir empêcher de s'éteindre ce qui doit cesser de briller? Pourquoi Domnin espère-t-il arrêter une marche voulue par la vie? Nous sommes les victimes de son imagination. Il ne s'aperçoit donc pas que ces atroces montagnes nous emprisonnent? Ah ! comme je les hais !

L'oreille appliquée à la poitrine de Bernard, Éliette y surprend des râles. Parfois, après des soubresauts, le malade se roidit.

— Mon Dieu ! comme j'ai peur ! C'est plus grave que ne le croyait Lazarine ! Mon amour devine ce que sa froide affection n'apercevra jamais. Où peut se trouver Domnin? Quand reviendra-t-il? Je me sens aussi anéantie que mon enfant !... Et ne suis-je pas cause de sa maladie? Cette fenêtre ouverte ce matin... Quelle imprudence ! Non ! Bernard souffrait hier soir... Mais il est possible que ce courant d'air glacé ait aggravé sa bronchite ! Je voulais apercevoir plus longtemps son père !

Les larmes coulent aux joues d'Éliette qui baise fougueusement le front enflammé de son fils. Puis elle se repent de tendresses trop vives qui fatiguent le petit fiévreux.

Douze coups sont sonnés avec une lenteur implacable par le timbre de l'horloge. Le couloir voûté prolonge leurs résonances.

« Tous dorment, ici ! Moi seule veille, pense Éliette. J'aurais dû prier Lazarine de rester près de moi. Elle s'était offerte, mais j'avais été presque satisfaite de la voir s'éloigner. Ah ! lui pardonnerai-je jamais d'avoir fait dévier la vie de son frère et la mienne? Elle en est responsable ! »

Dans le mutisme profond du manoir enlisé dans la neige, les râles de Bernard s'élèvent de plus en plus fort. Soudain, une convulsion le fait sursauter de la tête aux pieds ; le visage blêmi, ses mains crispées remontent à sa gorge qu'elles veulent ouvrir.

— Quelle horreur ! mon fils étouffe ! Au secours ! crie Éliette.

La porte ouverte, elle appelle d'une voix angoissée :

— Lazarine ! Descendez ! A l'aide !

Le plafond gémit sous le poids d'un corps et des ricanements s'élèvent. Mme de La Roque, réveillée, répète en imitant le ton alarmé d'Éliette :

— Descendez... dez... A l'aide ! Je vous en supplie... plie ! Oh ! Oh !

Exaspérée, Éliette allait ordonner à sa belle-mère de se taire, quand la porte s'ouvrit sur Lazarine, pieds nus, en pantoufles, une frileuse de laine noire sur la tête, ses yeux dilatés par l'angoisse.

— Qu'y a-t-il?

Les mains étreintes, Éliette lui répond :

— Il étouffe ! Que faire, mon Dieu ! Que faire? Sa température augmente. La teinture d'iode n'a produit aucun effet.

Avant d'examiner Bernard, Mlle de La Roque prie sa belle-sœur de ne pas s'énerver. Ses larmes ne soulageront pas son petit malade. Soulevant un peu l'enfant, Lazarine écoute sa respiration, constate la couleur violâtre de son teint, et dit enfin d'une voix sombrée :

— Il lui faut un révulsif plus énergique !

Agenouillée devant le lit, Éliette, livide, demande :

— Une pneumonie ! Vous craignez une pneumonie, n'est-ce pas? Dites-moi toute votre pensée ! C'est atroce, dans cette solitude !

— Je suis là, il me semble, Éliette ! Voyons, ma pauvre petite, du sang-froid ! Je vais m'occuper de ce sinapisme. De grâce, gardez votre calme. Je reviens dans quelques minutes.

L'expression sévère, Lazarine s'éloigne d'un pas régulier. Ensuite Éliette entend courir dans le vestibule Césarine suivie du vieux Vincent, qui racle des talons le dallage. Accoudée au châlit, elle ne quitte plus du regard son fils, qui, lorsqu'il étouffe, bondit les mains tendues.

— Quelle horreur ! se lamente-t-elle ! Stupides maladies ! Pourquoi frappent-elles ces innocents? De quoi es-tu coupable, pauvre petit? Je le crains, tu paies l'erreur de tes parents. On ne devrait pas fonder une famille dans des conditions impossibles. Tu souffres comme le plus obscur des petits manants du moyen âge, et tu ne vas pas être mieux secouru que lui, parce que tu vis dans un isolement presque égal.

— Maman ! ma... appelle Bernard relevé, les yeux exorbités, noir de congestion.

Il piétine frénétiquement et veut s'élancer dans la place. Terrifiée, Éliette le saisit. Il s'effondre, inanimé, ses yeux clos comme aspirés à l'intérieur de sa tête et sa bouche largement ouverte n'expire plus l'air que par saccades.

— Bernard se meurt ! s'exclame Éliette avec des sanglots, lorsque Lazarine, accompagnée de Césarine une lanterne au poing, revient avec un sinapisme qui fume sur son lit d'ouate et de mousseline.

Au cri déchirant de sa belle-sœur, Mlle de La Roque tremble un peu. Puis elle se ressaisit et prononce froidement :

— Découvrez-moi la poitrine de Bernard ! Et, de grâce, taisez-

vous !... Césarine, allez chercher d'autre bois, et veillez au feu de cette chambre.

La servante, qui regarde le malade avec plus de curiosité que de pitié sincère, obéit à cet ordre.

Du revers de sa main, Lazarine tâte le degré de chaleur du sinapisme qu'elle pose enfin sur le corps de Bernard. Au brûlant contact, l'enfant réagit en bondissant.

— Là ! là ! mon cher petit ! Il faut souffrir un peu pour guérir.

La voix de Lazarine est devenue très douce. Éliette essuie nerveusement ses yeux, afin de constater les effets produits par le cuisant remède.

— Vous ne m'avez pas répondu, tout à l'heure, Lazarine ; une bronchite n'aurait pas cet effet foudroyant. Vous craignez une pneumonie?

— Je ne sais pas, ma pauvre amie. C'est bien possible.

Mlle de La Roque paraît enfin s'inquiéter parce que la rubéfaction, qui torture l'enfant, n'améliore guère l'état de sa respiration. Alors, elle murmure :

— Je regrette autant que vous l'absence de mon frère, Éliette. Patience, ma chère amie !

En essayant d'arracher le sinapisme qui le brûle, Bernard veut crier et ne peut faire entendre qu'un sifflement horrible. Sa mère, hagarde, s'écrie :

— Non ! Non ! plus de patience ! Assez de patience, Lazarine ! Puisque nous ne pouvons rien pour soulager Bernard, envoyez chercher un médecin ! Tout de suite ! Hier, aux premiers symptômes, j'aurais dû le réclamer.

— En pleine nuit, par cette neige, Éliette, un docteur? C'est impossible ! Nous sommes obligés d'aller chercher M. Rargues à trente-deux kilomètres du Roc. Huit lieues en montagnes, par les ténèbres, ce n'est pas à tenter. Si Domnin était ici, lui qui risquerait volontiers son existence pour Bernard, vous répondrait qu'il faut attendre le jour. Deux heures viennent de sonner.

— Deux heures seulement. Mais c'est fou ! s'écrie Éliette. C'est insensé !

— Expliquez-vous. Je ne vous comprends pas, ma chère.

— J'entends par là que c'est insensé de vouloir élever une famille au Roc, Lazarine. Bernard risque la mort, alors que, dans n'importe quelle ville, nous serions déjà rassurés.

Assombrie, Mlle de La Roque se cambre, les bras croisés. Éliette, qui croit voir une provocation dans cette attitude, se récrie violemment :

— Si je perds mon fils, son père, plus soucieux de son troupeau que de ses enfants, encourt une grave responsabilité. Et je n'oublierai jamais non plus, Lazarine, que vous avez forcé Domnin à donner sa démission d'officier pour tenter cette stupide aventure.

Très pâle, Mlle de La Roque cille des yeux ; sa bouche s'ouvre, elle la referme et reste silencieuse. En son admirable maîtrise d'elle-même, elle dit enfin avec la plus parfaite douceur :

— Ma pauvre amie, la douleur vous égare. Est-ce que nos parents ne nous ont pas élevés ici, Domnin et moi?... Il s'agit maintenant, non pas de sangloter et d'insulter le ciel ou votre famille, mais de combattre le mal avec nos petits moyens. Dès le jour venu, quand nous aurons la certitude de pouvoir passer, dussé-je partir moi-même, nous ramènerons le docteur Rargues. Par pitié, du calme ! Et soignez votre fils ! Il faut de nouveaux enveloppements. Je vais m'en occuper.

Sa belle-sœur éloignée, Éliette s'étreint les mains, puis, prosternée sur son enfant dont elle baise le front ardent, elle sent sa haine du Roc grandir. Pourquoi ont-ils accepté de s'y faire emprisonner, Domnin et elle? Jadis enjoué et passionné pour les œuvres de l'intelligence, son mari, devenu morose, ignore maintenant tout du monde civilisé.. Une trop grande fatigue physique finit par éteindre l'esprit le plus vif. Le voilà, le feu éteint ! Quelle dérision de vouloir entretenir une flamme matérielle, quand le foyer spirituel se meurt !

— Oh ! mon Dieu ! les râles de Bernard augmentent... Non ! ces souffles horribles ne sortent pas de sa poitrine. D'où viennent-ils?

Éliette s'approche de la fenêtre. Une tempête de nord-ouest s'est levée et les cheminées du manoir gémissent comme des gorges humaines. Puis une averse de neige fondue cingle les persiennes. Une nouvelle terreur angoisse Éliette. Cet orage n'empêchera-t-il pas de se rendre chez le docteur? Puis la vision de Domnin, égaré en montagne, et risquant l'avalanche, la terrifie. Il n'y a pas de doute, son mari, trop audacieux, est tombé dans un gouffre. Ses abominables visions se précisent. Là-bas, Domnin perdu à tout jamais ! Ici, Bernard à l'agonie ! Ah ! pays infâme ! Roc, caverne maudite ! Mais n'est-elle pas un peu responsable de son malheur? Domnin, fiancé, lui avait dit : « Plutôt que de renoncer à vous, j'abandonnerai le Roc. » Pourquoi avait-elle cédé? En résistant à Domnin, elle le sauvait lui-même de la vie la plus pénible et la plus décevante... Toujours la nuit ! Et la tempête s'enrage ! O misère !

Éliette revient se pencher sur son fils. L'enfant porte ses doigts à sa gorge qu'il semble vouloir traverser, et il noircit.

« Comme il souffre ! mon Dieu ! Il agonise, et je ne puis rien, rien ! Et je suis seule ! »

Sa porte rouverte, Éliette appelle :

— Revenez vite, Lazarine ! Pourquoi m'avez-vous quittée? Mon enfant se meurt ! Ah ! Lazarine ! Lazarine !

Il semble à la mère infortunée que la présence de sa belle-sœur et son autorité en imposeront à la maladie.

Ce n'est pas Lazarine qu'elle voit accourir dans le couloir enténébré, mais la grosse Césarine, son falot d'écurie dressé à bout de bras.

— Mademoiselle est partie avec Joachim le bouvier, annonce-t-elle.

— Partie? M'abandonner !

Les yeux d'Éliette lui dévorent la figure, et ses traits expriment l'horreur.

— Oui, mademoiselle m'a dit comme ça : « N'importe comment, si Joachim m'accompagne, dussé-je enfoncer dans la neige jusqu'aux genoux, j'atteindrai toujours Meyronnes, où l'abbé le Maure voudra bien, pour l'amour de Dieu, envoyer quelque paysan monté à mulet chez le médecin ».

Les paupières écarquillées d'Éliette se referment progressivement. Sept kilomètres dans les ténèbres, en montagne, pour atteindre le bourg ruiné ! Pourra-t-elle parvenir à son but?

Aucune pitié pour sa belle-sœur. Elle estime que Lazarine paie une rançon nécessaire. Elle apprendra ce qu'il en coûte d'habiter son Roc.

— Entretenez le feu, Césarine. Du bois ; encore d'autres rondins ! On meurt de froid dans cette hideuse maison.

Quand les flammes embrasent la pièce, la domestique, assez indifférente à la douleur de sa maîtresse, se retire. René et Geneviève, réveillés, crient :

— Maman ! J'ai peur ! Maman !

Maintenant, l'ouragan secoue sur leurs gonds volets et portes du manoir, et à chaque coup de tête du monstre, les menuiseries vibrent plaintivement. Devenues des flûtes de Pan, les cheminées rendent des sons aigus d'une mélancolie poignante. Le jour ne luit pas encore ! Brassée par les « fados » des Alpes, la neige en tourbillonnant s'écrase avec un bruit étouffé.

— Domnin ! Lazarine, parmi ces rafales ! C'est la mort !

Devant les hideuses images de son imagination, Éliette se cache les yeux sous les paumes, car elle voit réellement, là, devant elle, Domnin et Lazarine en danger. Puis elle revient à Bernard qui râle, et l'embrasse frénétiquement. Hélas ! pourquoi l'amour d'une mère ne peut-il pas ressusciter son fils à l'agonie?

— Oh ! lumière ! Maman ! Peur ! Peur ! Viens ! Viens ! Maman !

Elle doit courir vers René et Geneviève, les rassurer et les supplier de se taire. Mais ils pleurent, soupçonnant un drame épouvantable. Brusquement, Éliette défaille. Elle saisit la pomme de pin du petit lit de Bernard pour ne pas se renverser sur le tapis avec l'effroyable angoisse de croire que, pendant son évanouissement, Bernard pourra mourir.

« Il ne faut pas que je perde conscience, songe-t-elle. Je reste le seul secours de mon fils. »

La vue encore vacillante, l'ouïe hallucinée, confondant les bruits de la tempête avec les râles du malade, elle gémit :

— Oh ! mon Dieu ! inspirez-moi ! Secourez-nous !

Sans en avoir eu conscience, Éliette a clamé à pleine voix sa supplication. Alors, Marie de La Roque, peut-être à plat ventre sur le plancher de sa chambre, et qui voit sans doute cette scène de désolation, crie :

— *Kyrie eleison! Christe eleison!* Partez de ce monde, âme chrétienne au nom de Dieu le Père tout-puissant ! Ah ! Ah ! Ah ! Au trot ! Enlevez ! Enlevez ! Fouettez ! Merci, cavalier ! Toujours plus loin ! Sauvons-nous ! Au galop ! Au galop !

Et la démente commence de danser au-dessus de l'enfant à l'agonie. Éliette songe à monter chez Mme de La Roque pour l'obliger à l'immobilité et au silence. Elle y renonce à l'idée de l'abominable lutte à laquelle elle serait obligée. Alors, en présence de Bernard bleuâtre, arc-bouté sur les reins, qui résiste de toute sa vigueur à l'asphyxie, Éliette, affolée et perdant le commandement de sa volonté, maudit à pleine voix le Roc et son pays sauvage.

A ces vociférations, Marie de La Roque répond :

— *Dies iræ! Dies illa!* Une valse, général? Volontiers. *Dies iræ! Dies iræ! iræ!*

Aussitôt Éliette se tait, honteuse d'un misérable transport qui l'égalait presque à cette pauvre démente.

Sept coups retentissent à l'horloge, et leurs sons lui arrivent mêlés à la rumeur de l'ouragan.

« Il fait donc jour? pense-t-elle, exaltée. Le jour ! Quelle délivrance ! »

Elle rejette les volets sur leurs arêtiers. Une clarté blafarde, qui émane plutôt de la neige boueuse que du ciel noirâtre, éclaire faiblement. Et encore que l'aspect des montagnes soit désolé, sa poitrine se dilate, parce que c'est le jour, et que nos yeux comme nos esprits ne peuvent s'accommoder que de lumière. Elle fait taire René et Geneviève, qui vocifèrent en enfants inconscients, et se rapproche de Bernard. Son petit Bernard lui paraît maintenant jaunâtre. Ses doigts violacés frissonnent. Il bondit soudain avec des spasmes.

Une bourrasque rabat avec un bruit de bois cassé l'un des volets. Après avoir frémi au choc, Éliette regarde. La neige soufflée sur la montagne forme des vagues qui déferlent, pourchassées par le mistral. Épouvantée, elle se représente Domnin et Lazarine aveuglés par ces tourbillons et perdant le sens de leur direction. Étouffés, ils tombent ; ces blanches houles les ont bientôt recouverts ! Elle s'aperçoit mourant elle-même de douleur à la suite de cette catastrophe.

Agenouillée, elle essaie de prier et n'y peut point parvenir, le cœur aride et haineux. Oui, elle hait ! Trop de misères, trop d'angoisses finiraient-elles par éteindre piété et amour? Bernard se plaint. Plainte inarticulée, sifflement de pauvre oiseau écrasé ! Que faire !Que faire? Mon Dieu !

Enfin des pas précipités retentissent. Elle bondit vers la porte et l'ouvre violemment. Une statue blanche au visage écarlate la regarde avec des yeux d'épouvante.

— Enfin, toi ! crie-t-elle. Il me semblait que je ne te reverrais pas !

— Ma pauvre chérie, si je n'avais pas eu la chance d'apprendre, avant d'atteindre la Caillole, qu'Alfaric, mon berger, avait eu le bon esprit de mener son troupeau dans la plaine de la Bléone, je ne me trouverais pas au Roc ce matin ! Et pourtant, je suis revenu de toute la vitesse de Béïa. De pénibles pressentiments me hantaient. Césarine vient de m'apprendre tes craintes. Mon cher petit Bernard !

Laissant tomber de ses épaules son manteau chargé de neige qu'en son angoisse il avait gardé pour courir aussitôt jusqu'à sa chambre, Domnin va s'agenouiller devant son fils. Son examen lui serre le cœur.

— Dieu ! quelle respiration haletante ! Je pars trouver un médecin.

— Lazarine est allée à la recherche du docteur Rargues. N'as-tu pas rencontré ta sœur?

— Ma sœur? non ! Il est vrai que j'ai suivi le chemin du Lure en venant de la Caillole. Pourtant j'aurais dû l'apercevoir. A bientôt.

— Non ! Je te défends de m'abandonner !

Éliette avait saisi son mari à pleins bras. Elle reprit avec un visage d'épouvante :

— Tu ne peux savoir tout ce que j'ai souffert. Je te croyais perdu dans un abîme. Ah ! mes horribles réflexions à la vue de notre enfant malade ! Reste ! D'ailleurs, Lazarine ne saurait tarder à rentrer. Tu ne hâterais donc pas l'arrivée du médecin !... Du bruit ! On marche ! C'est elle !

Boueuse, trempée, glacée, Mlle de La Roque, épuisée, pénétrait dans la pièce. Les yeux dilatés, elle demanda tout bas :

— Eh bien ! Bernard? Du mieux?

— Hélas !... Mais le docteur, Lazarine? Le docteur?

— Je le précède ! L'abbé Le Maure a généreusement voulu se rendre lui-même à mulet chez M. Rargues, qui, en ce moment, doit être en route...

— Toi, Domnin? Je ne m'attendais pas à te trouver.

Et Lazarine donne à son frère une accolade dont la violence prouve son anxiété. Puis elle va se pencher sur Bernard dont les étouffements la peinent jusqu'aux larmes.

— Je ne puis rester ici, comme indifférent aux souffrances de mon pauvre petit garçon, déclare Domnin d'une voix lamentable. Il me semble que si je courais au-devant du médecin, il arriverait plus vite. Je pars.

Mais Éliette rattrape son mari et l'arrête presque avec brutalité :

— Je ne veux pas ! Je te défends désormais de nous abandonner dans cette maison exécrée que nous quitterons aussitôt Bernard guéri. Promets-moi que nous partirons?

M. de La Roque considère avec désolation sa femme douloureusement exaltée qu'il essaie de calmer. Elle repousse ses tendresses en lui disant :

— Tu ferais mieux de sauver ton fils ! Tu nous mets dans la situation abominable de périr sans secours. Ressuscite donc Bernard si tu le peux? Quant à moi, c'en est fini de supporter de pareilles angoisses. Ma résolution est prise ! J'emporterai Bernard ! J'emporterai mes petits ! Tu es prévenu !

Domnin s'efforce tendrement d'apaiser Éliette. Il la leurre même de mensonge. Eh bien ! oui, c'est entendu, ils enverront leur fils dans un pays au climat plus clément, et ils l'y accompagneront eux-mêmes.

— Jure-le-moi? Et nous ne reviendrons plus au Roc !

— Je te le promets.

— Si tu m'abuses, prends garde à toi !

Un peu après onze heures, dans une accalmie de l'orage et au moment même où un frêle rayon du pâle soleil hivernal traverse la voûte enfumée du ciel, un homme épais et placide, le docteur Rargues, très essoufflé par sa course à travers la neige, pénètre dans la pièce. Éliette le supplie avec frénésie de sauver son fils.

— L'exaltation de Mme de La Roque m'inquiète. Éloignez-la et ne la quittez pas. Laissez-moi seul avec Mlle Lazarine.

... Et pendant deux jours, le médecin lutte contre la mort qui s'était déjà installée dans les poumons de l'enfant. Par ses enveloppements, ses bains, ses révulsifs, il l'en chasse difficilement. Enfin, le troisième jour, Bernard respire plus librement. Alors M. Rargues, comme un bon fonctionnaire son service terminé, reprend son manteau en disant :

— Rentrons chez nous !

Et devant la simple grandeur de ce médecin montagnard qui, pour d'humbles honoraires, consent à risquer lui-même sa vie, Domnin, Lazarine et Éliette l'embrassent tour à tour. Étonné de leurs effusions, il rougit, intimidé :

— Jamais pareille reconnaissance ne m'avait été témoignée chez nos paysans, dit-il naïvement. Ils paient mes visites comme ils achètent un mouton ou un habit sans être tenus à remercier le marchand, bien au contraire ! A la vérité, je fais mon métier de docteur comme vous celui d'agriculteur, pas davantage.

L'absence.

Quand, au retour de la gare de Digne, où il avait installé sa famille dans le train de Nice, Domnin rentra dans le manoir, il lui trouva le creux et la détresse d'un hypogée. Absente, Lazarine se trouvait au Lure, où elle préparait les reboisements du prochain automne. Quoiqu'il fût attendu à Fontcalde, afin de s'entendre avec ses tâcherons, Domnin resta sur sa terrasse. C'était la première fois, depuis huit ans, qu'il demeurait oisif. Il pensa :

« On dirait qu'en moi le ressort a brusquement cassé ! Je m'en aperçois : ma famille, c'est le présent, l'avenir, mon tout ! Sans mes enfants, bien souvent, j'eusse été tenté de renoncer à cet effort pas toujours récompensé. Mais quand je regarde leurs têtes blondes, je réfléchis que si je me suis sacrifié, ils récolteront ce que j'aurai semé. »

L'après-midi, après s'être décidé, sur les remontrances de Lazarine, à se rendre à ses prairies, il remonta vers le Roc. Pendant le dîner en tête-à-tête avec sa sœur, il lui avoua sa déception. Parce que les terrains à l'ubac (1) avaient été trop mouillés et trop refroidis, les herbes n'avaient pas poussé. Il faudrait en arriver à cultiver le sainfoin qui réclamait des engrais chimiques. Nouveaux frais. Ainsi la pauvreté perpétuelle.

— Dans le présent, rétorqua Lazarine, mais plus tard !... Et j'aime mieux un présent amer avec de l'espoir, qu'une facile existence aux dépens de l'avenir. Quand, après neuf ans de préoccupations, tu me dis : « Et nous restons pauvres ! » Pardon ! Il faudrait s'entendre sur cette pauvreté. Si nous n'avons pas de titres en banque, aujourd'hui nos hypothèques purgées, le domaine nous reste quitte et net !

(1) Versant nord.

Les yeux ardoisés de Mlle de La Roque brillaient d'un plaisir farouche.

— Ah ! comme tu as bien la mentalité d'une villageoise, Lazarine ! Du moment que tu possèdes un gros morceau de terre, tu te réjouis. Ce bonheur ne me semble pas aussi évident qu'à toi.

En se levant de table, la vieille fille reprit avec un sourire de compassion :

— La tristesse de la séparation te fait divaguer ce soir, mon pauvre ami. Demain, tu te ranimeras. Bonsoir. Il me faut maintenant aller vérifier nos comptes de quinzaine, puisque, par son départ, Éliette qui s'en chargeait m'en laisse le souci.

Domnin fut sur le point de protester contre l'insinuation qu'il croyait surprendre. Maussade, il laissa sa sœur s'éloigner. Il s'aperçut alors par hasard dans une glace et s'examina sans complaisance. Il trouva sa figure durcie et trop hâlée déjà gravée sur le front d'une profonde ride en croix. Sa silhouette, moins svelte, lui parut s'alourdir.

« Et je n'ai que trente-six ans ! A la cinquantaine, je serai lourd comme un laboureur. J'aurais dû continuer à faire des armes et monter plus souvent à cheval. Il me faudra me surveiller. »

Préoccupé, il songea ensuite :

« Éliette m'aime-t-elle encore, ou bien son amour conjugal n'est-il plus qu'une habitude... ou même que soumission?... A Digne, il me parut qu'elle me quittait bien aisément ! »

Attristé, Domnin sortit du manoir au moment où sa mère, à sa croisée ouverte, appuyait son visage aux barreaux de bois qu'il avait été obligé d'y faire placer, dans sa crainte de la voir se jeter dans le vide en une minute d'hallucination. Le cœur serré à l'aspect de la livide face de Marie, il lui offrit doucement d'aller la chercher afin de la promener un peu.

Il fut étonné de son acceptation, car elle lui refusait toujours ses sorties. Sa mère à son bras, il fut douloureusement affecté de sa marche cassée. Elle haletait, épouvantée comme un pauvre oiseau de nuit jeté sur une aire ensoleillée. Son épaule serrée contre celle de son fils, elle regardait passionnément, de la terrasse où ils étaient parvenus, les feux qui s'allumaient au crépuscule dans l'espace.

— Est-ce beau? Êtes-vous contente, mère?

— Non ! Je ne suis pas contente, répondit-elle lugubrement.

Le bras tendu dans la direction du phare de la Garoupe dont le clin d'œil éblouissant la fascinait chaque fois qu'il reparaissait, elle lui souffla :

— Conduis-moi là-bas !

Pour lui complaire, il commença de descendre avec elle la prairie

en pente. Mais avant même d'avoir atteint le chemin de Meyronnes, Marie fléchit à son coude, le dos voûté et se plaignit :

— Je suis trop vieille aujourd'hui... demain, n'est-ce pas, nous recommencerons sans nous arrêter.

— Demain, mère, répondit-il les larmes aux yeux en la ramenant au banc de la terrasse.

Mme de La Roque s'y assoupit aussitôt, et Domnin examine avec ardeur le feu de la Garoupe qui lui rappelle Éliette et ses enfants, arrivés au bord de cette Méditerranée fortunée. Il les envie. Pourquoi ne se trouve-t-il pas avec eux? Quel absurde devoir le retient sur ce maudit domaine, où il ne sait plus sourire. Il évoque sa joyeuse jeunesse en Afrique. Quelles années exaltantes il connut comme officier saharien ! Les cent burnous de pourpre de ses spahis brillaient au soleil comme cent étendards de zaouïa au-dessus du sable fauve de l'Erg. Et l'infini devant eux ! Il pouvait continuer cette carrière heureuse, mais les sophismes de Lazarine l'avaient envoûté...

Domnin regarde sa mère endormie dont le visage, à la clarté lunaire lui paraît d'une tristesse poignante, et il se souvient alors de la réflexion d'Éliette la nuit où Bernard avait risqué la mort faute de secours :

— Peut-être votre mère, transportée dans des pays plus vivants et heureux, eût-elle guéri?

Soudain, la pensée de vendre le Roc le traverse. Les anciennes objections de Lazarine ne sont plus valables. Libéré de ses hypothèques, remis en valeur, délivré des ravages de la Fouillouse, le Roc représente maintenant une valeur respectable !

Mme de La Roque rouvre des yeux argentés au clair de la lune. Obsédé par ses imaginations, Domnin ne peut se retenir de lui dire :

— Chère maman, demain, nous irons là-bas, et nous resterons parmi ces belles lumières ! Voulez-vous?

La malade soupire :

— L'air me tue ! Quel froid ! Rentrons !

Tandis qu'il la ramène vers le manoir, Domnin réfléchit ardemment aux moyens de réaliser une vente avantageuse du Roc.

Juste au moment de pénétrer dans le noir vestibule, Mme de La Roque résiste :

— Non ! Non ! Pas au cachot ! Que t'ai-je fait? Toi, un fils, allons donc ! Geôlier !

Et il faut que Césarine et Vincent viennent à son aide pour porter la démente surexcitée qui crie :

— Parricide ! Parricide !

Enfin, Lazarine avertie accourut, et elle eut assez d'autorité pour rassurer sa mère et la décider au repos.

Cette nuit entière, Domnin rêva qu'officier à Tunis, il avait logé sa famille dans un vieux palais arabe à céramiques persanes. Un jet d'eau chantait sur une triple vasque de marbre blanc dans un patio à colonnades. Et ses enfants s'ébattaient dans le bassin comme des cyprins roses.

Au jour levant, Domnin déconcerté en se retrouvant au Roc, et attristé de ne pas recevoir le baiser matinal d'Éliette et de ses enfants, frissonna, bien que la journée fût tiède.

— Quel vide ! murmura-t-il.

En lui apportant son déjeuner, Vincent le prévint que Bérenger Sercomanens avait failli mourir seul, la veille, dans sa cabane du Jasse. Un « enguentiaire » (1), Bayle, de Salignac, l'avait sauvé, pour un moment, en l'enduisant de ses pommades de sorcier. En reprenant connaissance, Sercomanens avait réclamé M. de La Roque pour une affaire d'importance : « Qu'il ne tarde pas d'une heure, il y va de mon repos éternel, » avait déclaré le moribond.

Aussitôt Domnin fit seller Beïa et partit pour le Mont-Chauve, car il avait de l'estime pour ce paysan. Béranger habitait le piton du Jasse, qui s'élevait comme une verrue de cinquante mètres sur la joue formidable de la montagne. Par son labeur, ce Bas-Alpin avait aménagé cette excroissance rocheuse ; à force de la fouiller et de la concasser, il avait créé un petit pré maigre où deux brebis pouvaient se nourrir. Il habitait une masure à face d'homme malheureux avec ses lucarnes en yeux vairons et sa porte cintrée qui bâillait comme une bouche. La charpente en était couverte de lauzes (2) qui débordaient comme des visières de casquette, la façade. La montagne menaçait d'écrasement cette humble arche d'un pauvre homme en rébellion contre la stérile barbarie de cette nature.

Domnin poussa l'huis de mélèze et trouva l'octogénaire sur un grabat de lavande. Son visage étroit aux doux yeux de baudet brilla d'une espérance passionnée à la vue de M. de La Roque.

— L'enguentiaire m'a ressuscité, s'écria-t-il, mais juste assez pour régler mes affaires. J'avais besoin de vous, car vous serez mon légataire universel.

Domnin eût ri, s'il n'avait pas éprouvé au contraire une profonde émotion de l'offre naïve du vieillard.

— Monsieur de La Roque, reprit le bonhomme, vous qui êtes

(1) Sorte de rebouteur sorcier qui soigne avec des onguents.
(2) Dalles de schiste.

maintenant un vrai cultivateur, vous savez quelle peine on éprouve à voir gaspiller son bien. Je vous dis cela rapport à mon pic du Jasse. J'ai fini par remplir sa combe de terre. J'en ai monté des milliers de charretées sur mes épaules, et maintenant j'ai gagné mon demi-hectare. C'est un travail capable, je pense ! Faire pousser le pain là où ne fleurissait que le genévrier ! Eh bien ! je ne veux pas, qu'une fois mort, mes yeux d'esprit puissent voir mon petit champ abandonné à la veille du jour où l'on pouvait l'ensemencer. Soignez-le, monsieur de La Roque. Je vous le donne, et chaque été, quand vous dépiquerez son blé, pensez au bonhomme qui porta sur son dos, pendant un demi-siècle, sa terre en haut de sa montagne, quand les lâches de ce pays se laissent rouler comme des tonneaux vers les plaines. Est-ce accepté, monsieur de La Roque? Vous avez ma parole !

Touché par la grandeur candide de ce montagnard, Domnin lui assurait que son champ serait soigné, quand la porte s'ouvrit sur les plus inattendus des visiteurs : une jeune femme en robe de soie écourtée sur ses bas transparents, petits souliers vernis et chapeau à vaste panache de plumes d'autruche, un homme en jaquette cintrée gris souris, bottines fauves à empeignes de drap beige, régate de soie à énorme anneau d'or et canotier à ruban cerise. Ces jeunes gens ressemblaient à Sercomanens : même profil aigu, mêmes yeux en amande, mêmes mentons en galoche, mais avec un air évaporé, d'ailleurs plein de séduction. La présence de M. de La Roque parut les gêner. Affectant la consternation, ils murmurèrent :

— Père, on a su votre maladie. Alors on vient vous voir. Depuis deux jours on est en route. Marseille, c'est loin d'ici !

— Pas assez loin ! gronda Sercomanens.

Tourné vers Domnin, le vieillard expliqua :

— J'avais commis la faute de prendre femme vers la cinquantaine, et j'en obtins ces poulains-là ! Je croyais assurer des travailleurs à mon bien ! Allez voir ça ! Dès leur majorité sonnée, ces espèces-là, m'échappant au nom de la loi, m'ont quitté pour la ville. Leurs petits becs ne pouvaient s'accommoder de mon grain. La terre était trop basse, et leurs faibles cœurs sautaient à gravir la montagne.

— Oh ! père ! pouvez-vous dire ! se récrient les élégants jeunes gens.

— Taisez-vous, clame Sercomanens, l'index levé d'un air solennel. Je le répète, veaux blancs, monter, c'est trop dur pour vos museaux. Le monde d'aujourd'hui craint les hauteurs, et il lui faut des villes bien « plainières » ! Nous, les anciens, n'étions jamais trop près du ciel. Eux autres se plaisent en captivité dans leurs « Grands Magasins »,

où l'air puant tuerait les mouches de ces montagnes. Hors d'ici, André ! Va-t'en, Henriette ! Vous étiez arrivés me croyant déjà mort, pour ramasser mes quelques écus ! Vous m'avez abandonné quand je vous suppliais de continuer ma terre. Hors d'ici ! Je vous chasse parce que vous m'avez fui, jadis, lâches ! Et ce n'est pas vous qui mangerez les « rayoles » (1) à mon repas funéraire. Mes précautions sont prises. J'ai enterré le magot. Jour de Dieu ! J'aime mieux l'offrir à la montagne qu'à vous !

— Ça va bien ! Ne vous fâchez pas, père, on s'en va, répondit le commis en nouveautés. En effet, nous vous avons quitté à notre majorité, Henriette et moi, parce que votre effort nous semblait inutile, ridicule.

— Répète donc? prononça Sercomanens livide de fureur.

— Eh bien ! oui, je répète que vous vous êtes épuisé toute votre vie pour rien du tout ! A quoi sert-il de déployer pareil courage sur ces montagnes de pierre, sans routes ni chemins de fer, quand il y a tant de bonnes terres à prendre en plaine et tant de situations plus avantageuses dans les villes?

— Bon Dieu ! Entendre ça, grondait l'octogénaire prêt à étouffer.

— Et voyez-vous, mon père, des villes, nous avons mieux aperçu que vous vous trompiez, et qu'il ne sert à rien de casser vos tas de cailloux dans ces montagnes d'infortune pour trouver à peine de quoi entretenir votre garde-manger. La culture, c'est maintenant une grosse affaire avec des machines, des surfaces commodes à remuer et des capitaux. Comme nous n'avions rien de tout cela, ma sœur et moi, pour ne pas rester deux misérables mal récompensés de leur effort, nous avons imité les milliers de Bas-Alpins qui nous avaient précédés à Marseille, Grenoble ou Nice, et nous ne regrettons pas d'être plus heureux que les gens qui s'obstinent à gratter un sol qui ne veut pas nourrir son homme.

— Assez ! Va-t'en ! Ah ! si je pouvais, je te cognerais !

Comme ils hésitaient encore, et qu'Henriette, les larmes aux yeux, suppliait son père de lui permettre de le soigner, Sercomanens lui cria :

— Hors d'ici ! Tu m'as habitué à vivre sans toi ! Je mourrai mieux sans ton museau fardé ! Ah ! mon Dieu ! donnez-moi la force de leur lancer ce banc à la tête.

— Adieu donc, mon père, riposta la jeune fille avec une expression mélangée de douleur et de fureur. Vos injures prouvent bien qu'il ne reste plus de cœur dans la poitrine des paysans de votre sorte.

(1) Beignets provençaux.

Vous en arrivez à n'aimer que votre terre et vous haïssez vos enfants. Vous n'êtes plus des hommes ! Emportez-les donc dans l'autre monde, vos champs !

— Henriette, j'y coucherai toujours mes os, et je ne les quitterai pas, et ils ne m'abandonneront pas comme vous, misérables ! Assez parlé ! La porte, ou venez donc plus près de moi, vous faire assommer avec le dernier coup de force de mon corps. Alors, vrai Dieu ! je mourrai content !

Après un regard horrible au moribond, les élégants employés sortirent. Par la porte restée ouverte, Domnin aperçut quelque temps leurs silhouettes étranges. Sur ce farouche Mont-Chauve, le commis en jaquette cintrée et la jeune modiste qui se piétait sur ses petits souliers à trop hauts talons, afin de ne pas se laisser entraîner par la pente, paraissaient deux jouets comiques.

Domnin allait refermer le vieil huis de mélèze, quand un prêtre au profil aquilin, sa soutane relevée en capote de fantassin, l'abbé Lemaure, et le docteur Rargues, guêtré, pénétrèrent dans la masure. La voix sonore du curé de Meyronnes, une voix de montagnard habitué à « hucher » les Bas-Alpins aperçus sur leurs montagnes, éclata :

— Ah ! çà ! Sercomanens, je vous trouve habillé et la mine encore gaillarde ! Vous allez signer un nouveau bail de neuf ans avec la vie et le travail, mon brave.

— Non, monsieur Lemaure ! Cette fois, le contrat ne sera pas renouvelé, et M. le docteur va bien se rendre compte qu'il n'avait pas à se déranger pour un squelette de ma sorte.

Le médecin palpa le corps de l'octogénaire qu'il trouva enduit de la pommade au goudron de l'enguentiaire. Après avoir mis l'oreille sur son cœur, il se releva d'un air morose, sans prononcer une parole.

Sercomanens redressé pour l'auscultation, s'étendit sur son grabat de lavande en disant :

— Compris ! Le suif manque au chandelier. Tout à l'heure, j'ai donné ma dernière flambée pour chasser les deux corneilles de malheur venues de Marseille s'abattre sur mon grenier.

— Comment, c'étaient vos enfants, ce monsieur et cette dame en beaux atours?

— Oui, mon fils et ma fille s'étaient mis en gris souris et rose, afin de mieux honorer mon enterrement ! Hein ! cette belle idée, gronde le moribond. Je les maudis ! maudis ! maudis !

— Sercomanens, il faut pardonner, déclara sévèrement l'abbé Lemaure. Allons ! j'ai besoin de vous parler !

Domnin vint alors serrer les mains du vieillard en lui offrant

l'hospitalité du Roc. Il ne pouvait pas demeurer seul au Jasse.

— Rassurez-vous, monsieur de La Roque, je ne quitterai pas Sercomanens, avertit le prêtre.

Et le médecin ajouta :

— Je resterai le temps nécessaire.

— J'ai votre promesse, monsieur de La Roque, prononça le moribond. Soignez mon champ !

Tandis que Beïa l'emportait vers son domaine, Domnin pensait dans le trouble :

— Sercomanens mérite-t-il une admiration absolue? Je crois qu'il faudrait y apporter quelques réserves. Ne fut-il pas héroïque aux dépens de son cœur?... Est-ce que, par hasard, moi-même, dans mon amour d'agriculteur, j'aurais tendance à sacrifier ma femme et mes enfants à ma propriété? Les blâmes de Mme Terville seraient-ils fondés?... La passion de la terre m'inclinerait-elle à la dureté et à l'égoïsme, si fréquents chez les paysans? Non ! Je ne crois pas mériter de reproches, et il ne faut pas que la mère d'Éliette prétende me faire sacrifier mon devoir. La vie ne doit pas être la partie de plaisir imaginée par mon excellente belle-mère. Pauvre Sercomanens ! Lui s'est peut-être torturé pour un idéal ridicule?... Allons ! dans un mois, Éliette et mes chers petits reviennent. Nous passerons un heureux été au Roc.

Le mois s'écoula, puis une semaine encore. Au quinze juin, Éliette n'avertissait pas de son retour. Domnin lui écrivit une lettre pressante. Ce fut Mme Terville qui répondit. Après avoir rassuré son gendre sur la santé de Bernard qui redeviendrait un vigoureux garçon s'il pouvait prendre des bains de mer tout cet été, elle l'avertissait que les médecins s'inquiétaient de l'état de langueur d'Éliette. Épuisée par ses grossesses rapprochées, les horribles craintes éprouvées pendant l'effrayante nuit de la broncho-pneumonie de son fils avaient provoqué chez elle une neurasthénie qui réclamait de longs soins et surtout un changement de milieu. Rien ne devait lui rappeler ses angoisses. Sa guérison ne serait assurée qu'à ces conditions.

Au désespoir, Domnin lut cette lettre à Lazarine, qui conclut à quelque exagération de Mme Terville.

— Je vais me rendre moi-même à Nice, afin de me faire une opinion personnelle.

A son étonnement, sa sœur lutta contre son projet. Ne serait-il pas plus sage d'accorder un nouveau mois de convalescence à sa femme et de vacances à ses enfants?

— J'aime trop Éliette pour temporiser, répliqua-t-il, mécontent.

Sur l'instant de son départ, Mlle de La Roque en embrassant de ses lèvres sèches le front de son frère, lui conseilla de n'acccueillir qu'avec défiance les propos de Mme Terville...

— Et surtout, rentre vite, Domnin, nous sommes en retard pour la fenaison.

A Nice, Éliette, livide d'émotion, et très nerveuse, témoigna d'abord une joie si vive de retrouver son mari, qu'il pensa, rassuré :

« Mes craintes étaient heureusement vaines, mais sa santé exige des ménagements. Accordons-lui encore quelques semaines de soins chez sa mère. En août, elle sera capable de se retrouver au Roc. »

A peine lui avait-il fait part de ses intentions, qu'Éliette parut frappée d'horreur.

Plein de douleur, Domnin s'exclama :

— Tu ne m'aimes plus !

A ce cri, elle l'embrassa fougueusement en lui avouant que c'était le Roc qu'elle haïssait en souvenir des tortures souffertes la nuit où Bernard avait failli mourir faute de secours. Et maintenant, elle ne pouvait plus considérer un de ses enfants sans penser que s'ils revenaient habiter cette maison perdue, ils y succomberaient. C'était tenter le sort ! Il lui était donc indifférent de les voir risquer leur vie sur cette hideuse montagne?

Alarmé de la surexcitation de sa femme, il tenta vainement de la persuader qu'elle exagérait beaucoup les dangers de leur situation. Peu convaincue, elle répétait :

— Ce n'est pas ta faute. Pourquoi s'entêter à vivre en cet affreux pays abandonné. Si je n'avais pas pour toi l'amour le plus absolu, crois-tu que, cent fois déjà, je n'eusse pas fui ce Roc de désolation !

Blessé, Domnin, par pitié pour sa femme, gardait le silence, mais la vacillation de ses yeux disait son humiliation et sa rancœur.

Mme Terville, aux aguets, étant entrée à ce moment comme par hasard dans la chambre de ses enfants, affecta la plus vive surprise de trouver Domnin chez elle, lui manifesta son amitié et entreprit aussitôt de le décider à quitter le Roc. Il fallait en finir avec ce cauchemar. Il était maintenant possible de céder avantageusement la propriété mise en valeur par le mérite de son gendre. Il viendrait s'établir en ville où, grâce à ses relations, elle lui trouverait une situation avantageuse.

— Oui ! Oui ! Expéditeur dans une banque ou agent d'assurances, repartit-il amèrement. Je ne suis pas un homme de l'espèce de votre frère Louis. Il me faut l'action et le commandement. Soit ! je vous laisse encore Éliette, mais dans un mois, je viendrai la reprendre, elle et mes enfants.

— Entendu ! *manu militari*, railla Mme Terville.

Lorsqu'il fut dans le train qui le ramenait à Digne, il se rappela le tiède baiser d'Éliette au moment de son départ.

« Elle s'est lassée, songea-t-il. Plus d'affection ! Une habitude qui s'émoussera par l'absence et par les entreprises de mon aigre belle-mère... Mais je saurai leur imposer ma volonté ! Hélas ! impose-t-on sa volonté d'être aimé? Quel sombre avenir en perspective ! Une famille dolente autour de soi, subissant mes résolutions mais sans amour !

... L'austère figure de Lazarine s'illumina de satisfaction au retour de Domnin. Il comprit alors ce qu'elle avait redouté.

Et leur vie de labeur obstiné recommença. Levé dès l'aube, couché assez avant dans la nuit, Domnin, suivant l'expression populaire, « se tue de travail », afin de n'avoir point trop à penser. En effet, le labeur physique, exagéré, anéantit l'esprit. M. de La Roque est devenu semblable aux millions de paysans qui, besognant seize heures par jour, étonnent les spirituels citadins par l'obscurité de leurs âmes. Comment les laboureurs, tout le jour courbés sur leurs sillons, pourraient-ils prendre conscience d'un ciel qu'il faut voir, front relevé, dans le loisir de la contemplation? Aussi tant que l'ère de la machine ne viendra pas secourir les agriculteurs, ils demeureront les esclaves de la glèbe redoutable.

... Juillet, puis août, puis l'automne s'écoulèrent sans amener le retour d'Éliette et de ses enfants. Les docteurs prévinrent eux-mêmes M. de La Roque de la grave dépression nerveuse de sa femme. Comment aurait-il pu protester? Enfin Mme Terville, et jusqu'à Louis d'Espagnac adjurèrent Domnin de renoncer à ce domaine, cause du malheur de sa famille. Des acquéreurs se présentèrent de leur part.

En octobre, sur l'avertissement de Domnin qu'il irait prendre Éliette et ses enfants pour les ramener au Roc, Mme Terville répondit à son gendre que, s'il voulait lui enlever sa fille, malade, pour la laisser mourir sans soins sur son affreuse montagne, elle réclamerait la séparation judiciaire.

A cette menace, Domnin ulcéré écrivit à Éliette :

« J'ai peine à croire que votre mère vous ait consultée, car j'en éprouverais une misère infinie. Néanmoins, dans ce cas, je demanderais et obtiendrais mes enfants qui ne sauraient être confiés à la mère qui abandonna son foyer. »

Une dépêche d'Éliette répondit :

« Nous arriverons à Digne demain. »

Avec une joie grave, M. de La Roque courut chercher sa femme et ses enfants en gare. Quand il étreignit Éliette, celle-ci lui chuchota :

— Sans toi, ma vie n'avait plus de sens. Me voici, malgré...

— Plus un mot, ma chérie, interrompit-il. Puisque tu me reviens, tout est bien et tout est oublié !

Lazarine reçut sa belle-sœur comme l'enfant prodigue. Jamais pareil festin n'avait été servi dans la salle à manger, et les enfants, d'abord contraints, au sortir de la radieuse lumière de Nice, par les ténèbres du vieux manoir, conquis par la gourmandise, s'égayèrent, puis s'endormirent sur leur digestion laborieuse. Alors Lazarine, suivant son immuable coutume, entraîna sa belle-sœur et son frère devant le grand foyer du Roc. Ils en regardaient pensivement les flammes, lorsque Mlle de La Roque dit sourdement :

— Chère Éliette, que ne tenterais-je pas pour vous rendre la vie plus aimable dans cette maison? Je comprends aujourd'hui combien l'isolement du Roc, qui ne me coûtait pas, car on ne souffre ou ne désire que par comparaison, pouvait vous paraître sévère... davantage, peut-être : angoissant, cruel. Je vous prie donc de me pardonner mon injustice. Habituée à la vie aimable, joyeuse et vivante des villes les plus délicieuses, vous pouviez, malgré votre affection pour Domnin, vous plaindre de notre existence farouche. Et la vieille fille austère que vous étiez obligée de fréquenter devait vous sembler le symbole de ce pays sans sourires. Puissé-je maintenant m'égayer un peu pour vous témoigner mon affection !

— Vous n'aviez aucune excuse à m'adresser, Lazarine, répondit Éliette, qui prit sa belle-sœur entre ses bras avec une tendresse qu'elle ne lui avait jamais témoignée. Sans se dégager d'une étreinte qui la ravissait, Lazarine qui avait toujours dû refouler au fond de sa grande âme un amour jamais partagé, demanda très bas :

— Et maintenant, Éliette, croyez-vous pouvoir rester ici sans regrets?

A cette question, Éliette, retournée vers son mari, appuya sa tête sur sa poitrine en lui disant :

— J'ai fini par me rendre compte qu'il y a de faciles bonheurs méprisables et des vies d'abnégation bien récompensées.

Ils demeurèrent encore quelques instants en contemplation silencieuse du feu. L'horloge tinta dix coups. Alors Lazarine s'étant levée, prononça d'une voix tendre, bien singulière chez elle :

— Maintenant, retirez-vous, mes chers amours !

Et enlacés, avec des pudeurs de jeunes époux, Domnin et Éliette séparés depuis tant de mois, regagnèrent leur chambre.

... Et la vie du Roc recommença laborieuse, utile et sévère.

Un cinquième enfant naquit : Marguerite, ainsi nommée parce qu'elle avait vu le jour pendant la floraison des pâquerettes d'avril.

La délivrance.

Le torrent de la Fouillouse enfin éteint, permet à Domnin des reboisements. Sur le plateau du Béron, acquis à vil prix de paysans en fuite, il crée un vaste verger de pommiers, poiriers et cerisiers au milieu des monts dénudés.

Un après-midi de mars que Lazarine et Domnin procédaient à une plantation d'arbres, Césarine vint avertir avec un air d'effroi Mme Éliette qu'elle venait de trouver Mme de La Roque aussi blanche que son drap, et les yeux clos.

Étant aussitôt montée à la chambre de sa belle-mère, Éliette la vit étendue, habillée, sur son lit à colonnes. Comme elle s'inquiétait de sa santé, Marie ouvrit ses paupières et demanda :

— Qui êtes-vous, pour m'adresser cette question?

Éliette ayant essayé de se faire reconnaître, la démente repartit :

— Non, vous n'êtes pas la personne que vous vous imaginez et la maîtresse du Roc. Vous n'êtes qu'une malheureuse prisonnière comme moi. Mais d'abord, Éliette de La Roque, puisque vous vous dites dame de La Roque, expliquez-moi donc ce qui m'est arrivé. Donnez-moi ce miroir, s'il vous plaît. Je le veux! N'hésitez pas, ou je le prendrai moi-même! Merci! Dieu! Je suis une horrible créature, très âgée. Figurez-vous que, tout à l'heure, j'ai senti comme un lien se briser dans ma tête et je me suis réveillée. Étais-je endormie depuis cent ans comme la Belle-au-Bois-Dormant? Moins heureuse qu'elle, j'ai vieilli d'un siècle pendant mon sommeil, et je me retrouve ramollie comme une poire blette. Mes membres sont déjà morts, et le corps est froid. Il n'y a plus en moi que la cervelle à fonctionner. Asseyez-vous donc, Éliette de La Roque, l'autre Mme de La Roque vous y convie, car en cette maison, c'est une succession indéfinie de « madame de la Roque » pour leur plus grand agrément. Ah! La Roque au Roc! Il serait encore plus juste, ma chère, de dire : « Un roc sur la pauvre Roque! » Ah! ah!

Stupéfaite de la volubilité de Marie et de l'ordre de son discours, Éliette examinait ses yeux brillants et nets qui semblaient prouver la raison la plus lucide.

— Prenez cette chaise à mon chevet, Éliette, car je voudrais vous poser quelques questions sur les événements survenus depuis mon sommeil. Attendez donc. Je crois me souvenir d'avoir été mariée à un gentilhomme d'apparence assez trompeuse, car jamais son esprit ne réussit à sortir de sa belle enveloppe. Bernard vivait d'une vie

tellement intérieure, que personne ne pénétra jamais assez au fond de son hypogée pour savoir si l'on y aurait trouvé une âme ou du vent ! J'incline pour le vent, encore que je ne l'aie jamais entendu souffler.

Donc Bernard m'ayant épousée à Marseille, me tint dans ce Roc où il vécut en gentilhomme bien élevé, un peu chasseur, un peu pêcheur, un peu agriculteur. Comme il était lettré, il lisait même son journal... Il me laissait pour distractions, le silence, l'abandon, l'ombre et ce paysage si vaste, Dieu merci ! que son infini donne de l'occupation quand on veut en suivre tous les accidents !... Alors j'ai dû m'endormir. Mais il me semble, Éliette, qu'en mon sommeil, j'ai crié, appelé. Est-ce exact? J'ai rêvé que, quoique endormie, je hurlais parfois à travers ma fenêtre, afin d'entendre ma voix répercutée, faute d'autres voix ! Est-ce possible? J'ai aussi rêvé que je dansais ou jouais avec l'imagination d'une fillette. Est-ce croyable? Voyons ! Répondez? Pourquoi ce trouble? Pourquoi votre effroi? Je vous fais donc peur? Me croiriez-vous insensée? Or, je vous jure que personne n'a plus de raison que moi en cette maison où l'instinct seul vous mène tous. Attendez donc, la mémoire me revient complètement. J'ai une fille, un fils, une belle-fille, des petits-enfants ! Allez me chercher tout ce monde-là ! Allons ! Madame de La Roque, vous qui continuerez la dame de La Roque que j'étais, dépêchez-vous, car je pourrais bien succomber à une crise de mon vieux cœur usé. Tout à l'heure, votre servante me crut morte. Voyons ! Pressez-vous, ma chère ! Et envoyez un serviteur à Meyronnes, chez l'abbé Lemaure. Allez donc ! Rendez-moi ce dernier service, afin qu'un jour, une de vos belles-filles vous procure une mort aussi agréable que la mienne.

A cette épouvantable allusion de sa belle-mère, Éliette, terrifiée, perd soudain conscience et tombe.

Penchée sur son lit dont elle avait saisi une colonne pour se soutenir en sa faiblesse, la mourante observa sa belle-fille inanimée avec une ardente curiosité. Puis elle appela.

Quand Domnin et Lazarine, angoissés, pénétrèrent dans la chambre de leur mère, ils aperçurent Éliette évanouie, renversée, bras ouverts. Sa main tendue sur elle, Marie prononça :

— Elle dort à son tour, ne la réveillez pas !

Puis, attirant sur son cœur Domnin et Lazarine bouleversés d'émotion, Marie de La Roque ajouta :

— Soyez les bienvenus, mes chers geôliers, vous venez enfin me délivrer !

Les feux brillent.

Deux années s'étaient écoulées depuis la mort de Marie. Par ce soir de juin, au long crépuscule, les paysans de l'entourage du manoir s'étaient rassemblés à la cuisine afin d'y boire le vin toujours offert aux hôtes de hasard. Leur dîner retardé par les longs travaux de l'été, terminé, Domnin et sa sœur entrèrent dans la cuisine, tandis que les enfants couraient rejoindre, sur la route de Meyronnes, les onze garçons et filles de Jacques Gréolières et les sept enfants de M. Lestellec, le nouveau maître de Forcol. Leurs cris de joie annoncèrent leur rencontre.

A la vue de M. et Mlle de La Roque, les montagnards attablés leur portèrent des santés retentissantes, burent d'un seul coup, puis reposèrent leurs verres d'un seul geste dont le choc fit sonner la table. Cette politesse accomplie, ils s'entretinrent gaiement, car, curieux paradoxe, ces Bas-Alpins, égaillés dans leurs montagnes farouches, sont, par essence, avides de société.

Le bossu Benamet, monté haut sur pattes comme un coq maigre, avertit M. de La Roque de son nouveau métier : portefaix. Il avait découvert que son dos infirme, formant crochet naturel, lui permettrait d'y poser tous les fardeaux.

Le berger Montmeyan, qui évoquait un capucin chauve en sa limousine de bure, signala que le Jasse de Sercomanens était occupé par Lougourdan, un colonial, natif de la commune, qui, après avoir fait dix fois le tour du monde, était rentré dans cette maison solitaire, afin d'y mourir en douceur.

— J'approuve Lougourdan, parce qu'il ne fait rien, là-haut, que de manger sa pension ! s'écria Ganagoble le braconnier. Mais concevez-vous ces gens qui nous arrivent des villes avec leurs enfants pour labourer le sol? La maladie du travail ronge les bourgeois du temps d'aujourd'hui ! Ah ! Mademoiselle Lazarine, vous aurez beau me regarder noir, vous ne m'empêcherez pas de dire qu'à votre place, je ne me serais pas donné tant de tracas.

Touchant de son bâton la tête du braconnier, François Beauvezer, l'annonciateur des lunes, gronda :

— Tais-toi, Ganagoble, l'esprit en moi veut parler !

Son front bosselé levé vers la voûte, le rustique prophète, sa barbe agitée comme un éventail au mouvement de sa bouche, reprit avec force :

— J'aperçois au fond des villes les gens en marche qui remontent

vers nos crèches. Au manoir d'Escal, M. Gréolières vient d'installer sa nichée de onze grands lapins qui grattent la terre à croire qu'ils veulent trouer de part en part les Alpes. A Forcol, le monsieur breton Lestellec et ses poussins de couvée, raniment les masures abandonnées de ce hameau. Les paysans partent, les citadins viennent, explique-moi ce renversement des choses?

— Ah! pauvre annonciateur, tu as perdu ta lune, sous les nuages du ciel, railla le braconnier. Laisse donc parler notre enguentiaire Bayle!

Ce paysan au profil de gypaète et cheveux longs redressés en queue de coq sur la nuque, s'était levé. Il portait sur le dos le bissac contenant ses onguents magiques au saindoux, goudron et sucs végétaux, dont il fermait les plaies, calmait les douleurs, fortifiait les débiles. Un piolet au poing, son parapluie bleu de roi à la bretelle, il s'en allait clamant devant les seuils :

— La maladie est un péché, bonnes gens! Guérissez-vous! Laissez faire votre enguentiaire.

Bayle prononça d'un ton solennel :

— Oui, les temps changent. Depuis mon enfance, nos montagnards ne faisaient que glisser des hauteurs vers les plaines. Aussi des paroisses de huit cents âmes comme Meyronnes tombaient à deux cents. Or, voici que les messieurs qui n'avaient jamais tenu les mancherons d'une charrue grimpent sur nos Alpes, tandis que nos Alpins dégringolent à leurs cités. Est-ce naturel?

— Non! cria Beauvezer, l'index levé vers le ciel.

— Eh bien! mon annonciateur, reprit Bayle, je suis pour quelque chose dans ce rappel des hommes.

— Ah! par exemple, « enguentiaire », comment ça? s'exclama Canagoble, moqueur. Avec quel miroir attires-tu ces alouettes?

Bayle tendit à bout de bras un pot d'onguent et prononça gravement :

— Au temps de la peste de Milan, pays d'origine de mes ancêtres, un Bayle possédait un secret que nous nous sommes transmis de père en fils. En ce temps-là, toutes les maisons de Milan, vidées par la mort, l'on pouvait croire à la ruine de cette ville. Eh bien! mon ancêtre enduisait du pouce avec une miette de sa pommade, les seuils, et, le mois qui suivait, des familles, accourues de partout, rouvraient portes et fenêtres. Et Milan ressuscita!

Tourné vers Lazarine, l'enguentiaire continua :

— Voilà une douzaine d'ans, mademoiselle, j'avais graissé le porche de votre Roc en invoquant M. Domnin, et celui-ci vous est resté!

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est une vérité, déclara l'annonciateur des lunes, exalté.

Les clameurs des vingt et un enfants réunis emplissaient la cour et le verger du Roc d'allégresse.

Éliette, qui pénétrait dans la cuisine, ayant entendu l'explication de l'enguentiaire, lui demanda de sentir son onguent.

— Il fleure les herbes, Bayle. Je crois respirer l'arome des mauves, scabieuses, marguerites ou coquelicots récemment coupés.

Inclinant sa tête, l'enguentiaire dit solennellement :

— L'amour devine tout !

Puis il sortit silencieusement. A chacune de ses enjambées, ce montagnard avait le jet de cou d'un oiseau en marche. Son parapluie bleu de roi à la bretelle barrait son dos voûté.

— Voilà un homme capable ! prononça Beauvezer le bras tendu dans sa direction. N'avait-il pas ressuscité Sercomanens, mort tout seul en son Jasse, depuis la veille? Le lendemain, il parlait à M. de La Roque, à notre curé et au médecin qui peuvent en témoigner.

A cette audacieuse affirmation, Ganagoble rit d'un rire semblable au jappement d'un braque, puis s'écria :

— Allons ! bonnes gens, remerciez M. de La Roque et suivez-moi. Au nid ! Au nid !

Domnin, Éliette et Lazarine accompagnés de leurs hôtes rustiques, arrivèrent sur la terrasse, d'où ils aperçurent les enfants du Roc, de l'Escal et de Forcol, qui s'amusaient avec des cris passionnés au jeu des barres. Et il eût semblé, à les entendre, que de la délivrance d'un prisonnier imaginaire, le sort du monde eût dépendu. Montmeyan, Beauvezer, Benamet, Marius Ganagoble et les autres paysans considéraient ces jeunes bourgeois avec étonnement.

Un trait d'or rouge cernait le Mont-Chauve. Des lagopèdes piaulaient dans les blés verts. A la cime des châtaigniers, quelques tétras à queues fourchues se silhouettaient sur le sang du ciel. Parmi les buissons d'épine-vinette, pinsons, gros-becs et linottes jacassaient, pressés d'exprimer mille avertissements avant la nuit. Sorties par les lucarnes, des chauves-souris commencèrent de danser leur quadrille.

Les appels et les rires des vingt et un enfants semblaient plus éclatants dans l'obscurité grandissante.

Arrêtés devant le parapet, les Bas-Alpins continuaient d'observer avec stupéfaction cette ardente jeunesse.

— C'est à ne plus rien reconnaître à ce pays, prononça Benamet. On le croyait fini, et il ressuscite par tous ces jolis oiseaux-là !

— Et des oiseaux des villes venus aux champs, fit Ganagoble, ce n'est pas ordinaire !

— Tout de même, s'écria Montmeyan, si les paysans quittent le pays, qu'est-ce que ces bourgeois deviendront sans nous? Ils sont ici parce que nous y sommes. Nous disparus, il faudra bien qu'ils s'en aillent.

— Je crois que tu te trompes, mon ami, repartit Domnin. Si les paysans nous quittent, ce que je regretterais beaucoup, non seulement les bourgeois demeureront, mais ils arriveront plus nombreux des villes, parce que l'agriculture devient une industrie. C'en sera bientôt fini des pittoresques mas où les familles villageoises vivaient à grand'peine des maigres rendements de leurs terres. Ingénieurs et chimistes les remplaceront. Le départ des paysans pour les usines semble donc préparer la reconstitution des grands domaines.

— Soit, monsieur ! Mais grands comme petits domaines ne pourront point se passer de nos bras, déclara Montmeyan en donnant un coup de son bâton au dallage.

Domnin lui répliqua :

— Les machines, ces hommes de métal, remplaceront les hommes de chair. Bientôt nous posséderons des outils qui centupleront le travail des bras ou l'effort des bœufs. Une seule tête intelligente produira, en un jour, le labeur d'un tâcheron pendant un mois. Meyronnes et les autres bourgs abandonnés de leurs villageois peuvent crouler, soyez-en certains, nos belles campagnes de France seront, non seulement sauvées, mais connaîtront, avant une génération, une prospérité inouïe, quand les hommes d'élite pourront gouverner librement le sol.

Avec un petit ricanement, Ganagoble s'inclina et dit :

— Et avant une génération, vos bourgeois seront devenus eux-mêmes des paysans. Faudra bien ! Le travail et le pays l'exigent. Le bonsoir à vous, monsieur de La Roque !

A cette riposte du braconnier, Éliette eut un petit frémissement en considérant avec inquiétude son mari et Lazarine, forts, lourds et roides en leurs vêtements sans élégance.

L'annonciateur des lunes, attristé, s'écriait :

— Les astres ne m'avaient pas révélé vos paroles, monsieur de La Roque ! Dieu vous garde !

Benamet, Montmeyan, Ganagoble et leurs compagnons suivirent leur prophète, et quoiqu'ils n'eussent pas bien compris Domnin, la mélancolie courbait leurs têtes. Ils pressentaient que c'en serait bientôt fini du règne des laboureurs à l'ancienne mode.

Exaltés par leur jeu, les vingt et un jeunes de La Roque, Gréolières ou Lestellec continuaient de bondir, chanter et rire dans le paysage tragique des monts enténébrés.

En écoutant ces voix fraîches, Éliette, appuyée au bras de son mari, lui dit d'un air heureux :

— Tu pourras te moquer de la découverte que je viens de faire, car elle est trop évidente, c'est que la mélancolie des campagnes tient à leur silence. Le plus beau des paysages, sans maisons habitées, reste triste à pleurer. Nous ne pouvons l'aimer que lorsque nous y apercevons des visages. Si les villes modernes réellement hideuses nous paraissent encore acceptables, elles ne le doivent qu'à l'intensité de leur mouvement.

Sur un temps de silence pendant lequel Éliette songeait avec peine à sa mère toujours furieuse contre ce qu'elle nommait : la folle tyrannie de son gendre, Domnin, comme s'il devinait les pensées de sa femme, lui demanda :

— Me pardonneras-tu jamais de t'avoir obligée à cet exil?

Elle lui repartit avec un sourire :

— Entends nos enfants, c'est ma meilleure réponse.

Plus sérieuse, elle ajouta :

— Je souhaite maintenant les machines annoncées qui te délivreront des fatigues qui t'exténuent.

— Tu as raison, accorda-t-il. Notre avenir meilleur dépend du génie des inventeurs qui délivreront les pauvres bêtes de somme que nous restons trop souvent encore.

Claquant alors dans ses mains, Domnin héla ses enfants qui se séparèrent de leurs amis et regagnèrent leurs chambres sur un dernier cri :

— Bonsoir ! A demain ! A demain ! Bonne nuit !

Les noires murailles du Roc, qui répercutaient les clameurs délirantes des joueurs, recouvrèrent leur paix songeuse. Des étoiles myriadaires scintillaient sur l'émeraude sombre du firmament.

Un peu plus tard, Domnin et Éliette, au bras l'un de l'autre, rentrèrent au manoir. Ils y trouvèrent Lazarine agenouillée sous le rabat cintré de la cheminée haute comme un porche. Elle dressait avec piété le dôme de cendre sur le feu du Roc qu'on ne laissait éteindre que le vendredi saint pour le rallumer au jour de Pâques.

Charles Géniaux.

FIN

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE RAPPROCHEMENT ITALO-ESPAGNOL

On a fait beaucoup de bruit autour du rapprochement italo-espagnol, beaucoup trop de bruit. Un journal, qui ne brille pas toujours par le sang-froid, s'est mis à publier des listes de cuirassés, de torpilleurs, à rendre jaloux Homère et son dénombrement des vaisseaux. Pour un peu on aurait cru que les deux dictatures sœurs n'attendaient que le signal de lord Curzon pour se précipiter sur nos dépouilles. Tout cela est d'un goût déplorable et ne correspond ni à des réalités, ni même à des possibilités.

D'un autre côté, des gens à qui l'expérience de Napoléon III au Mexique, entreprise au nom du panlatinisme, n'a encore rien appris, se sont écriés d'un air farouche : « Le voilà bien, le bloc latin, mais il se fait sans nous. Halte-là ! Comment? Fonder un bloc latin sans que la France y participe? C'est un scandale. Vite, dépêchons-nous de saisir la direction de cette force nouvelle, qui va modifier l'équilibre mondial. » Autre exagération. Autre marotte. Comme si toutes les politiques idéologiques, basées sur le pangermanisme, le panceltisme, le panlatinisme ne trahissaient pas surtout l'usurpation de la pensée consciente par l'automatisme verbal !

Ce qui doit nous surprendre, c'est que les visites du mois dernier n'aient pas eu lieu dix ans, vingt ans plus tôt. Elles auraient eu lieu d'ailleurs, sans le veto pontifical, particulièrement péremptoire pour un souverain comme Alphonse XIII, filleul de pape et premier magistrat, comme on disait en 1789, d'un pays où le catholicisme est

encore religion d'État. Du jour où ce veto est tombé, il ne restait plus qu'à prendre date. C'est ce qu'a fait le roi d'Espagne. La visite a été accélérée, mais à peine, par la conformité des deux dictatures, encore que M. Mussolini, avec une sorte d'emphatique dédain, ait tenu à marquer la différence du mouvement fasciste et du coup d'État castillan, en homme à qui les contrefaçons ne plaisent pas.

Comme on pouvait s'y attendre, les entrevues ont été des plus cordiales. En fait, rien de significatif n'a été dit. On se cherche. On se tâte. Il est probable qu'on se trouvera. Aujourd'hui rien, absolument rien ne sépare les deux États. Beaucoup d'intérêts les rapprochent :

1° D'abord la similitude de la position géographique : l'Italie, l'Espagne sont deux péninsules, avec, l'une et l'autre, des possessions sur la côte africaine. Il en découle une communauté d'aspirations indéniable, une similitude frappante de postures.

2° Depuis une trentaine d'années l'émigration italienne dans l'Amérique du Sud, en Argentine notamment, a pris des proportions considérables. La colonie italienne a pris là-bas une sorte de prépondérance et on a même vu un Italien d'origine devenir président de la République. Il est résulté de ce fait une foule de conséquences. Les compagnies de navigation de Gênes ont mis leur coquetterie à relier l'Europe et l'Amérique du Sud par des lignes modèles. Des rapports commerciaux et financiers croissants unissent les deux pays.

L'Espagne ne saurait en dire autant. Cependant elle compte aussi dans l'Amérique du Sud bon nombre de nationaux. Surtout depuis une vingtaine d'années les rapports intellectuels et moraux sont devenus plus fréquents entre elle et ses colonies libérées.

Or, à mesure qu'un rapprochement de fait, mais surtout moral, s'opérait entre l'Amérique du Sud, l'Espagne et l'Italie, une autre influence très matérielle, celle-là, se jetait à la traverse de ce progrès, l'influence des États-Unis, d'origine industrielle et financière. Au Mexique, en Amérique centrale, dans les Antilles, la politique du dollar a renversé de vieilles forteresses latines. Elle vise ouvertement à défoncer ce qui reste de remparts hispano-italiens. Il y a donc là un véritable danger pour nos voisins, et il est naturel qu'elles s'entendent pour y parer. Peut-être assisterons-nous de ce chef à de fabuleuses disputes. Si l'évolution actuellement en cours se poursuit et atteint sa fin extrême, il sera curieux de voir Mussolini, Primo de Rivera ou leurs successeurs, aux prises avec les hommes de Wall Street.

En quoi, pour le dire tout de suite et pour liquider ce faisant, l'incroyable chimère du « bloc latin », en quoi une pareille rivalité peut-elle bien nous concerner? Quels intérêts vitaux avons-nous à

défendre au Paraguay, en Argentine, en Uruguay, qui nécessitent notre agrégation à un bloc italo-espagnol, destiné, quelque jour, à se mesurer avec les États-Unis?

Aussi bien, dans la pensée de ses partisans français, le bloc latin aurait surtout pour mission d'entrer, autant que possible, en conflit ouvert avec l'Empire britannique. Pour une conception de grande envergure, c'est bien maigre, et deux ou trois autres remarques auront tôt fait de réduire à néant une pareille billevesée :

1° Jamais l'Espagne, qui n'a pas hésité, dans l'affaire de Tanger, à se rallier à la thèse britannique, dont le but était de fortifier Gibraltar, jamais l'Espagne, dont la souveraine est anglaise, choix qui indique des préférences politiques certaines et délibérées, ne prendra parti contre le gouvernement de Londres, dont tant de liens la rendent solidaire et à qui sa faiblesse militaire et navale interdit toute espèce de vues même relativement agressives.

2° Jamais l'Italie, qui est liée avec l'Angleterre, depuis près de cinquante ans, par des accords formels, l'Italie toute en côtes, n'oserait entrer dans une constellation rivale de l'empire britannique.

3° Il n'y a nullement besoin d'un bloc latin pour se passer, en France, du satisfecit anglais. Depuis 1919, toutes les fois que nous avons voulu agir par nous-mêmes, nous l'avons fait sans que le ciel nous tombe sur la tête. Depuis un an nous poursuivons même un but que l'Angleterre désapprouve, que l'Italie n'approuve qu'à moitié, et qui ne concerne en rien l'Espagne. Sans le concours d'aucun bloc, appuyés seulement sur nos troupes et notre bon droit, nous occupons la Ruhr et provoquons dans le *Reich* une série de réactions, qui peuvent à la longue modifier le statut de l'Europe centrale. Nos frontières terrestres monopolisent en ce moment le plus clair de notre attention et de nos forces et ce n'est pas sans raison.

Bref, quand on y regarde d'un peu près, ce bloc latin, qui fait si bien dans les catégories idéales des Solness politiciens et publicistes, ne correspond pour nous à rien de réel. L'apport italien serait mince, l'apport espagnol plus mince encore. Pour de gros dangers à courir, c'est encore nous qui devrions fournir la mise. Songe-t-on aussi quelle masse ce serait à mouvoir? Par la force des choses et des mots, il lui faudrait, à ce fameux bloc, un programme susceptible de plaire à la Roumanie comme au Venezuela, au Mexique comme à la Sicile. C'est non seulement l'empire britannique et la Société des Nations qu'il concurrencerait, mais la Petite Entente qu'il viserait à refondre. Laissons l'Italie et l'Espagne conjuguer leurs feux et leurs galènes dans le cercle borné d'où rien n'indique qu'elles aient envie de sortir. Avec beaucoup de sagesse, la presse italienne a limité la portée

du jeu. Sa première besogne a été de rassurer l'Angleterre en insistant sur la modestie de la sphère d'*italianità* dans la Méditerranée : Libye, Dodécanèse, en spécifiant aussi que personne ne regardait du côté de Malte. Je le crois bien... J'imagine aussi que le général Primo de Rivera et M. Mussolini ont été un peu étonnés du fracas européen commis autour de leurs congratulations. En tout cas, la seconde besogne de leurs officieux a été de rassurer l'opinion, en répudiant toute arrière-pensée contre la France. Le geste est gentil, mais superflu. Les deux péninsules ont assez de difficultés intérieures et extérieures à régler pour ne pas s'adjuger une nouvelle corvée à la Crispi.

On a donc dépensé de part et d'autre beaucoup de romantisme en pure perte. M. Mussolini ne peut pas déposer la moindre fleurette sur l'autel de Romulus sans qu'on l'accuse de convoiter l'empire du monde. On croyait pourtant que, depuis Rienzi, la chose ne tirait pas à conséquence. *Manibus date lilia plenis.* Les morts sont morts et l'héritage de Rome est prescrit depuis longtemps.

Le personnel de la Consulta, qui est un des plus fins d'Europe, doit sourire plus d'une fois en lisant nos périodiques. Au fond, c'est lui qui constitue la seule digue subsistante contre l'esprit de rénovation du fascisme. Tout a changé en Italie, et, reconnaissons-le, tout a changé en mieux (un mieux dont nous bénéficions d'ailleurs), sauf la politique extérieure. En 1923 comme en 1915, ou en 1881 ou en 1870, elle s'obstine prudemment à délivrer autour d'elle des gages contradictoires, que l'événement se chargera d'éclaircir. Aujourd'hui, comme sous les ducs de Savoie, la diplomatie italienne cultive la versatilité réfléchie, c'est-à-dire qu'elle reste fidèle aux grands principes de la politique d'attente, que prescrivent d'ailleurs aux maîtres de Rome la vulnérabilité de leurs frontières, l'insuffisance de leur industrie, la surabondance de leur population, toujours à la merci d'un blocus et d'une famine. Le *Heraldo* de Madrid ne s'y trompe pas : l'Italie, assure-t-il, ne peut rendre à l'Espagne que le service de développer de magnifiques et stériles lieux communs sur les races latines par l'organe de M. Mussolini. La raillerie est exagérée. Mussolini est un réalisateur de grande race, à certains égards un des cerveaux les plus synthétiques qu'on ait vus depuis Bonaparte, mais il ne peut changer la nature : or, la nature, si elle rend complémentaires sur certains points les deux grandes péninsules méditerranéennes, en fait aussi sur d'autres, en agriculture par exemple, d'âpres concurrentes. La possibilité la plus grande pour l'avenir du bloc latin est qu'il se cantonne dans la région lyrique où se meuvent déjà l' « hispano-américanisme » et la « fraternité hispano-portugaise ». On fera des deux côtés des Baléares quelques livres de plus sur le

fédéralisme... à moins que le dictateur romain, qui est un maître homme, ne trouve le moyen d'empocher au profit du fascisme indigène les réserves castillanes. En dehors de quelques démarches diplomatiques, vouées à un échec certain, on ne voit pas bien d'ailleurs à quoi cette confiscation pourrait aboutir.

Laissons donc les chercheurs de complot s'égarer, pour expliquer les discours de Rome et de Naples, dans les caves du Vatican ou les sous-sols de Westminster. La multiplicité contradictoire de ces explications prouve surtout le vide et la simplicité de l'événement. Remisons le bloc latin, tronqué ou intégral, parmi les accessoires du carnaval de Venise ou des processions espagnoles de la Semaine sainte.

Autrement intéressante serait une politique réaliste qui tâcherait d'améliorer les relations de la France avec l'Italie d'une part et l'Espagne d'autre part. La débâcle germanique a bien des effets. L'un des plus remarquables est de redonner aux peuples latins plus de confiance en eux-mêmes. La nécessité de remplir le vide diplomatique, causé par le départ de l'Allemagne, fait le reste.

La France a besoin de paix, et surtout dans la Méditerranée. Ses désirs sur ce point coïncident trop visiblement avec les désirs de l'Italie ou de l'Espagne pour qu'il naisse jamais de nous à elles un désaccord sérieux. L'Espagne a devant soi un effort merveilleux à faire, celui de la *colonisation intérieure*, entreprise que réclament ses malheureux quarante habitants au kilomètre carré, entreprise pour laquelle la France peut lui rendre d'éminents services.

Quant à l'Italie, ses cent vingt habitants brûlent au contraire de s'expatrier, au moins en partie. Beaucoup ont reçu asile en Angleterre, ou dans notre Tunisie. Cette opération ne saurait s'éterniser. En Amérique, ils s'hispanisent ; en Tunisie, tôt ou tard ils seront naturalisés. L'Italie, cela se comprend, rêve d'une expansion plus rémunératrice. Le chaos oriental, russe ou turc, lui offre justement toute liberté. Nous pouvons lui faciliter la tâche.

La moralité à tirer de cette échauffourée pourrait être que par bonheur il existe une nature des choses. S'il n'y avait que des opinions, nous serions depuis quinze jours, ou partis en guerre contre des gens qui boivent, à la fin du repas, bien tranquillement, leur café, ou partis en bombe, si j'ose dire, à la recherche d'un bloc latin dont nous ne saurions que faire. Du bon sens, messieurs, du calme, du sang-froid. Regardez un peu autour de vous...

René Johannet.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

L'auteur de *l'Equipage*, M. J. Kessel, est un jeune journaliste de vingt-cinq ans, reporter actif et bon chroniqueur. Il avait publié, l'an dernier, un recueil de nouvelles assez hallucinantes sur la Russie révolutionnaire, *la Steppe rouge*. Son second livre est un roman court, extrêmement pathétique, d'invention hardie, réalisé avec une délicatesse et un tact remarquables. Voilà un écrivain qui part vite et qui part bien. *L'Equipage* est un beau livre.

Les personnages sont aviateurs. Mais ils ne parlent pas cet argot insupportable que l'on a prêté, quelquefois, aux héros de l'air, pour nous amuser sans doute. Pas plus que vous n'y trouverez de ces vulgarités, vous ne rencontrerez dans *l'Equipage* de déclamations pacifistes ni de couplets belliqueux. Point de lyrisme facile. De la simplicité, un ton mesuré, uni, discret ; ces qualités ne sont pas communes. Et les défauts? Ce sont quelques invraisemblances, et des postulats assez difficiles à accepter. On doit faire à l'auteur un crédit un peu trop large. Mais on ne regrette pas ses avances.

Un jeune aviateur, l'aspirant Jean Herbillon, aussitôt terminée sa période d'instruction, part pour le front. Il est accompagné à la gare de l'Est par une jeune femme qu'il aime, et dont il est aimé, Denise. Est-ce Denise son véritable prénom? Jean n'en est pas sûr. Il croit son amie mariée, parce qu'elle avait oublié, un jour, d'ôter son alliance. Mais qui est son mari? Où habite-t-elle? Mystères... Si peu curieux qu'aient pu être les jeunes hommes de vingt ans qui allaient

affronter la mort et ne songeaient point à gâter leurs joies, Jean Herbillon paraît d'une indifférence excessive.

L'escadrille dont il fait partie est commandée par un capitaine de vingt-quatre ans, Gabriel Thélis, joyeux et vaillant, qui répand autour de lui le courage et la gaieté. Auprès de lui, Jean rencontre le mystique Berthier, le froid de Narbonne, qui accomplit des prouesses en pâlissant de peur, et cache sous son passe-montagne ce qu'il appelle son « visage de lâche » ; le gros Marbot... Chaque figure est évoquée en quelques mots justes, en quelques gestes. Jamais on ne sollicite notre émotion par des moyens frelatés. Nous sommes émus, pourtant, de connaître cette jeunesse vibrante, si peu vantarde, et qui, en dehors du service, ne parle jamais de la guerre. Ce sont ces hommes-là qui feront faire à Herbillon ses premières sorties au-dessus des lignes allemandes. Il livrera, en « équipage » avec Thélis, son premier combat, sans même se rendre compte du péril.

Arrive à l'escadrille un nouveau chef-pilote, le lieutenant Claude Maury. Il grisonne, il est triste, il est renfermé et préoccupé. Il ne plaît pas. On se détourne de lui. Jean seul, le benjamin, le plus tendre, a pitié de ce pauvre homme. Il va à lui, il lui offre son amitié. Claude se livre. Il confie à Jean qu'il est marié à une femme qu'il adore, et que cette femme ne l'aime pas. Le jour où Thélis veut former un nouvel équipage, toute l'escadrille refuse de s'accoupler avec Maury, qu'on soupçonne de porter la guigne. Jean se dévoue. Il sera l'observateur de Maury. Il confie à Maury sa vie... Désormais, ce sont deux frères.

Or, quand Herbillon part en permission, Maury lui confie une lettre pour sa femme, Hélène. Hélène, — c'est Denise. Extraordinaire coïncidence... Si la première vertu d'un roman est la « crédibilité », comme le prouve M. Paul Bourget, — et c'était à peu près l'opinion de Boileau, — il faut avouer que *l'Equipage* pêche gravement contre cette loi suprême. La probabilité de la double rencontre Hélène-Jean, Jean-Claude est presque égale à zéro. Mais ce *presque* sauve M. Kessel. Après tout, on a vu de si étranges choses...

Jean a le remords d'avoir trompé Claude, ignorant ; et de le tromper, une fois encore, sachant... Il n'ose plus s'approcher de Claude. Va-t-il tout lui dire, et accroître la souffrance du malheureux? Non. Il s'écarte. Claude s'en aperçoit, et devient soupçonneux. Des incidents font monter en lui, comme une marée, la méfiance. Le jour où Claude et Jean sont cités à l'ordre, Jean évite l'accolade de Claude ; le jour où Claude offre à Jean de lui prêter 8 000 francs pour acquitter une dette de jeu, Jean refuse avec horreur. Claude devine ; et pourtant il hésite à croire. Il est comme nous... Le trouble psycho-

logique des deux hommes vivant côte à côte et torturés l'un par son secret, l'autre par ses soupçons a été décrit par M. Kessel avec une véritable maîtrise.

La grande offensive de 1918 décime l'escadrille. Thélis meurt. Claude et Jean sont à bout de nerfs. Au cours d'une reconnaissance, leur avion est poursuivi par une escadrille allemande. C'est le moment que choisit Claude pour exiger la vérité. Les éclatements du moteur, les sifflements des balles et le tic-tac des mitrailleuses assourdissent les deux hommes. Claude, en plein vol, en pleine fuite, se retourne vers Jean et l'interroge du regard. Incapable de feindre plus longtemps, Jean joint les mains comme pour demander pardon. Claude a compris. Il voudrait mourir, et que Jean mourût avec lui ; il voudrait écraser son avion sur le sol. Il se souvint pourtant que ce garçon de vingt ans lui a confié sa jeune vie, qu'il l'a, seul de toute l'escadrille, accueilli, réconforté... Alors, par une manœuvre soudaine, désespérée, il échappe aux poursuivants. Quand l'avion atterrit, Claude est blessé, Jean est tué d'une balle allemande dans la tête. Cette scène, vers laquelle tendait tout le livre, est superbe.

L'Equipage est un drame rapide et puissant, préparé par un conflit psychologique et situé dans un tableau de guerre. Le drame risquait de tourner au mélodrame ; le conflit psychologique était difficile à suivre et à rendre pathétique ; le tableau militaire eût pu être un coloriage banal, comme nous en avons trop vu déjà. Pour l'adresse avec laquelle il a évité les périls, pour la loyauté des moyens qu'il a employés pour nous intéresser, il faut louer M. Kessel. Son prochain roman, s'il a les mêmes qualités et s'il est bâti sur une donnée moins invraisemblable, sera tout près du chef-d'œuvre.

Encore un jeune écrivain remarquablement doué : M. Georges Imann. Il en est à son quatrième livre. Le premier évoquait les camps de prisonniers russes en Allemagne *Sur trois cordes de Balalaïka.* Le second, qui faillit décrocher le prix Goncourt, était une dramatique peinture de l'espionnage allemand et russe en Suisse. Puis vint *l'Enjoué*, où, sous le réalisme le plus rude, fermentait l'hallucination maladive d'un Poë. Dans *le Fils Chèbre*, M. Imann semble renoncer aux prestiges de l'exotisme, aux succès qu'assure à ses dévots l'ange du Bizarre. Il a détaillé, avec une sobriété précise, avec une ironie allègre, — et quelquefois avec une sorte de colère proche de la haine, l'existence médiocre, lamentablement vide et égoïste, d'un fils de la bourgeoisie française en province. Quand on y songe, cette satire un peu poussée au noir n'est pas tout à fait de notre temps. Elle fait songer au théâtre rosse, et Dieu sait si c'est

loin... Mais dans un genre qui n'est pas tout neuf, M. Imann a fait preuve d'une finesse d'observation et de qualités de style qu'on doit louer.

Ce fils Chèbre n'est bon à rien, pas même à faire des sottises. Ame terne et grise, volonté presque abolie par l'éducation autoritaire de sa mère, il vivotera, jusqu'à sa mort sans doute, dans la maison de ses parents ; et « la capacité de son esprit se hausse » seulement à grossir son patrimoine par son économie et par de sages placements. Il n'a qu'une aventure de jeunesse, — et quelle ! Avec une pauvre fille, surnommée Clo-Clo par les habitués de la maison Baloit, à Aix... Mais lorsque Clo-Clo, vieille et malheureuse, demandera un secours à son ancien ami, le fils Chèbre, avare et, de plus, pieusement offusqué, le lui refusera...

Si M. Imann n'a voulu peindre qu'une famille de fossiles, il y est parvenu ; encore cette famille est-elle trop odieuse et, même dans ses ridicules, trop caricaturale. Si par hasard c'était une « classe qu'il avait prétendu représenter, son livre serait tout à fait injuste et périmé. La lecture en est agréable. Parfois, on retrouve un écho de la verve de Daudet ; ici, un grain de l'ironie de Maupassant ; là, un sursaut de la violence de Mirbeau. Certaines pages, d'un ton nuancé comme le déjeuner où sont invités les riches Gatimel, pour annoncer un mariage, sont très réussies. La mort de la maman Chèbre, pénible, a de l'accent.

L'auteur de *Mienne*, M. Thierry Sandre, est un lettré. Il a publié des traductions excellentes des *Amours de Faustine* de Joachim du Bellay et des *Baisers* de Jean Second. *Mienne* est son premier roman. C'est un essai de psychologie fort original, d'une audace extrême, et d'une extrême subtilité. A vrai dire, lorsqu'on a fini de le lire, — et on lit avec une curiosité proche de l'angoisse, ou de l'exaspération, les cinquante dernières pages, — on n'est pas sûr d'avoir compris. Le plaisir n'en est que plus vif. Il se prolonge... C'est une douce torture intellectuelle. M. Thierry Sandre n'est pas seul à jouer ce jeu. Les psychologues d'hier, et ceux d'autrefois, s'évertuaient à expliquer de la façon la plus claire les pensées et les volitions de leurs personnages ; mais on s'est avisé que nos âmes étaient bien plus complexes qu'on ne l'avait cru. Et nous lisons des romans dont le protagoniste ne comprend rien à rien, tout en s'acharnant à comprendre. Tel était l'amoureux d'*Aimée*, de Jacques Rivière. L'amoureux de *Mienne* est aussi inquiet et aussi peu perspicace.

C'est un jeune sculpteur. Il a fait, de vingt-quatre à vingt-huit ans, la guerre ; cela a interrompu ses expériences d'amoureux, et

nous explique qu'à trente ans, il soit un apprenti. Il rencontre une jeune femme qui, gamine de quinze ans, fut son premier amour, sa « petite bien-aimée ». Les parents avaient interrompu brusquement l'idylle chaste et passionnée. On peut admettre que cette double tendresse, refoulée, comme dit Freud, dans l'inconscient, reparaît soudain quand a lieu la soudaine rencontre, à Nice. La jeune femme est si pressée de devenir... *mienne* qu'elle dit, avec simplicité : « Je serai à vous, quand vous voudrez ». En deux jours, c'est chose faite ; et vilainement faite, à mon sens car *Mienne*, il faut le dire, est un livre assez scabreux.

Lui et elle. Ils se voient chez lui. Lui croit tout ce qu'elle lui raconte ; qu'elle est malheureuse ; qu'elle n'aime point son mari ; qu'elle fuirait si l'amour maternel ne la retenait au foyer. Il a les illusions de ceux qui aiment. Il croit que cette *Mienne* lui est prédestinée, que lui seul saura la rendre heureuse.

Ces illusions tombent, une à une. Un hasard le renseigne. Il passe quelques jours à la campagne, avec Mienne, son mari et découvre leur intimité... Je crois que Mienne, a besoin de l'amant mélancolique, dont le pessimisme originel s'est trempé de pitié dans les misères de la guerre, et qui lui lit de tendres poèmes, — et du mari qui ne réfléchit pas si longtemps.

Mais est-ce cela? Mienne est-elle une de ces vilaines âmes? Quand son amant s'est enfui, elle essaye de le reconquérir. Un jour, il apprend qu'elle s'est noyée, avec ses enfants. Suicide? Accident? Accident, sans doute... Mais M. Sandre se garde bien de décider.

Le mari, confiant, sent, après la mort de Mienne, la jalousie naître et grandir en lui. Voilà deux malheureux, par la faute de celle qui ne fut vraiment la « mienne » ni de l'un ni de l'autre. « Perfide comme l'onde. »

C'est ainsi que j'ai compris *Mienne*. Mais il n'est pas défendu de comprendre autrement ce livre mystérieux, contourné, de style assez précieux, mais d'une subtilité où se révèle un véritable psychologue.

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

L'ILLUSION DE L'OPÉRA

Nous lui avons tâté le pouls cette quinzaine, et nous nous regardions en hochant la tête. — « Il est bien bas, » disait l'un. — « Il va passer, » disait un autre. — « S'il en réchappe, il en portera les marques, » conclut un troisième. Les assauts qu'il vient de subir l'ont en effet bien déprimé : après *le Jardin du paradis* de M. Bruneau, ce fut *la Griffe* du regretté Fourdrain, et ce fut *Sainte-Odile* de M. Marcel Bertrand...

Non point que ces trois œuvres soient particulièrement damnables ; au contraire : chacune, en son genre, a ses mérites ; la première, avec son agencement très habile où l'ombre d'Andersen tire les ficelles de Scribe, la seconde avec sa brutalité vériste dont la *Tosca* et *Cavalleria rusticana* sont les marraines ; la troisième avec sa poétique sentimentale.

Mais, en vérité, la question n'est pas de savoir si M. Bruneau, ami de Zola et musicien « naturaliste », a su ou non se renouveler et faire succéder l'onction paradisiaque à la rudesse de *l'Ouragan* et de *Messidor;* — ou si Fourdrain, chantre délicat du *Point d'Argentan,* eût mieux fait de laisser à Puccini sa fanfare ; — ou si M. Bertrand est bien avisé de parler en 1923 le langage de 1860. La question dépasse les personnes et leurs qualités diverses pour aller frapper au cœur le « genre opéra ».

Si tout le malheur des hommes provient de ce qu'ils ne savent pas rester en repos, tout le malheur des musiciens de théâtre provient

de ce qu'ils ne savent pas faire taire, quand il faut, leur boîte à musique. Ils s'obstinent à croire qu'ayant habillé de sons toutes (je dis : toutes) les paroles et tous (je dis : tous) les silences d'un livret, ils ont bien mérité de ce que nos pères appelaient un opéra, et de ce que nous dénommons aujourd'hui drame lyrique. Ils ont toujours considéré qu'il était plus glorieux d'écrire un de ces opéras ou drames lyriques, chantés et musiqués de bout en bout, qu'une œuvre où la musique et le chant n'interviennent qu'à bon escient.

Cette illusion a des origines touchantes et respectables. Benoîtement, nos fabricants lyriques professent que la musique est, parmi tous les arts, l'art sacré par excellence. Depuis qu'elle est devenue le cheval de bataille des métaphysiciens et de Belphégor, elle passe pour représenter un monde supérieur et quasi surnaturel (musique des sphères, musique cosmique, musique de l'univers) : il en résulte que le compositeur d'opéra croit se hausser au rang de grand prêtre, et peu lui importe ce qu'il écrit, pourvu qu'il exerce son office d'hiérophante.

Mais aussi que de mécomptes ! Weber lui-même, pour qui la musique dramatique n'eut pas de secrets, et près duquel plus d'un maître d'aujourd'hui pourrait aller à l'école, Weber voulut aussi, il y a cent ans, accomplir le rite avec cette *Euryanthe* dont l'Allemagne musicale vient de célébrer le centenaire. Les ennemis de Weber, après le succès du *Freischütz*, allaient répétant qu'il n'était pas capable d'écrire une œuvre d'envergure et que son talent, à l'aise dans la forme de l'opéra-comique, ne saurait se mesurer avec le grand opéra. Il écrivit donc un « grand opéra romantique », un roman de chevalerie en musique, qui n'a jamais pu vraiment vivre. L'importance d'*Euryanthe* pour l'histoire musicale est considérable en raison de ses nouveautés géniales de style et d'esthétique, mais son exemple pour notre propos, qui est de dévoiler les illusions du « genre », n'est pas moins probant. Weber tomba dans l'erreur commune qui considère comme la plus glorieuse la réalisation d'un opéra « où tout se chante ». Comme s'il n'était pas aussi glorieux, de faire un bon opéra-comique. Aussi glorieux, et peut-être plus difficile. Car il y a des recettes d'opéra. Comme la tragédie, comme la symphonie, le drame lyrique est devenu une réussite, un système d'agencements qui n'ont d'autre but que de remplir à pleins bords le vase du librettiste.

Imaginons le sixième livre de *Télémaque* traité selon cette méthode aujourd'hui triomphante. « Calypso employait ses plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur de Télémaque. » Elle veut amener le jeune homme, comme disait Lemaître, à un état de langueur voluptueuse dont elle profitera, et de désir encore imprécis

qu'elle se chargera de préciser. La musique de nos gens aurait beau jeu là dedans ; elle remplirait le même office que cette nature douceâtre où Fénelon égare les amants ; elle ne serait qu'un artifice importun et ne ferait que remplacer pour l'oreille les fadeurs que la grotte de Calypso a pour l'œil.

Un Mozart ne commet pas de ces erreurs, non plus que le sévère Gluck dont l'intelligente initiative d'un éditeur, M. Robert Legouix, et d'un musicien directeur de théâtre, M. Louis Masson, viennent de faire revivre *la Rencontre imprévue ou les Pèlerins de La Mecque*. Les musicologues, et M. Tiersot en particulier, ont depuis longtemps attiré l'attention sur les opéras-comiques que Gluck écrivit de 1758 à 1764 pour le théâtre de la cour de Vienne : *la Fausse esclave*, *l'Arbre enchanté*, *l'Ile de Merlin*, *le Cadi dupé*, *le Chinois poli en France*, *Cythère assiégée* et *l'Ivrogne corrigé* (que la petite scène a fait revivre l'an dernier et dont la *Revue musicale* a publié un fragment).

L'exemple des *Pèlerins de La Mecque* montre bien quel parti un compositeur avisé peut tirer d'un texte assez pauvre, à condition de ne point le barbouiller inconsidérément de musique. L'histoire imaginée par Dancourt est la plus simplette des turqueries. Le prince Ali, réfugié de Bassora à Ormuz, courtise la princesse Rézia. Les amants décident de s'enfuir ; mais la princesse est enlevée par un pirate qui la vend au sultan du Caire. Deux ans plus tard, Ali la retrouve aussi pure qu'il l'avait laissée et le sultan magnanime leur permet de s'aimer.

Dans cette action sans faste qu'un flot musical continu ne manquerait pas de noyer, Gluck ne fait intervenir la musique que pour réveiller l'attention. Il ne cherche point du tout la profondeur, et s'il vise parfois à la finesse, il n'y atteint pas toujours. Mais il déploie une variété d'inspiration remarquable, que ne vient émousser aucun vain remplissage entre les « numéros » bien tranchés. Son âme de forestier s'exhale dans les numéros 30 et 31 (*c'est un torrent impétueux* et *un ruisselet bien clair*). Il est bouffon (numéro 2, air du Calender : *Castagno, castagna*) ou bien élégiaque (numéro 7, cantilène d'Ali : *Vous ressemblez à la rose*, ou numéro 12, air d'Amine : *J'ai perdu mon doux ramage*) ou bien gracieux (numéro 25, air de Rézia : *Maître des cœurs, achève*) ou encore, tout uniment, et très solidement, musicien comme dans l'ouverture à modulations plaisantes.

Il est certain, au reste, que les mozartiens fervents ne peuvent se plaire aux opéras-comiques de Gluck : l'humanité qui préside aux espièglerie mêmes de Mozart en est trop souvent absente, et la fantaisie y emprunte plus aisément l'aile du corbeau que celle d'Ariel. Mais que l'on se rallie ou non à Gluck auteur comique, sa méthode

est pleine d'enseignements ; et si le Trianon-Lyrique de Ch. Masson, si les éditions de M. Legouix font revivre, comme on dit qu'ils en ont l'intention, quelques autres œuvres mineures du chantre d'*Orphée*, ils auront fait plus pour la musique avec ces amusettes, que tous les grands opéras du monde avec leurs « grandes machines ».

Il y aura toujours des fabricants d'opéras. Mais il faut attendre l'arrivée du génie qui redonnera (par quel sortilège?) vie à ce cadavre. Ceux qui n'ont que du talent — ils sont nombreux aujourd'hui — feront bien de s'engager dans une nouvelle voie. Quelques-uns l'ont bien compris. C'est dans la pantomime, dans le ballet ou dans la comédie avec musique, que la jeune génération cherche et trouve des éléments nouveaux. Et quand je dis : la jeune génération, j'entends désigner non pas seulement ceux qui sont jeunes par l'âge, mais les compositeurs éprouvés qui, bien que pourvus d'un bagage considérable, n'hésitent point à le laisser au bord de la route pour tenter des découvertes et donner cours à la jeunesse de leur esprit. Stravinski, par les polémiques sans fin qu'a suscitées sa comédie musicale *Mavra*, et par le succès qui vient d'accueillir ses merveilleuses *Noces*, a démontré dès l'abord quelles possibilités recélaient ces nouvelles formes de théâtre musical. D'autre part, le succès de *l'Heure espagnole* de Ravel auprès des abonnés de l'Opéra est le signe même de cette évolution. La formule aisée et alerte d'*Isabelle et Pantalon* est un autre gage de ce renouvellement de la musique de théâtre, et la résurrection de Gounod — le Gounod d'un *Médecin malgré lui*, mais non pas de *Roméo* — en est un autre. Toutes les tentatives n'aboutiront pas, mais il leur suffira d'avoir été conçues pour gagner, mieux que le grand drame lyrique, le paradis musical.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALBERT PEYRONNET

Il y a en province des radicaux militants qui haïssent M. Poincaré. D'aucuns, nourris de documentation républicaine, lui reprochent d'avoir dans son ministère, à l'instar de Charles X, un ministre qui s'appelle Peyronnet. Ce nom ne leur dit rien qui vaille et leur semble étrangement précurseur des Ordonnances et d'une revanche du « parti prêtre ». Ces gens-là ne connaissent point M. Albert Peyronnet, ministre du Travail. Ils ont tort. M. Albert Peyronnet est une des physionomies les plus pittoresques du Parlement. Parmi les collaborateurs de M. Poincaré, il mérite d'être connu et apprécié.

Nous pouvons d'abord révéler à ceux qui ne le connaissent pas qu'il est de petite taille. L'abord est cordial, le geste vif, et il a l'air très jeune. Lorsqu'il parle, non sans inquiétude, de son âge, personne ne le croit.

C'est, par ailleurs, un spécialiste qui a fait presque toute sa carrière politique au ministère du Travail, puisqu'il fut dès la création de ce ministère, le collaborateur intime du premier titulaire de ce portefeuille. Par quelle destinée mystérieuse et compliquée, cet ancien avoué fut-il amené au cabinet de M. Viviani? Il y a toujours une part de hasard dans la destinée des hommes. Le tout est de savoir exploiter ce hasard, et de le servir. M. Peyronnet est le fils d'un proviseur du lycée de Montluçon. Au sortir du lycée, il fit son droit, et fut avoué dans la Nièvre. Rien ne semblait alors le destiner à la vie publique : c'eût été dommage : sa carrière nous montre, d'une façon à la fois amusante et sérieuse, combien il était fait pour elle. Venu à Paris, inscrit au bar-

reau, il fut choisi comme collaborateur par M. Viviani, député du V^e^ arrondissement. M. Viviani venait d'être balayé par la grande poussée nationaliste de 1902, mais songeait à la revanche. Seulement la cordialité, l'affabilité, le goût des entretiens populaires ne sont point ses qualités maîtresses. M. Albert Peyronnet possédait précisément les qualités qui faisaient défaut à M. Viviani. Il s'installa à la permanence, et fut, en quelques mois, le roi de la circonscription. Ceux qui connaissent M. Peyronnet, son inaltérable bonne humeur et sa cordiale serviabilité ne s'en étonneront point. C'est une preuve autrement éclatante de sa séduction et de son savoir-faire qu'il soit resté d'aussi longues années en plein accord avec M. Viviani, qui a l'humeur ombrageuse et parfois mélancolique, et le vocabulaire énergique, comme on sait. M. Viviani étant ministre, M. Peyronnet le seconda dans sa tâche, et se familiarisa aussi avec les rouages de cette jeune administration du Travail et de l'assurance sociale. Et voici qu'il convient de noter le second trait de son caractère et la seconde étape de sa vie. M. Albert Peyronnet, qui est compétent, adroit, appliqué, et qui pouvait espérer dès lors, étant dans la pleine maturité de son âge, jouer par lui-même un rôle politique, n'est pas pressé. C'est un philosophe délicat, qui sait qu'à chaque jour suffit sa peine, qu'il faut profiter de l'occasion et qu'il ne convient pas de violenter le Destin par une hâte de mauvais goût. Il sut attendre et n'y perdit point.

Par trois fois, il décline des candidatures municipales ou législatives dans le V^e^ arrondissement, où sa popularité était indiscutable : dans le quartier Saint-Victor, lorsqu'un radical antédiluvien, M. Sauton, mourut, et fut remplacé par M. Rollin; à la Sorbonne, lorsque M. André Lefèvre quitta Paris et alla soutenir dans les Bouches-du-Rhône la cause de la République nationale, et lorsque enfin M. Viviani, fatigué d'une circonscription trop ardente, trop exigeante peut-être pour sa mélancolique lassitude, ou pas assez docile, eut accepté dans la Creuse un siège douillet et de tout repos. Hélas, la Providence voulut alors que, par un raffinement de scrupule, M. Albert Peyronnet ne consentît point à succéder à l'homme qui l'avait accueilli naguère. Les électeurs de la Sorbonne-Saint-Victor, dépités, nous dotèrent de M. Painlevé...

La réserve et le scrupule de M. Albert Peyronnet étaient d'autant plus méritoires, que les années passaient, que son élection était certaine, et que son désir n'était pas douteux d'être investi d'un mandat parlementaire.

Ce mandat lui fut offert — confirmation de sa douce et souriante philosophie — au moment et dans les circonstances qu'il attendait le moins. Ses anciens camarades du lycée de Montluçon, au cours d'un banquet qui les réunit à la fin de 1911, lui proposèrent d'être candidat

au Sénat au mois de janvier suivant. Troisième étape de la vie de M. Peyronnet et troisième trait de son caractère. Cet homme qui sait attendre, sait aussi se décider et agir : qualité précieuse pour un ministre. Elle fut utile au candidat. Plus de trente concurrents étaient sur les rangs, tous radicaux-socialistes, au moins, parmi lesquels presque tous les députés de l'Allier et nombre d'anciens députés. Dédaignant les consécrations officielles et la pression administrative, Albert Peyronnet visita incontinent toutes les communes, et fit la rapide mais sûre conquête des délégués sénatoriaux, ralliant les uns par sa compétence, les autres par son libéralisme non sectaire. Sans rien céder de ses idées, ni rien renier de ses attaches politiques, il recueillit évidemment le suffrage de tous ceux qui étaient las de la tyrannie du vieux clan radical. Et puis, cet homme en pleine maturité donnait, par son activité souriante, l'impression toujours sympathique de la jeunesse. Ceux qui attendaient de lui l'avènement d'un esprit nouveau, conciliant et indépendant, ne furent point déçus dans leurs espérances. Le hasard ne devait pas tarder à en permettre la démonstration. Les années de guerre virent disparaître les deux autres sénateurs du département. Lorsqu'il fallut procéder aux élections de 1919, M. Albert Peyronnet restait donc seul conseiller de l'opinion. A ce moment, il lui déplut de se déclarer chef d'un parti : son rôle pendant les quatre dernières années lui permettait d'être l'arbitre de tous les partis. Il est permis de dire que, dans l'Allier, il avait la confiance et l'amitié de tous. Il en profita, dans ce département singulièrement difficile, plein de rancunes et déchiré par les factions, pour conseiller et faire réussir une politique d'union nationale, pour laquelle il sut — en ne ménageant point sa peine — obtenir une adhésion générale. Il parvint ainsi à déraciner de son département le collectivisme révolutionnaire qui s'était emparé de toutes les circonscriptions. Il réussit à faire la part des diverses nuances de l'opinion nationale, et à faire triompher la liste qu'il avait ainsi préparée. Si plusieurs des élus d'alors paraissent moins fidèles au pacte de 1919, ce n'est point sa faute, et sans nul doute il le déplore : il est permis d'attendre encore de lui, en 1924, un effort qui lui facilitera, d'ailleurs, son prestige accru de collaborateur de M. Poincaré.

Au Sénat, Albert Peyronnet continuait à s'intéresser surtout aux questions de travail et d'assistance. Mais il suivait aussi les grands débats politiques : on ne l'a jamais vu alors, dans ses commentaires, manquer de clairvoyance ni de courage, quel que pût être, sur les hommes politiques, la pression des camaraderies et l'emprise de l'esprit de parti. On l'a toujours vu aussi juger les hommes avec sûreté. Albert Peyronnet siégeait à l'extrême gauche du Sénat. Et comme certains verdicts de la haute Assemblée ont libéré alors la conscience française, il faut bien

dire que plusieurs membres de cette extrême gauche, radicaux, mais patriotes, n'ont point transigé alors avec le devoir national. Albert Peyronnet qui est un camarade fidèle, et nous l'avons dit, sentimental, y eut du mérite. Ce sénateur, qui avait dans plusieurs circonstances censuré sévèrement et sans faiblesses l'attitude du précédent ministère, fut appelé, sans l'avoir recherché, à faire partie du cabinet Poincaré.

On sait qu'il est ministre du Travail. Si vraiment la paix sociale est, en cette époque troublée, une supériorité que l'Europe peut nous envier à bon droit, le rôle d'un ministre du Travail n'est pas mince. Le ministre du Travail est chargé de l'application de la loi de huit heures. Et il est l'arbitre dans les conflits du patronat et des travailleurs. Par son expérience technique, sa souplesse, son absence de sectarisme et d'idées préconçues, et aussi par la sympathie de son accueil, M. Peyronnet est merveilleusement propre à jouer ce rôle d'arbitre. Il l'a toujours rempli avec bonheur qu'il se soit agi des redoutables grèves du sous-sol, ou de ces grèves de la couture et de la mode, qu'il sut apaiser d'une main gracieuse et ferme, et où cet ancien avoué de province se révéla, par surcroît, très parisien.

***

Le Théâtre : le Club des Canards mandarins, le Lion et la Poule, le Chevalier sans nom.

Nous disons assez souvent du mal des théâtres parisiens, il ne faut pas laisser passer l'occasion de dire du bien de ceux qui l'ont mérité. Si l'activité littéraire est au Vieux-Colombier et à l'Atelier, au théâtre de la rue Mogador, la nouvelle direction fait des prouesses de mise en scène. Mme Laparcerie vient d'y remonter avec un luxe qui a son prix la féerie de M. Maeterlinck, *l'Oiseau bleu*. Enfin, un des centres d'activité les plus importants de Paris est aujourd'hui au théâtre des Champs-Élysées. M. Hébertot y tient ouvertes en permanence trois salles de spectacle. La grande salle centrale est celle dont nous avons parlé naguère à propos des ballets russes ou des orchestres nègres : on y voit, en effet, défiler toutes les compagnies artistiques de l'univers, qui viennent chercher la consécration de Paris, car c'est encore Paris qui consacre les réputations. Dans une salle voisine dite *Comédie des Champs-Élysées*, on joue des œuvres qui peuvent plaire plus ou moins, mais dont la valeur littéraire est toujours réelle. Rien n'y sent le bas commerce. On y travaille et l'on s'y respecte. C'est là qu'on vient de représenter la pièce de M. Duhamel dont nous parlions l'autre jour. Enfin, dans le même bâtiment, on vient d'ouvrir une troisième salle : les Américains, qui sont fiers

de ce genre de records, diraient que c'est le seul bâtiment au monde qui renferme trois salles de spectacles. Tâchons de mieux placer notre vanité et réjouissons-nous plutôt que la comédie qu'on joue dans cette troisième salle soit charmante.

Elle a été tirée en collaboration, par MM. Duvernois et Forthuny, d'un livre de ce dernier auteur. Elle se passe en Chine et dans un lieu scabreux : dans une des maisons qu'on appelle par là, si je ne me trompe, des bateaux de fleurs. Une fois de plus, MM. Duvernois et Forthuny ont fait la preuve qu'on peut tout dire et qu'il n'y faut que du tact. Dès le lycée, si la *Lysistrata* d'Aristophane nous était interdite, on nous laissait entre les mains l'*Andrienne* de Térence. Je ne prétends pas qu'on doive mettre *le Club des Canards mandarins* entre les mains des lycéens. Pour nous, qui voyons tant de pièces désobligeantes, ou grossières, ou obscures, la pièce de MM. Duvernois et Forthuny nous a fait l'effet d'une oasis rafraîchissante.

Une vieille Macette, Mme Source, corrompt la jeunesse par ses discours empoisonnés. Mais il y a une jeunesse qu'elle ne peut entamer, c'est celle de Mlle Reine. Elle a beau l'exhorter, Mlle Reine est fière de sa vertu, de son rang social et de ses talents, car elle est poétesse et musicienne. Des Tartares, jadis, l'ont enlevée et vendue à cette Mme Source, qui lui présente vainement les amateurs les plus nobles, les plus généreux et les plus distingués. Un jour, paraît un visiteur singulier : un petit marchand d'huile ambulant qui, tombé amoureux de Mlle Reine, a économisé yen par yen la somme énorme que Mme Source exige des candidats à la main gauche de Mlle Reine. Elle ne dissimule d'ailleurs pas au marchand d'huile que sa candidature n'aura sans doute aucun succès. Auquel cas, elle rend l'argent. En effet, quand arrive le marchand d'huile, il serait fort mal reçu si Mlle Reine n'était, ce jour-là, très malade. Elle est allée faire de la musique chez un vieux mandarin, on l'a fait boire et elle est dans un état déplorable. Le petit marchand d'huile va éprouver une grosse désillusion? Au contraire. Lucide, Mlle Reine l'eût renvoyé. Malade, elle se laisse soigner par l'amoureux innocent, qui s'installe à son chevet et la veille toute la nuit.

Cet acte-là est d'une grâce irrésistible. Ai-je besoin de vous dire qu'au troisième acte Mlle Reine, désenivrée, quitte l'impure maison de Mme Source et épouse son amoureux qui, grâce à son génie de l'épargne, fera certainement fortune? Si bien que cette petite comédie a même le mérite d'être morale. Et elle est deux fois charmante, par sa souriante sagesse et par la gentillesse du ton. Ce petit marchand fait un grand rêve, il attend pendant des mois une joie démesurée, et, au dernier moment, elle semble lui glisser des doigts. Mais voici la sagesse : notre bonheur, nous le portons en nous, Le petit marchand sera plus heureux de sa nuit passée à veiller une enfant malade que n'eût été un voluptueux comblé. Le petit marchand est poète et il a le cœur pur. Il transfigure le monde et le

monde lui appartient. Cette morale serait hasardeuse si elle était doctement assénée ; dans une légère fantaisie, elle est aussi juste qu'agréable. Le caractère du garçon optimiste est un peu simplifié, mais celui de la jeune Reine est nuancé à souhait. Enfin, MM. Duvernois et Forthuny ont jeté sur leur trame le voile d'une poésie fine, naturelle, avec la juste pointe d'ironie qu'il fallait pour montrer qu'ils mènent le jeu en souriant. Ils montrent, sans appuyer, que l'innocence peut passer partout sans être souillée. Sur la scène parisienne, il n'y a pas encore que des inconvenances.

*
* *

La nouvelle comédie de M. Sacha Guitry n'est pas la meilleure de cet auteur aimable et fécond. Certaines parties n'en sont pas très délicates et d'autres, ce qui est plus étonnant, n'en sont pas très habiles. M. Guitry a voulu peindre, je pense, un vieil homme, que saisit un tardif démon crépusculaire. Car son héros est tout à fait au penchant de ses jours lorsqu'il lui vient l'idée d'emmener à Nice une jeune personne, afin de voir si celles qu'on appelle aujourd'hui en bas français des « poules » sont dignes de ceux qu'on appelait autrefois des « lions ». Et c'est cette idée qui est désobligeante, et aussi ce vocabulaire. M. Guitry pourrait beaucoup mieux faire que s'occuper des poules, puisque poules il y a. Nous l'estimons trop pour ne pas le lui dire.

Mal parti, M. Guitry n'a pas toujours été bien inspiré même dans le détail, dans la conduite de sa pièce, art où il est si fort à l'ordinaire. Le premier acte montre les hésitations beaucoup trop prévues du vieillard, car nous savons d'avance qu'il se décidera, puisque, s'il ne se décidait pas, il n'y aurait pas de « poule » en cette affaire, et les hésitations d'un vieux monsieur qui tente une dernière bonne fortune sont vraiment une trop mince matière. Au second acte, on voit la jeune personne mener le vieillard par le bout du nez sans qu'il s'en doute, sujet dont l'éclatante banalité n'est relevée par aucune découverte. Au troisième acte, M. Guitry a enfin trouvé mieux : le vieillard ne s'aperçoit à quel point il est ridicule qu'au moment où son travers et sa faiblesse lui apparaissent chez autrui. Alors, il se décide à renvoyer le fâcheux volatile, ce qui est la seule chose sensée que nous lui eussions vu faire en toute la soirée.

Cependant, alors même que M. Guitry est aussi mal inspiré, il ne laisse pas d'accuser sur un autre point ses qualités ou ses progrès. On ne trouve plus, dans aucune des pièces de sa maturité, ces mots à succès qui composaient jadis le plus tapageur mais le moins solide de sa réputation. Il traite en plein la pâte comique, son dialogue est direct et franc, nourri par la double connaissance du cœur et du métier dramatique.

*
* *

Le théâtre de l'Atelier, où M. Dullin fait un travail si intelligent et si utile, vient de monter une pièce tirée par M. Jean Variot de son livre *les Grandes heures de Ribeaupierre*. L'inspiration de M. Variot est constante, son œuvre entière est alimentée par un sentiment patriotique tendu, mais qui prend tour à tour deux formes : la satire politique âpre, débridée et puissante de *l'Arbitre du monde* et de la *Lettre à l'Anglais* qui est, pourrait-on dire, la forme offensive de ce nationalisme agissant ; le culte des traditions locales et des légendes populaires de sa province qui en est la forme défensive. Et cette province est la terre d'Alsace. C'est elle qui fournit à M. Variot ces beaux thèmes, *la Rose de Roseim*, *la Belle de Haguenau*, *la Légende du Chevalier sans nom*. Celui-ci est le fils du vieux comte de Ribeaupierre, qui règne sur Ribeauvillé. Le jeune homme, pressé de régner à son tour et poussé par un mauvais conseiller, fait assassiner son père. Aussitôt, par un de ces retournements propres aux œuvres d'inspiration populaire, le parricide est immédiatement saisi par le remords. Non seulement son crime le poursuit dans le secret de sa conscience, mais encore des phénomènes matériels le lui rappellent à tout instant : il fait nuit en plein jour dans le château de Ribeaupierre, les mains du jeune seigneur brûlent comme du feu. Admirable dans la poésie des légendes, ce revirement paraît à la scène trop rapide, ces traits semblent trop tranchés. Mais M. Variot a su conduire son pénitent à travers des aventures dont la grandeur tragique soutient l'intérêt. Ribeaupierre va guerroyer en Palestine sous les armes du *Chevalier sans nom*. Prisonnier de l'émir de Damas, il étonne les musulmans par son courage et sa résignation, le vieux souverain le donne pour compagnon à son propre fils, et il se trouve que, par une émouvante péripétie, ce fils, inquiet de régner, médite contre son père le même forfait que celui dont le souvenir hante le chevalier sans nom. Par son exemple, Ribeaupierre empêche ce nouveau crime, convertit le fils de l'émir, mérite la couronne de Damas. Il peut croire enfin qu'il a expié et qu'il est pardonné, mais quand il arrive au pouvoir, il retrouve dans les prisons musulmanes ses anciens compagnons d'armes dont la misère lui rappelle que, sur terre, un chrétien n'a jamais cessé d'expier. Le Chevalier sans nom retourne mourir à Ribeaupierre, près du père assassiné dont la mort ne pourra lui être remise que dans un autre monde.

Cette légende est nourrie d'idées nobles, justes et par endroits sublimes. Signe du temps qui l'inspira, Ribeaupierre, même dans le crime, n'oublie pas un instant qu'il est chrétien. M. Variot l'a revêtu de cette poésie qui lui est particulière, naturelle avec rudesse, franche et forte comme un chêne nourri de sève et poussé en pleine terre féconde.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE CHAOS GERMANIQUE. — L'ACCORD INTERALLIÉ DU 20 NOVEMBRE. — *La Conférence des ambassadeurs s'était ajournée* sine die, *le 16 novembre. A la Chambre des députés, le même jour, M. Poincaré déclare : « Nous n'avons aucun désir de nous éloigner de nos Alliés. Mais nous ne pouvons sacrifier les droits de la France. Nous les défendrons avec calme et modération, dans l'esprit le plus amical, mais nous ne les trahirons pas. »*

— A Leipzig, un officier belge et un sous-officier français de la commission interalliée sont brutalisés par la foule (17 novembre).

— M. Lloyd George ouvre la campagne électorale en Angleterre par un violent discours contre la France (17 novembre).

— Dans son discours de Neuilly, M. Poincaré répète que la France prendra des sanctions si elle n'obtient pas satisfaction, qu'elle n'évacuera les territoires occupés que lorsqu'elle sera solidement prémunie contre de nouvelles possibilités d'agression (18 novembre).

Toutefois, à la réunion du Conseil des ambassadeurs tenue, le 19 novembre, au quai d'Orsay, la thèse française et la thèse anglaise sur la conduite à tenir envers l'Allemagne s'affrontent de nouveau. Lord Crewe, ambassadeur anglais, demeure intransigeant. Il se refuse à souscrire aux sanctions militaires et économiques préconisées, au nom de la France, par M. Jules Cambon.

La thèse anglaise l'emporte, à la conclusion de l'accord interallié, le 20 novembre : on n'exigera pas le bannissement du Kronprinz et la reprise du contrôle militaire interallié n'aura lieu que dans des conditions qui le rendent pratiquement inopérant.

— Le chancelier Stresemann est renversé par le Reichstag qui lui refuse sa confiance, le 23 novembre, grâce à une coalition des socialistes et des réactionnaires.

Ce jour même, les industriels de la Ruhr capitulent et passent un accord avec les autorités d'occupation.

— Le président Ebert cherche vainement à constituer un ministère extra-parlementaire avec le docteur Albert. La combinaison échoue (27 novembre).

Cependant, la Belgique, ne pouvant se faire payer l'indemnité due pour l'assassinat du lieutenant Graff, saisit, à Duisbourg, un million de matériel (26 novembre).

La crise ministérielle allemande est longue à dénouer : M. Stegerwald, ancien président du Conseil prussien, chargé par Ebert de former le nouveau cabinet, échoue à son tour. M. Marx, centriste, y parvient enfin, le 30 novembre, après avoir reçu l'approbation du général de Seeckt, chef de la Reichswehr, la seule autorité véritable qui subsiste maintenant

dans le chaos allemand, M. Stresemann conserve le portefeuille des Affaires étrangères.

— *Tandis que la ruine financière du Reich parvient à son dernier degré et que, dans les régions occupées, nous commençons, sous des formes diverses, à percevoir quelques recettes, la Commission des réparations examine la question de la capacité de l'Allemagne et la proposition de M. Barthou tendant à la constitution d'un comité d'experts pour l'examen de cette capacité au moment présent. Sir John Bradbury adhère à la proposition française qui est adoptée à l'unanimité* (30 *novembre*).

Suisse. — *Conradi et Polounine, poursuivis pour le meurtre du délégué des soviets Worowski, sont acquittés à Lausanne* (16 *novembre*).

Grèce. — *Une grande manifestation a lieu, à Athènes, le* 25 *novembre, en faveur de l'établissement de la République. En recevant la résolution votée par les organisateurs de la manifestation, le colonel Plastiras déclare que le gouvernement veut des élections le plus tôt possible. Après quoi, un plébiscite aura lieu sur la question du régime.*

Le statut de Tanger. — *Cette affaire interminable reçoit enfin une solution qui comporte pour nous un arrangement honorable. L'accord a pu se faire et la convention sera signée prochainement. Les droits souverains du Sultan seront reconnus, mais la ville sera administrée internationalement dans une mesure suffisante pour assurer la neutralité en cas de guerre et l'égalité de toutes les nations quant au commerce.*

A. M.

MAURICE BARRÈS

Dès la fondation de *la Revue universelle*, Maurice Barrès nous avait honorés de sa collaboration et de son amitié. Les principes qui nous unissaient n'étaient-ils pas ceux qui, au lendemain de la guerre, sollicitaient son esprit? Sauver la culture, défendre l'intelligence, tenter une fédération intellectuelle du monde par la pensée française, remettre la France à la tête du mouvement civilisateur et ne point séparer ce service du service de l'humanité, telle était notre idée maîtresse. Cette idée, Maurice Barrès ne l'avait-il pas déjà formulée?

Tout de suite, il lui était apparu que la grande culture pouvait être compromise autant par les convulsions qui succédaient à la guerre que par la guerre elle-même. La *Réorganisation intellectuelle de la France* — et c'est le titre de son premier article — lui semblait la besogne la plus urgente. « Ce serait un grand malheur, disait-il, si nous manquions d'une direction morale, civique, sociale, intellec-

tuelle, si les générations adultes ne s'en allaient pas avec un enthousiasme confiant, d'un même pas, vers une grande reconstruction. »

Et parce qu'il savait que telle était aussi la tâche que nous avions l'ambition d'entreprendre, c'est à nous qu'il voulut bien confier le soin de multiplier sa plainte, son espoir, son appel, en faveur de la Science, où il voyait l'agent de la reconstruction de la France et du monde. Par ailleurs, le caractère d'universalité, dont nous nous réclamions, coïncidait avec la notion même que Barrès se faisait du nationalisme français. « Il ne faut pas, disait-il, il ne faut pas présenter le développement de la patrie comme quelque chose qui est en opposition avec le développement humain. Le génie de la France, chaque fois qu'il peut s'épanouir, aspire à *l'universel.* »

Le corollaire de notre mission civilisatrice, il le trouvait dans une surveillance permanente de l'Allemagne « démasquée et illuminée par la tempête et les éclairs ». Second témoignage de l'accord de nos pensées. Dès les débuts de *la Revue universelle*, nous avions convié les intellectuels français à mieux faire connaître l'Allemagne, sa politique et ses mœurs, sa philosophie et sa littérature, afin de remplir avec nous ce qui doit être considéré comme un véritable devoir envers la France et envers l'Europe. Maurice Barrès tint à répondre, l'un des premiers, à notre appel dans une suite d'admirables pages qu'il faudra réunir un jour, et où il posait ce problème capital de l'après-guerre. « *Quelle limite poser au germanisme intellectuel?* » Sans parti-pris, sans exclusive, pour écarter les brouillards par une action éclairée et vigoureuse, il cherchait les barrières qu'il convient d'élever entre la pensée germanique et la nôtre. Et c'était pour conclure : « Il nous faut montrer aux Allemands eux-mêmes tout ce qu'il y a eu eux d'incomplet, d'inachevé, de déséquilibré, de primitif ; il faut nous dresser, en face de leur dénaturation par la guerre ou de leur primitivisme, avec nos vraies valeurs essentielles, dépouillées de leurs impuretés et renforcées de nos profondes réserves... »

Mais, aux termes de ce conseil, et comme averti par un secret pressentiment, Barrès ajoutait ces mots, qui, aujourd'hui, étreignent notre cœur : « *Ce sont là de si belles études que l'on craint de mourir avant d'avoir pu en dessiner les formes...* »

Ses idées seules aujourd'hui sont vivantes. A travers sa voix, elles avaient un retentissement magnifique... Nous n'avons mesuré l'immensité de sa perte que lorsque, scrutant notre horizon, nous avons compris quel désert cette mort imprévue faisait autour de nous.

La Revue universelle.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XV. — Octobre-Décembre 1923

François-Paul ALIBERT.	*Le Laurier du Forum* (poème).....	454	16
Jacques BAINVILLE.....	*Vues sur l'histoire de France : Louis XVI et la naissance de la Révolution.* I.....	1	13
—	*Vues sur l'histoire de France : Louis XVI et la naissance de la Révolution.* II.....	163	14
Jean BALDE.....	*La Survivante* (roman). III.	87	13
—	— — (fin).	234	14
Camille BELLAIGUE....	*A travers le répertoire lyrique.* XV : *l'Arlésienne*..	756	18
Jean-Marie CARRÉ.....	*Les Etats-Unis d'aujourd'hui*	461	16
Charles GÉNIAUX.....	*Les Feux s'éteignent* (roman). I.....	370	15
—	— II.....	494	16
—	— III.....	614	17
—	— (fin).....	767	18
Pierre GORGOLINI	*La Conquête du pouvoir par le fascisme et la marche sur Rome*.....	570	17
Louis HÉMON	*Colin-Maillard* (roman). I..	689	18
René JOHANNET.....	*Défense du bourgeois français.*	433	16
—	*Apologie pour M. Jourdain.*	721	18

LA BUISSIÈRE.....	*Des qualités et des devoirs d'un ambassadeur au Vatican*.....	604	17
Paul LE FAIVRE.....	*Les États-Unis dans la guerre* (1917-1918).....	742	18
Henri LONGNON.....	*Pierre de Ronsard et la Réforme*.....	145	14
Stéphane MALLARMÉ...	*Lettres inédites à Théodore Aubanel* (commentées par André Thérive).....	289	15
Léopold MARCELLIN ...	*L'Histoire qu'on ne sait plus : Emile Combes et le combisme.* I.....	61	13
— ...	— II.....	206	14
— ...	— (fin).....	342	15
Henri MASSIS.....	*André Gide et Dostoïevsky.* I.	329	15
—	— — II.	476	16
Charles MAURRAS	*Mistral et Montenard : paysages de Provence*.....	561	17
Dora MELEGARI.....	*Les deux duchesses de Devonshire*.....	307	15
Edmond PILON.....	*« Adolphe » et Benjamin Constant*.....	50	13
André THÉRIVE	*Les Mystères du Graal*.....	588	17
Cécile de TORMAY ..... (Trad. Marcelle TINAYRE).	*Scènes de la Révolution communiste en Hongrie.* II..	16	13
—	— — (fin).	177	14

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

René Johannet...	*Causes et origines du coup d'Etat espagnol*....	114	13
—	*Au pays de la « bêtise infinie »*.....	263	14
—	*Force et faiblesse de l'Empire britannique*....	400	15
—	*La République rhénane*.....	526	16
—	*L'Allemagne montre un nouveau visage*.....	645	17
—	*Le rapprochement italo-espagnol*.....	822	18
Roger Lambelin..	*Le Régime des Capitulations en Egypte*.....	406	15
Guy de Traversay.	*La naissance de la République rhénane*.....	650	17

LES LETTRES

Robert Kemp.....	*Livres nouveaux*.....	533	16
—	*Livres nouveaux; Cécile Pommier, Ma Vie, Andorra ou les Hommes d'airain*.....	657	17

Robert Kemp.....	*Livres nouveaux; l'Équipage, le Fils Chèbre, Mienne*.....	827	18
Henri Martineau.	*Mademoiselle de La Ferté*.....	409	15
Henri Rambaud...	*L'art de M. Eugène Marsan*.....	120	13
André Thérive ...	*L'art de Maurice du Plessys*.....	269	14

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy ...	*Mme de La Sablière*.....	415	15
Pierre Gaxotte...	*Louis XIV*.....	663	17
René Groos	*Les Juifs en France avant la Révolution*.....	273	14

LES BEAUX-ARTS

Roger Allard....	*Le Salon d'automne : la peinture*.....	540	16
—	*La Sculpture au Salon d'automne*.....	672	17
L. Lépine	*L'Unité de l'art français*.....	128	13
André Cœuroy....	*L'Illusion de l'Opéra*.....	832	18

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. Paul Claudel*.....	135	13
—.....	*M. Sacha Guitry*.....	279	14
—.....	*M. Louis Marin*.....	422	15
—.....	*M. Emile Fabre*.....	548	16
—.....	*Me Henri Robert*.....	677	17
—.....	*M. Albert Peyronnet*.....	836	18
André Cœuroy ...	*Plaidoyer pour la musique de danse*.....	429	15
Philippe Doré....	*Le Vieux Paris*.....	556	16
Lucien Dubech ...	*Les premières pièces de la saison*.....	140	13
— ...	*Le Théâtre : M. Marchand, M. Brieux, M. Shaw et M. Hamp*.....	425	15
— ...	*Le Théâtre : M. Maurice Rostand, M. Jacques Deval*.....	553	16
— ...	*Le Théâtre : Jean de La Fontaine, l'Imbécile, la Journée des aveux, la Fille perdue*.....	682	17
— ...	*Le Théâtre : le Club des Canards mandarins, le Lion et la Poule, le Chevalier sans nom*.....	839	18
Paul Le Faivre...	*Notre attitude sur le Rhin*.....	282	14
La Revue universelle.....	*Maurice Barrès*.....	844	18

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30208.